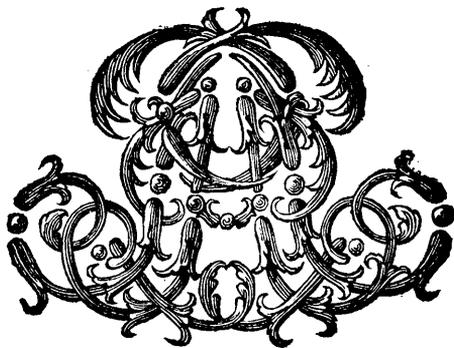


RELATION
DU VOYAGE
DU
PORT ROYAL
DE L'ACADIE,
OU DE
LA NOUVELLE FRANCE.

DANS laquelle on voit un détail des divers mouvemens de
la mer dans une traversée de long cours; la Descrip-
tion du Pais, les Occupations des François qui
y sont établis, les manières des différentes
Nations Sauvages, leurs Superstitions,
& leurs chasses; avec une disser-
tation exacte sur le Castor.

Par Mr. DIÈREVILLE.



A AMSTERDAM,
Chez PIERRE HUMBERT

M. DCCX.



A

MONSIEUR
B E G O N,
CONSEILLER DU ROY.
EN SES CONSEILS.
INTENDANT DE JUSTICE,
POLICE, FINANCES
EN LA GENERALITE'
DE LA ROCHELLE,
ET DE LA MARINE DU PONANT.

MONSIEUR,

Je me trouve engagé autant par reconnaissance, que par raison, à vous dédier la Relation de mon voyage de la nouvelle France. Vous me fîtes l'honneur de me la demander en Vers, dans le moment que je pris congé de vous
pour

E P I T R E.

pour m'embarquer. Je ne fus pas plutôt dans le Navire, que je ne songeai qu'à satisfaire à ce que vous attendiez de moy, invoquant chaque jour Apollon, pour décrire en son langage tout ce qui m'arrivoit sur le vaste Empire de Neptune. Je ne travaillai jamais, MONSIEUR, sur une matiere si fâcheuse; j'éprouvois sans cesse tout le caprice & toute l'inconstance de cet Element qu'on a si bien nommé Perfide, & je ne fus pas long-tems dessus je vous l'avouë, sans desirer de tout mon cœur d'en être bien loin.

Je frémissois au moindre vent
Qui soulevoit un peu trop l'Onde,
Et je me croyois très-souvent,
Prest à passer en l'autre monde.

Cependant, MONSIEUR, malgré la fureur des vents contraires que vous m'aviez trop sûrement prédits, en partant dans une saison trop avancée, je ne laissai pas d'être rendu en cinquante-quatre jours au Port Royal lieu de ma destination.

Ma Muse se mit en devoir
De vous marquer de là son ardeur empressée,
Et par cent traits divers elle vous fit sçavoir,
Tout ce qui se passa pendant la Traversée.
Après cela, j'examinaï le Pays que
je

E P I T R E.

je trouvai bien different de l'idée que je m'en étois formée sur la fausse peinture qu'on m'en avoit faite, & sans changer le langage des Muses, la mienne pour mieux répondre à vôtre attente, en fit la véritable Description, ajoutant toujours quelque chose à la Relation du Pais, & de ses manieres, selon que j'en avois de nouvelles connoissances. Il ne m'y échapa rien qu'on puisse désirer de sçavoir; j'y passai les quatre saisons de l'année, c'étoit assez pour le connoître, & beaucoup plus qu'il ne falloit pour s'y ennuyer.

Je n'aimois point du tout ce sauvage séjour,
Et malgré les dangers qu'on doit craindre sur
l'Onde,

J'étois le plus joyeux du monde

De me voir sur le point de faire mon retour.

Après y avoir séjourné ce temps-là, je fus assez heureux pour en être rappelé, & pour comble de bonheur, il s'y rencontra pour me ramener un Navire du Roy, où je ne trouvai pas moins d'agrément que j'avois eu de peine dans le Navire Marchand qui m'avoit porté: J'étois à la compagnie des plus hounêtes, & des plus habiles Officiers de la Marine. C'étoit, MONSIEUR, un Vaisseau de vôtre Département, rien

E P I T R E.

n'y pouvoit manquer , on ſçait avec quel ſoin & quel zele , vous rempliſſez tous les devoirs de vôtre miniſtere pour le ſervice du Roy. J'ay appris depuis mon retour par les Vaiſſeaux qui font arrivez de ce Pays-là , que tout y avoit bien changé de face & de Gouvernement , que le fort qui étoit à la Riviere ſaint Jean eſt maintenant au Port Royal , & qu'on y avoit bâti beaucoup de maiſons.

Mais je ne crois pas pour cela
Qu'il me prenne jamais envie
De retourner à l'Acadie

Pour embellir mon plan de ces nouveautez là.

Je ſuis ſeulement bien aïſe d'avoir marqué que le Port Royal méritoit par ſa ſituation d'être le lieu du Fort , & de voir que la Cour commence à travailler à l'établiffement de ce Pays Sauvage , comme ſi elle avoit vû les Memoires que j'en donne , & qu'elle vou-lût en tirer les avantages que jefais con-noître dans ma Relation. Lorsq̃ue je la fis voir à mes amis , il arriva une choſe que je prévoyois , ils furent ſurpris de la trouver toute en Vers , & ils me dirent que j'en avois diminué le prix en l'écrivant de la forte ; & qu'on ne la regarderoit que comme fabuleuſe , étant
dans

E P I T R E.

dans un langage plus sujet à dire des mensonges, que des veritez, j'eus beau dire que je ne devois pas la faire autrement, puisque vous me l'aviez demandée de même.

Cette forte raison ne put les satisfaire,

Dans leur opinion constants,

Malgré la tendresse de pere.

Il falloit immoler près de cinq mille enfans.

Ils prétendoient que quoyque ma Muse ne parlât que des faits de mon sujet, d'une maniere nette, sans emprunter les vaines fictions de la Poësie, le Public à qui je marquois avoir envie de donner ma Relation, n'y ajouteroit point de foy, qu'elle n'auroit point de cours, & que je devois absolument la changer, & la mettre en Prose.

C'est le gout du siecle où nous sommes,

Ah quel mépris injurieux !

Peut-on au langage des Dieux

Préferer le parler des hommes.

Mais quoi qu'ils ayent pû dire, je n'e me suis point laissé aller à leurs Remontrances, & tout ce qu'ils ont pû obtenir de moy, c'est que je mélangerois ma Relation de Prose & de Vers; c'étoit un assez grand sacrifice. Je vous supplie, MONSIEUR, de ne la pas recevoir

E P I T R E.

moins favorablement. Quand on verra qu'elle vous est dédiée, on n'aura point de peine à croire les faits surprenans qui s'y rencontrent ; tout le monde sçait qu'on n'ose imposer quand on parle à une Personne de vôtre caractère, instruite des manieres de toutes les Nations, qui sçait parfaitement toutes choses, & dont le mérite est si generalement connu. Je ne crains cependant que ceux qui ne sont jamais sortis de leur Pays, car j'auray pour garants de tout ce que j'avance, tous ceux qui ont voyagé dans celuy que je décris. Quel avantage ne me reviendra-t-il pas, MONSIEUR, de mettre sous vôtre protection la Relation de mon voyage de la Nouvelle France ? Si elle a le bonheur de vous plaire, & que vous y trouviez quelque chose qui puisse vous divertir, elle aura place dans vôtre fameux Cabinet. Peut-il marriver rien de plus glorieux que de voir une foible production de mon genie, parmi les Ouvrages de ces Grands Hommes que vous avez autant illustrez par la dépense que vous avez si genereusement faite pour leur Histoire, qu'ils se sont rendus celebres eux-mêmes par tout ce qu'ils ont fait de plus beau ! J'attends pour elle un favorable accueil de vôtre bonté, qui ne gagne pas moins les cœurs,
que

E P I T R E.

que votre mérite charme les esprits. C'est
peut-être un peu me flatter , mais vous
ne sçauriez faire honneur aux Ouvrages
de personne qui soit avec un respect plus
profond que moy ,

M O N S I E U R,

*Vôtre très-humble &
très-obéissant serviteur*

DIE'REVILLE,



A P P R O B A T I O N.

J'ay lû par ordre de Monseigneur le Chancelier , & avec plaisir , un Manuscrit intitulé, *Relation en Prose & en Vers du Voyage du Port Royal de l'Acadie , ou de la Nouvelle France*, par Monsieur DIEREVILLE. Cet Ouvrage est assez curieux & assez bien écrit pour me faire croire qu'il sera reçu du public agréablement. Fait à Paris ce six Novembre mil sept cens quatre. Signé,

LA MARQUE TILLADET

CATALOGUE

DES

LIVRES NOUVEAUX,

Qui se trouvent à Amsterdam chez PIERRE HUMBERT, Libraire dans le Kalverstraat, demesme que de ceux qu'il a imprimé où dont il a nombre.

V *Avassoris Opera omnia Theologica & Philosophica*, Fol. 1709.

Barbeyrac, Traité du Jeu où l'on examine les principales questions de droit Naturel & de morale, 8. 2 vol. 1709.

Amelot (de la Houffaye) Lettres du Cardinal d'Osat, nouvelle Edition augmentée d'un grand nombre de remarques qui ne se trouvent point dans la dernière Edition de Paris de 1697. 12. 5 vol. 1708.

Histoire Universelle de Turfelin avec des notes, Sur l'Hist. la geographie, & la Fable, 12. 3 vol. 1708.

Mital, ou Aventures Incroyables, & toutefois & cætera. 12. 1708.

La placette Communion Devote, fixième Edition reveüe & corrigée par l'Authur. 12. 2 vol.

Réponse à l'Histoire des Oracles de Mrs. Van Dale & Fontenelle seconde Edition, 8. 2 vol. 1709.

— — Idem la Suite dans laquelle on refute, ce qui a été inféré dans la République des lettres, & la Bibliothèque choisie, 8. 1709.

Clermont l'Aritmétique Militaire seconde Edition corrigée & de beaucoup augmentée, 12. 1707. - - La

C A T A L O G U E.

- La Geometrie pratique de l'Ingenieur.
4. 1706, fig.
- Poësies de Madame & de Mademoiselle Des-
houlières nouvelle Edition plus belle &
plus corrécte, que celles de Paris & de
Bruxelles, 8. 2 vol. 170
- Bellegarde, Histoire Universelle des Voya-
ges, 12. fig. 1708.
- Toutesfes Oeuvres complètes, 12.
- Dupin Bibliothèque des Auteurs Ecclesiasti-
ques, vol. 15 & 16. 4. 2 vol. 1710.
- Vossii Opera Omnia, fol. 6 vol.
- — — Idem grand papier.
- Leusdeni Biblia Hebraïca, à vander Hoogt reco-
gnita secundum Editionem Athæ, 8. 2 vol. 1705.
- Vivianus de locis Solidis Opus Conicum & Divi-
natio Geometrica, fol. fig. Romæ.
- Bonucci Ephemerides Eucharistica Sanctorum,
1700.
- Prieres Stes & Chrétiennes tirées de l'Ecritu-
re Ste. & des SS. PP 1708.
- Histoire Comique de Francion, 12 2 vol fig;
— De la Bible par Royaumont 12 fig
— De la Vie de David par l'Abbé Choisy,
4 fig.
- Sherlock de l'Immortalité de l'ame & de la vie
Eternelle traduit de l'Anglois, 8. 1708.
- Schot Traité de la vie Chrétienne traduit de
l'Anglois, 12. 2 vol.
- Claudianus, 24.
- Ausonius, 24.
- Seneca cum notis Farnabii, 24.
- Suetonius, 24.
- Tacitus, 24.
- Horatius, 24.
- Architecture de Palladio le Muet & autres, 4-
Amst. fig.

Hist.

C A T A L O G U E.

- Hist. du Card. Bellarmin par le P. Frizon, 4.
1708.
- Letiraguagli Historici, èpolitichi*, 8. 2 vol. fig.
- Prodomo Apologetico alli Studii Kirkeriani dell
Petruccio*, 4. fig.
- Burnet Apologie de l'unité de l'Eglise Angli-
cane, 12.
- Godeau Histoire de l'Eglise, 12. 6. vol.
- - Tableau de la penitence, 12. fig.
- Bayle *Physica Nova*, 4. 3 vol. fig.
- Ab Eyben Scripta de Jure Civili privato Publi-
co*, fol. 1708.
- Nunter Specimina in Ludovici Pharmaciam*,
4. 1708.
- Rube Specimen Philologiae Numismatico Lati-
nae*, 4. 1708.
- Billets en vers de Mr. de St. Uffans, 12.
Paris.
- Florus Grævii, cum notis Variorum*, 8. 2 vol.
fig. 1702.
- Ciceronis Orationes Grævii & variorum* 8.
6. vol.
- *Philosophia*, 12. 2. vol. Amstelodami &
pud Blæu.
- *Rhetorica*, 12. Idem.
- *Fragmenta*, 12. Idem.
- Chateau de Richelieu par Vigner ou l'Hist.
des Dieux & des Héros de l'Antiquité. 8.
- Dacier Comedies de Térence, 12. 3 vol. fig.
1706.
- Oeuvres d'Horace, lat. & fr. 12. X.
vol. Amsterdam.
- Charron de la Sagesse, 12. Amsterdam. 1662.
- Doctrina Nova de gratia & prædestinatione*, 12.
- Art de prêcher a un Abbé, 8.
- Beverland, de fornicatione cavenda, 8.
- Vesperæ Groninganae Sive Colloquia de rebus
Sacris*, 12. He-

C A T A L O G U E

Hesiodus, ex recensione Grævii cum notis Clerici & Variorum, 8. fig. 1710.

Liger Oeconomie de la Campagne, 4. 2 vol. fig.
La quintinie Instruction pour les Jardinages,
4. 2 vol. fig.

Crellii Ethica Aristotelica, 4.

Cloppenburghii, Opera Philosophica, 4. 2 vol.
Liberius de Sancto a more, 8.

Hartfoeker; Conjectures phisiques 4. 3. vol.
fig. 1708.

—— Effai de Phisique, 4.

—— de Dioptrique, 4.

Hist. de L'Académie Royale des Sciences,
avec les Mémoires de Mathématique & de
phisique, 1699. jusques a l'année, 1708.
inclus, 12. 13 vol. fig.

—— — Idem les volumes Séparés.

Droit de la maison d'Autriche a la Succession
d'Espagne, 12.

Exilés de la Cour d'Auguste, 11.

Etat des Réformés de France depuis la pri-
se de la Rochelle, 12.

Ozanam, fortification contenant la méthode
ancienne & moderne pour la construction
& la deffence des places, 8. fig.

Fleuri Devoirs des Maîtres & des Domesti-
ques, 12.

Balace de la Religion & de la politique, 12.

Traité de la Grammaire Françoisé de De-
maret, 12. 17-7.

*Gazophilacium lingue persarum eum clave Lat.
Gallica, & Italica*, fol. Amst.

Kirkeri, China Illustrata, fol. fig.

—— — dito en François, fo fig.

- - *Museum Collegii Romani*, fol. fig.

Journal du voyage du Flibustiers a la mer du
Sud, 12.

Let-

C A T A L O G U E

- Lettres de Buffi Rabutin, 12. 4 vol.
— Nouvelles du meſme, 12. 3 vol. Paris,
1709.
La plaçette Traité des bonnes Oeuvres, 12.
— — de l'Aumone, 12.
— Differtations de morale, 12.
— Reflexions morales & Chrétiennes, 12.
— Réponſe a une objection, 12. 2 vol. 1709.
— — a 2 objections contre Mr. Bay-
le, 12. 1708.
Monarchie Univerſelle, de Louiſ XIV. 12.
3 vol
Morale des Jeſuites, 8. 3. vol.
Miſſel Romain François, latin, 12. fig.
Nouvelle maniere d'élever l'Eau par Papin,
8. fig. 1707
Nouveau Teſtament & Pſeaumes, 8. Lon-
dres, 1706.
Prieres pour ceux qui voyagent Sur mer, 12.
Pauſaniæ Accurata Deſcriptio Græciæ gr. lat.
fol.
Quinte Curce de Vaugelas, 8 fig. François
Seul.
Recueil de pièces galantes de la Suze & Pelif-
ſon, 12. 2 vol.
— des Poètes gaſcons, 8. 2 vol.
Sermons de Meſtrezat, ſur l'Épitre aux Ro-
mains, 12. 2 vol. 1702.
— de toutes fortes.
Vanii Emblemata Horatiana, 8. fig.
Oſtervald, Traité de Sources de la Corrup-
tion, 8. 2 vol. 1708
— de l'impureté, 8. 1707.
— Son Catéchi me, 8. 1708.
Catéchifme de Superville, 8. 1708.
Lipſii Opera Omnia, 8. 4 vol fig.
Portrait des foibleſſes Humaines par mad. de
Villedieu, 12. Testa-

C A T A L O G U E

Testament politique du Cardinal de Richelieu, 8 2. vol. 1709.

Pensées Choies de Mr. l'Abbé Boileau, 8. 1709.

Amours des Dames Illustres, 12. fig. 1709.

Nouvelle Relation de la Ville & Republique de Venise, 12. 1709.

Histoire du renouvellement de l'Académie Royale des Sciences par Mr. de Fontenelle, 12. 1708.

Essai sur le Socinianisme, par Mr. Meunard. 12. 1708.

Lettre sur l'Enthousiasme, 12. 1709.

Dialogues des morts d'un tour nouveau, 12. 1709.

Traité de la peinture en miguature, 12. 1708
Clerici Veteris Testamenti Libri Historici
fol. 1708.

- - - *Philosophia*, 12. 4 vol.

- - - *Ars Critica*, 8. 3 vol.

- - - *Harmonia Evangelica*, fol.

Caracteres de Teophraste, 12. 3. vol.

Harduini Opera Selecta, fol. fig. 1708.

Hist. des Empereurs de Tillemont, vol. 4. en 2 parties, 12. 1709.

Le Choix des bons mots ou les pensées des gens d'Esprit, 8. 1709.

L'Elite des bons mots en ana. 12. 2 vol. 1709.

Avis important aux réfugiés avec la réponse, 12. 2 vol. 1709.

Fabula Antiqua Phœdri & Ajopi cum notis Nilant, 12. 1709.

Amusemens Serieux & comiques, 12. 1709.

Les Chevaliers Errans, 12 fig. 1709.

Le Parterre du Parnasse François, 12. 1709.

Abregé de la Nouvelle méthode latine de Mrs. de Port Loyal nouvelle Edition, 8. 1709.

Description Exacte des os, 12. fig. 1709.

C A T A L O G U E

Lettres de Ciceron à ses amis & à Atticus avec
des remarques, 12. 7. vol. 1709.

- - Familieres de Milleran, 8. 1709.

- - Choifies de l'Academie Françoisse, 8. 1709.

- - de Loredano Italien & François, 11. 1709.

- - de Bentivoglio Italien & Franç. 12. 1709.

Nicole de l'Unité de l'Eglise Nouvelle Edit.
12. 1709.

Introduction à la vie devote de St. François
de Sales Edition nouvelle, 1706.

La Philis de Sciro Italien & François, 12. 2
vol. fig. 1707.

Le Chrétien dans la Tribulation de Ville-
thierry, 8. 2 vol. 1706.

Dionis Cours d'Operations de Chirurgie, 8.
1708. fig.

Secrets admirables d'Albert le Grand, 12.
fig. 1707.

- - Merveilleux du petit Albert, 12. fig. 1706.
Strabonis Geographia Gr. Lat. fol. 1707.

Memoires de Jean de Wit, Pensionnaire de
Hollande, 12. 1709.

Mâitre Italien de Veneroni, 8. 1709.

Ranchini Decisiones & Resolutiones, fol. Geneva
1709.

La fauffeté des Vertus humaines, par Mr.
Esprit, 12. 2 vol. 1709.

Histoire de la Rebellion & des guerres civiles
d'Angleterre par Clarendon, 12. 6 vol. 1709.

Traité sur la maniere d'écrire des lettres par
Grimarest, 12. 1709.

Le par fait Ambassadeur traduit de l'Espa-
gnol, 3. 2 vol. 1709.

Apicius de arte Coquinaria, 8. 1709.

Imhoff Genealogiæ familiarum illustriarum
Italiæ, fol. fig. 1710.

Histoire Françoises, Galantes, & Comiques,
12. fig 1710. P'E.

C A T A L O G U E

- l'Ecole du Monde nouvelle ou les Promenades le Noble, 12. 4 vol., 1709.
- Oeuvres de Racine, 12. 2 vol. fig. 1708.
- - de Moliere, 12. 4 vol. fig.
- - de Pierre & Thomas Corneille, 12. X. vol. fig.
- Dupin Bibliothèque Universelle des Historiens, 4. 1708.
- Satyres de Regnier, 12. 1710.
- Oeuvres Mathematiques de Pardies quatrième Edition, 12. fig.
- Barkufen Historia Medicinæ*, 8. 1710.
- Casaubonorum Epistolæ*. fol. 1709.
- Oeuvres de Cyrano de Bergerac, 8. 2 vol. fig. 1710.
- La Guerre d'Italie, 12. 2 vol. fig. 1710.
- Ciceronis Epistolæ Selectæ cum notis Schroderi*, 8. 1709.
- Memoires de Madame du Noyer, 12. 2 vol. 1710.
- L'Esprit de Guy Patin avec son portrait historique, 12. 1710.
- Satyres d'Horace par Tarteron avec des notes Critiques, 12. 2 vol. 1710.
- Abrégé de la vie de divers Princes Illustres par Mr. Teiffier, 12. fig. 1710.
- Avantures Grenadines par Madame Daunoy, 18. 1710.
- - Galantes de le Noble Nouvelle Edition augmentée des Veilles Africaines du même Auteur, 12. 1710.
- Histoire des Imaginations de Mr. Oufle, 12. 2 vol. fig. Sous presse
- Voyage du Port Royal, del'Acadie, ou de la Nouvelle France, par Mr. Diereville, 12. 1710.
- Nouvelles toutes Nouvelles, 18. 1710.
- Tous les Jour naux tant Politiques que Littéraires.



RELATION

DU VOYAGE

D U

PORT ROYAL

DE L'ACADIE.

O U D E

LA NOUVELLE FRANCE.

JE vais commencer la Relation de mon Voyage du Port Royal de l'Acadie, ou de la Nouvelle France par un accident qui pensa me faire perir en montant dans le Navire qui devoit me porter. Il étoit à la Rade de la Rochelle à plus de deux lieuës de cette Ville, dans laquelle j'attendois le vent favorable pour partir.

A

II

Il devint bon le soir du vingt Aoust mil fix cens quatre vingt-dix-neuf. Le Capitaine voulant en profiter, la saison n'étant déjà que trop avancée, m'envoya querir dans la Chaloupe dés la Marée de la nuit. Je sortis de la Rochelle à porte ouvrante, & j'allai me rendre à la Digue où la Chaloupe m'attendoit : J'entraï dedans, & quoy qu'il y eût six bons Matelots pour la conduire, ils ne laissèrent pas de se fatiguer beaucoup, la Mer étant rude. Le Capitaine nous ayant appercûs, & voyant que nous n'étions qu'à un quart de lieuë du Navire ; fit lever l'ancre pour ne perdre point de temps : Pendant qu'il faisoit cette manœuvre, nous avancions toujours, & nous arrivâmes bien-tôt au Navire sans beaucoup de peine ; mais que nous trouvâmes de difficulté à l'abord, quoy qu'il ne fit que floter ! Les vagues qui se formoient entre luy & la Chaloupe, nous en écarteroient sans cessë quand nous étions prêts de l'accrocher : enfin nous en vinmes à bout ; mais nous n'en étions guères mieux ; les mouvemens que le Navire & la Chaloupe prenoient, ne nous donnoient pas le temps de monter à l'échelle : Le Capitaine, qui en connoissoit la conséquence pour moy, sça-

ſçachant bien que je n'avois pas le pied marin, défendit à tous les Matelots de la Chaloupe d'en fortir que je ne fuſſe dans le Navire; chacun fit de ſon mieux pour m'en donner les moyens, & ne me plaiſant point là, j'y aportoſ de mon côté tous mes ſoins: Le Capitaine croyant y reüſſir mieux que les autres, me tendit une corde que je ſaiſis d'abord, & la ſerrant bien fort de peur qu'elle ne m'échappât, je montai ſur le bord de la Chaloupe; mais je n'y eus pas ſi-tôt les pieds; qu'une vague me l'enleva de deſſous, & je demeurai pendu à la corde fort mal à mon aïſe, & en très-grand danger d'être emporté par une vague, mes pieds touchant à l'eau. Je ne perdis point la tramontane, & ſongeant ſérieuſement à me ſauver du peril où j'étois, j'aperçûs un petit bord de planche, où j'apliquai le bout d'un pied, il me ſervit d'apuy, & à l'aide de mes bras, grim pant le long de la corde, je me mis bien-tôt à portée d'autres bras qui étoient tendus pour me ſecourir, & qui acheverent de me tirer d'affaire.

La corde aux Normands ſi funeſte,
 Fut là pour moy d'un grand ſecours,
 Le Ciel ne voulant pas ſi-tôt finir mes jours,
 Qu'il prenne long-temps ſoin du reſte.

Les Matelots que j'avois laissés dans la Chaloupe, ne furent pas moins embarrassés que moy pour en sortir, je ne craignois plus rien, & j'eus le plaisir de voir les plus alertes grimper avec autant de peine aux échelles des Haubans, que j'avois fait à une simple corde. Quand je me vis sur le pont du Navire au milieu de vingt-deux hommes d'équipage, je me crûs en sûreté, & je ne songeai qu'à décrire le peril où je venois de me trouver.

C'est se consoler en Poète,
 Tout peut exciter ses transports ;
 Sa Muse toujours trop folette
 Se fait un jeu des maux de l'esprit & du corps.

On apareilla, & l'on prit plusieurs bordées pour tâcher de s'élever ; mais on y travailla vainement tout le jour ; le vent qui devint contraire ne nous permit pas de passer les Pertuits d'Antioche, nous y fûmes contraints de relacher, & de revenir mouïller le soir au même lieu d'où nous étions partis le matin. J'y passai la nuit assez tranquillement ; cependant le bruit du Gouvernail me chicannoit, & je ne dormis pas si à mon aise dans le Navire que je faisois dans ma
 cham-

D E L' A C A D I E §

chambre à la Rochelle. On remit à la voile dès le point du jour, le vent étant assez favorable, & en moins de trois heures de temps, nous allâmes plus loin que nous n'avions fait la veille en toute la journée, & nous perdimes bien-tôt la terre de vûë.

Ce jour se passa bien, quand je fus loir sur
l'Onde,
Je pris plaisir à voir cette machine ronde
Que compose le Ciel & l'eau;
Qui n'auroit jamais vû la terre en son ni-
veau
Auroit crû que nôtre Vaisseau
Marquoit le point central du monde.

Le vent devint plus frais sur le soir,
& grossissant peu à peu, il rendit la Mer
assez rude pendant toute la nuit; les Ma-
telots en eurent plus de peine, mais je ne
m'en sentis point, je dormis fort bien
jusqu'au point du jour, & alors une
pluie abondante & continuelle se joignant
à un vent furieux, sembloit vouloir éga-
ler sa violence.

Nous soutenmes long-temps leur choc impe-
tueux,

Et ne pouvant tenir contre eux.

Nous fumes prêts , voyant nôtre peine inu-
tile ,

De relâcher à l'Isle-Dieu ,

Nous ne pouvions alors choisir un meilleur
lieu ,

Son nom marquoit un sûr azile.

Dans cet embaras il en survint un au-
tre plus à craindre ; un Navire qui fut
chassé sur le nôtre par le vent qui le for-
çoit , nous fit apprehender qu'en se cho-
quant tous deux , ils ne se brisassent l'un
contre l'autre ? mais nôtre Capitaine fort
habile homme , fit faire une si bonne
manœuvre , & si à propos , qu'il évita le
choc , & malgré le mauvais temps il tint
toûjours la Mer.

Il fit bien , car le vent une heure après
changea ,

Et selon nos desirs nôtre Vaisscau vo-
gua.

Dans une pareille disgrâce ,

Il ne faut pas d'abord se rébuter ,

Car à force de tourmenter ,

Le temps change en bonace ,

Nous

D E L' A C A D I E. 7

Nous en fîmes l'épreuve, & tout le long du
jour ,

Le vent étant assez propice ,
Les Matelots après un pénible exercice
Prîrent du repos à leur tour.

La nuit ne fut pas moins favorable au Na-
vire ,

Et ne craignant aucun hazard ,
L'Equipage en faisant son quart ,
N'eut qu'à fumer , chanter & rire.

Le jour qui la suivit ne fut pas moins serein ,
L'haleine des vents fut petite ;
Nous n'eûmes que le seul chagrin
De ne pas aller assez vite.

Pendant deux ou trois jours les vents
ne soufflerent pas plus fort ; on ne res-
piroit qu'un air frais , & sur la Mer un
grand calme est aussi ennuyeux que la
tourmente est fâcheuse, on voit le milieu
entre ces deux excez.

A peine entendoit-on le murmure de l'Onde ;
Tout nous invitoit au repos ,
Je le goûtois aussi dans une paix profonde ;
Bercé doucement par les flots.

A mon reveil je quittois ma cabane,
 Et la Pipe à la main campé sur le Gaillard
 Je tirois la vapeur de la Nicotiane,
 Et tranchois du Chevalier Barr.

Il n'y avoit pourtant point de Mousse
 qui ne sçût mieux que moy s'aquitter de
 cet exercice, je ne le faisois aussi que par
 amusement, & pour me donner des airs
 d'homme de Mer: Tout Novice que
 j'y étois, je m'abandonnois à la rêverie
 où jette d'ordinaire la vapeur de cette
 Plante Indienne, & je ne songeois qu'à
 considerer ce qui se passoit entre les
 Poissons; je vis qu'il en étoit d'eux com-
 me des hommes sur la terre, les grands
 déclaroient la guerre aux petits, loin de
 mordre à nos hameçons qui flotoient sur
 une eau fort claire.

Le temps du jeu pour moy n'est pas le mieux
 passé,
 Que frire en pareille aventure ?
 J'étois allez embarrassé,
 On ne sçauroit toujours être dans la le-
 ture,
 L'esprit en est bien-tôt lassé.

DE L'ACADIE. 9

Il faut que sur un Livre il prenne du relâche,
Ainsi qu'au travail fait le corps,
L'un & l'autre a certaine tâche,
Qu'il ne sçauroit passer malgré tous ses efforts.

Pendant qu'un si grand calme nous
arrêtoit, le vent s'éleva un peu, & de-
vint si bon que nous fûmes bien-tôt dé-
dommages du retardement.

Nôtre Vaisseau sembloit voler,
A peine tenoit-on sur la table la soupe,
Mais nous avions le vent en poupe,
C'étoit de quoy nous consoler.
Telle soupe d'ailleurs n'est pas fort excel-
lente,
On ne perd pas beaucoup à n'en manger qu'un
peu,
C'est le seul appetit qui la fait ragoûtante,
Et sur la Mer les dents font feu.
On ne trouve jamais trop de sel, trop d'épice.
Dans les mets de chaque repas,
Et comme on fait peu d'exercice,
On devient bien-tôt gros & gras.

Lorsque nous avions un temps si fa-
vorable, les Germans se prénoient à nos

lignes avec abondance ; c'est un poisson d'un goût admirable, dont la bonté pourroit le disputer à celle du Saumon ; ils sont aussi assez ressemblans, sinon que le Germon est plus gros & plus court que le Saumon, & qu'il a des nageoires beaucoup plus longues.

L'utile & uray plaisir de le manger à table ;

Et de l'assaisonner de toutes les façons ,

Suivoit de bien près l'agreable

De le prendre à nos hameçons.

On voyoit sur le gril encore fremir la dale ;

Paris n'en voit jamais de pateil en sa Halle ;

Il ne peut s'y porter, il est trop délicat ,

Pour manger la fraiche marée ,

Et n'en point laisser dans le plat ,

Il n'est que de courir l'empire de Nérée.

Il est bien juste que les Navigateurs trouvent quelquefois sur la Mer de quoy se consoler des peines qu'elle leur donne.

Les nôtres étoient fort contents alors, ils mangeoient tout leur sou de ce poisson délicieux à toutes sortes de sausses, & le Navire alloit fort bien, sans qu'ils se fatigassent à changer de manœuvre. Si Neptune les favorisoit toujours de mê-

me,

me, ils ne trouveroient que du plaisir à faire avec luy leur fortune, & ils pourroient mener leurs femmes aux Voyages de long cours.

On n'en verroit pas tant soupîrer sur la terre
 Pour le retour de leurs Epoux
 Quand la Déesse de Cythere
 Inspire dans leurs cœurs ses plaisirs les plus
 doux.

Le repos dont nous jouïssions pendant un temps si commode nous coûta cher ; le vent devint furieux, & quoy qu'il ne nous fût pas contraire, il ne laissa pas de nous tourmenter beaucoup.

La Mer s'éleva jusqu'aux nuës,
 Nôtre Vaisseau prenoit le même cours,
 Et suivant le torrent des vagues suspendues,
 Ne faisoit que monter & descendre toujours.
 Ce changement nous vint dans une heure
 fâcheuse,
 C'étoit sur le point de la nuit,
 Où la Mer toujours orageuse
 Faisoit un effroyable bruit.

Je ne reposai point , & mon inquiétude

Redoubloit à tous les momens .

Nôtre Vaisseau prenoit de certains mouve-
mens

Qui rendoient ma peine bien rude ,

Nature patissoit , & bien loin hors des flots

J'aurois voulu goûter un tranquille repos.

Ah quelle nuit ! Je n'ose en retracer l'image ;

Les cris des Matelots dans leur penible em-

ploy ,

Sembloient à tous momens m'annoncer un
naufراج

Qu'ils ne craignoient pas tant que moy ;

Je ne voyois point leur visage

Pour m'assurer dans mon effroy ,

Et y prendre un peu de courage.

Tandis que je craignois si fort ,

Ils chantoient quelquefois , & faisoient un
accord ,

Mais je ne prenois point leurs chants-pour
de bons signes ,

Et je m'imaginois n'entendre que des Cii
gnes

Chanter à l'heure de la mort.

J'étois

J'étois industrieux à faire mon martire,
 Enfin après un long & rigoureux ennuy
 Le jour revint, mais il fut encor pire,
 Bien loin de ramener le beau temps avec luy.
 Hélas! il ne servit qu'à mieux faire paroître.
 Tous les dangers que nous courions;
 C'est ainsi que souvent on demande à connoître,
 Des choses qui seroient peut-être
 Moins cruelles pour nous si nous les ignorions.

Pendant que j'avois tout à craindre de la part du temps, pour augmenter ma peine, & mettre le comble à nôtre malheur, on me disoit encore que nous étions dans les Mers, où les Pirates de Salé faisoient leurs courses, & qu'ils étoient pour nous encore plus à redouter que les flots & les vents les plus furieux. Je vais peut-être trop ingénument avouer ma foiblesse, j'en eus peur, nous n'étions point en état de résister à de telles gens, & je fis cette Priere pour la dire au Seigneur,

Grand Dieu, Maître de nos destins,
 Conduis nous dans nôtre Voyage,
 Et garde-nous dans ce Passage
 D'être pris par les Saletins.

Dans cette affreuse tourmente, où je
 craignois de perir, j'admirois le courage
 de tous les Matelots; ils voyoient sans
 cessé l'eau passer à grands flots sur le pont
 du Navire sans s'en étonner davantage.

Ils n'en témoignoiënt pas avoir plus de
 chagrin,

Tout au contraire, ils n'en faisoient que rire;

Ce qui me fit une fois dire,

Je trouve un Matelot fait comme un Medec-
 cin.

En voicy la raison, la peut-on contredire?

L'un ne croit son Navire en danger de perir,

Que dans l'instant fatal qu'il s'abîme dans
 l'Onde,

Et l'autre croit encor son Malade guérir,

Quand un moment après il est en l'autre
 Monde.

Je

Je passai tout ce jour là sans boire & sans manger, je n'avois goût pour rien, les Germons que je voyois manger aux autres avec beaucoup d'apétit, & que j'avois trouvez si bons auparavant, étoient devenus inspidés pour moy, & ne me tentoient point du tout.

Je me trouvois dans ce hazard
 Sans appetit prés de la Soupe,
 Immobile, le vent en poupe,
 Et fort triste sur le Gaillard.

En vain de tant de maux je voulus me
 défendre,

J'étois trop tourmenté des fureurs de la
 Mer,

Mon cœur fut forcé de luy rendre

Plus d'une fois un tribut fort amer.

Je ne sentis jamais une langueur de mē
 me,

Pour ne plus voir les flots je desirois la
 nuit,

Et dans l'obscurité de son horreur extrē
 me,

J'étois impatient de voir l'Astre qui luit.

A peine commença-t-il à répandre sa
 lu.

lumière qu'on se mit à déferler toutes les voiles que les vents avoient obligé de fermer par leur violence, & ils devinrent ensuite si petits qu'on ne pouvoit voguer. Quelle inconstance ! Mais il faut peu s'étonner, ils sont trop accoutumés à changer.

Les Germons qui avoient été comme nous tourmentés de l'orage, étoient dans ce calme fort affamés, & ils mordoient à nos ains d'une grande force : On en prit entre autres trois ou quatre d'une grandeur extraordinaire, & je puis dire sans exagérer, qu'un seul auroit pu suffire à nourrir dans un repas toute une Chartreuse.

A la Pêche on joignit la Chasse,

Un Râle de fort loin vint dans nôtre Vaifseau ;

Il fut pris, & ce fait me parut si nouveau,

Que je crus qu'il pouvoit tenir icy sa place.

Je fis dans ce temps doux une observation

Qu'il faut encore que je décrive,

C'est qu'après des gros vents quoy qu'un grand calme arrive,

La Mer garde long-temps son agitation.

Il semble que les vents ont penetré les
 Ondes,
 Qu'ils les agitent sourdement,
 Et que dans un tel mouvement,
 Les vagues n'en font que plus rondes
 Et s'étendent plus largement.
 Après ces deux choses notées,
 Je veux encore mettre en avant
 Que les voiles ne font jamais plus agitées,
 Que lorsqu'il ne fait point de vent.

Ce jour-là se passa de la forte, mais
 sur le soir le vent devint plus frais, &
 nous fit naviguer agreablement pendant
 toute la nuit; ce bonheur ne dura pas
 plus long-temps, car dès le point du jour
 le vent changea, & l'ayant entierement
 contraire, nous n'avancions point du
 tout. Sur le soir on vit un Navire qui ve-
 noit à toutes voiles sur nous le vent en
 poupe: On crut que c'étoit un Saletin,
 & nous étions alors assez intriguez, ne
 pouvant éviter d'être pris par ces Bar-
 bares.

Ces Gens-là ne font nul quartier,
 Et donnent trop forte besoigne,
 Mais c'étoit un Terrenewier
 Qui s'en retournoit en Gascogae.

Il nous le fit sçavoir par un vila in patois,
 Avec une Trompette ou bien un porte-voix:
 J'en eus quelque frayeur. elle sçut me
 surprendre,

Je n'aimois point cet instrument,
 Mais que fera-ce un jour d'entendre
 La Trompette du Jugement.

Bien nous en prit de n'être pas plus mal
 rencontrez, car nous avions été forcéz
 de mettre au fond de calle pour nous ser-
 vir de lest quatorze canons dont nôtre
 Navire étoit monté. J'esperois que pen-
 dant la nuit je pourrois avoir quelque
 repos, la Mer étant fort tranquille.

Mais ce calme trompeur fut de peu de
 durée,

Le vent au premier quart mit la Mer en
 courroux,

Et sa grosseur demesurée,
 Nous faisoit ressentir ses plus terribles
 coups.

Je ne dormis non plus que l'Onde,
 Le vent étant trop furieux,
 Le soleil revint éclairer tout le monde,
 Sans que j'eusse fermé les yeux.

Le

Le jour ne fut pas plus beau que la nuit, nous naviguions de tous côtes errant au gré des flots, sans pouvoir trouver un azile contre leur fureur : On ne pouvoit se soutenir sur le pont du Navire à cause du grand roulis ; aussi je pris le parti de me coucher tout le long du jour, j'étois tout malade, & ne pus prendre qu'une seule rôtie que je rendis presque aussi-tôt que je l'eus prise.

La MÉR me fit payer ce tribut de nouveau,
Et ce ne fut pas sans tristesse ;
Je ne croyois pas que sur l'eau,

Ainsi que sur la terre on en payât sans cesse.

N'ayant pour tout que le nom de Marin, j'enviois le courage de tous les Matelots ; ils voyoient sans aucune peur les coups de Mer que je croyois capable de nous faire abimer ; ils étoient fréquens, & plus ils se réjouïssent. Nous étions à la cape ; c'est-à-dire, que toutes les voiles étoient ferrées ; le Navire pour lors ne faisoit que rouler selon les divers mouvemens que les ondes luy faisoient prendre, les Matelots n'étoient occupés à aucunes manœuvres, ils ne songeoient qu'à se mocquer & se rire les uns des autres

autres, selon ce qui leur arrivoit, tantôt les uns étoient entierement percez depuis les pieds jusqu'à la tête des vagues qui se répandoient sur eux; tantôt les autres étoient renversez & balotez comme une bale de paûme d'un bord à l'autre du pont; tout cela ne faisoit qu'exciter des éclats de rire qui faisoient autant de bruit que les coups de Mer. Ces Gens-là sont trop heureux dans le rude métier qu'ils font. On ne souffre dans les differens états de la vie qu'autant qu'on ne s'y trouve pas bien; les Matelots paroissent toujourns contents du leur, que leur faut-il plus? Ils boivent & mangent tout leur soû, sans s'embarasser d'où vient ce qu'ils dépenfent. Quand ils sont fatiguez & mouillez quelquefois jusqu'aux os, ils n'en font que plus alertes, & secouant seulement l'oreille, ils vont changer d'habit, & se reposer si le temps le permet. Quand le jour est fini, & qu'ils ont bien soupé, après une courte Priere, ceux qui ne sont point du premier quart; c'est-à-dire, qui ne veillent point depuis huit heures du soir jusqu'à minuit, vont se coucher, & sans chandelle ils trouvent leurs hamacs aussi facilement que les Lapins trouvent leurs trous. Ils ne sont pas si-tôt agitez qu'ils dor-

dorment comme des Loirs , on tireroit bien tous les canons fans les éveiller; enfin s'ils sçavent bien boire & bien manger, ils sçavent encore mieux dormir. Quand on ne sçauroit faire ni l'un ni l'autre, qui n'enviroit point les avantages qu'on voit en eux ?

Pour moy je ne pouvois décrire
 Que la longueur de mes ennuis,
 Les jours fâcheux, les tristes nuits
 Que je passois dans le Navire.
 En butte à cent perils divers,
 Dont le moindre étonne & menace
 De faire abimer dans les Mers,
 Ne voir que des gouffres ouverts,
 Quel champ pour un enfant d'Ho
 race!
 Quel éloignement du Parnasse!
 Quel séjour pour faire des Vers!
 Encor heureux d'en sçavoir faire;
 Quand j'étois entousiasmé,
 Je songeois moins au vent contraire,
 Et j'en étois moins allarmé.

Voir

Voir son Vaisseau pouffé comme un amas,
d'écume,

Allant par-tout au gré de la vague & du
vent

Sur le point de périr souvent,
En terme Matetot, ma foy la barbe en
fume.

Pour tacher d'éviter un destin si fatal,
Changer sans cesse de manœuvre,
Il faut se trouver à tel œuvre
Pour en connoître tout le mal.

J'en fis la triste experience pendant
cinq ou six jours, avec très-peu d'es-
poir d'en fortir: Je faisois de mauvais
sang, & Nature patissoit beaucoup; je
n'avois jamais été sur mer, c'étoit faire
une épreuve trop forte pour un coup
d'essay, je fremis encore d'y penser.

Il me l'avoit bien dit l'illustre Théa-
gene, *

Luy dont l'esprit penetre tout,
Que nous aurions des vents de bout
Qui nous feroient bien de la peinê.

* *Mr. Begon Intendant de Rochefort.*

Jay

DE L'ACADIE. 23

J'ay vü la verité de sa prédiction ?
Mais lorsque son pouvoir s'étend sur la
Marine,
Et qu'il desire en Vers une Relation,
Du voyage qui me chagrine,
Que ne commande-t-il à la Mer trop
mutine
D'avoir moins d'agitation !
Ne me veut-il que des orages,
Des rempêtes, d'horribles vents,
Des coups de Mer, & de gros temps
Pour m'en voir tracer les Images ?
Helas ! Ils m'ont saisi de mortelles fra-
yeurs ;
Si nous avions dans ces malheurs,
Par le plus grand de tous traversé l'Onde
noire,
En eût-il pü sçavoir l'histoire ?
Il ne m'auroit fallu qu'un temps un peu trop
frais,
Sur le plus petit mal un Poëte exagere,
J'aurois pü pour remplir ses injustes sou-
haits,
Faire des ouragans d'un Petit vent con-
traire,
Et nous serions-tous satisfaits.
Comme les vents se succedent tou-
jours

jours, il en vint un autre après ce mauvais temps, mais il ne nous servit pas beaucoup, le Ciel étoit seulement serain & sans nuage, & la Mer assez tranquille.

Je confiderai l'Empirée;

Et je me confirmai que dans les plus beaux jours,

La Mer sçait imprunter toujours
Sa plus grande beauté de la voûte azurée.

Le Ciel est le miroir de l'eau

Elle est belle quand il est beau:

Que n'en est-il ainsi des Dames

Quand elles sont devant un beau Miroir,

Il leur épargneroit le chagrin de se voir

Le plus souvent de laides femmes.

Elles auroient toujours une glace à la main;

Leur beauté n'auroit pas besoin des soins extrêmes

Qu'elles prennent soir & matin?

Mais tout seroit perdu, fieres de leur destin;

Elles prendroient des airs suprêmes,

On les verroit encore par un esprit plus vain

Plus Idolâtres d'elles-mêmes.

Dans

DE L'ACADIE. 25

Dans ce calme si doux, que nous ser-
voit de voir l'eau si belle? Les vents se
reposoient pour souffler ensuite avec plus
de violence; ils prirent pour se préparer
à une nouvelle tempête ce beau jour &
la nuit suivante,

Leur souffle étoit si pétulant,
Qu'il fallut au plutôt charger toutes les
voilles,
Le Vaisseau n'étant plus soutenu de ces
toilles,
N'alloit qu'à la Cape & toujours en rou-
lant.
Il étoit le jouet de l'Onde,
Et nous étions les Spectateurs;
Et tout ensemble les Acteurs
Du plus triste rôle du Monde
Suivant les mouvemens du flux & du reflux,
Nous prenions malgré nous une route con-
traire,
Je payois de fréquens tributs,
Mais dans les mauvais temps c'est l'usage
ordinaire,

Cette scene dura deux jours entiers, &
autant de nuits, quelle Tragedie! C'é-

B

toit

toit trop, & pendant tout-cetemps-là, rien n'entra dans mon corps ; auffi je me fentois épuifé, toujourns rendre, & ne rien prendre, cela ne fôûtient point du tout les forces. La Mer devint un peu plus douce, nous n'avions plus tant de mal, & nôtre Capitaine nous revit en route, mais fon efferance d'y demeurer long-temps fans le fecours d'un vent plus propre. Un Matelot affectant alors un ton de gravité, dit que le vent qui nous manquoit, étoit dans quelque cave, mais pas un ne voulut courir à la fienne pour le chercher ; il avoit envie de boire, & de faire donner à chacun un coup d'eau de vie, mais fa plaifanterie n'aboutit à rien. Un autre qui n'étoit pas plus férieux, pour fe défendre de distribuer à fes Camarades quelques coups de fa spiritueufe liqueur, dit que le vent ne deviendroit point bon, qu'on n'eût donné le foüet à un Mouffe ; chacun y foufcrit, & ce qui fut dit, fut fait. Sans tirer au fort, comme de coûtume en pareille occafion, un de ces malheureux Mouffes qui avoit pris quelque chofe à un Matelot, fut choifi pour victime, & foüetté un peu plus févérement qu'il ne l'auroit été, s'il n'y avoit eu rien contre luy. On luy mit bas fa culotte gaudronnée, & on

on le lia sur le bâton de la Pompe qui luy servoit de Chevalet. Ayant le derrière à l'air, le Pilote luy fit sentir les coups d'un martinet garni de plusieurs cordes toutes neuves, & pleines de nœuds. Aussi-tôt il cria comme un Aigle, demandant pardon, grace & misericorde de tout son cœur. Crie tant que tu voudras, encore plus fort, luy répondit le Fessieur frappant à tour de bras, ce n'est pas là ce qu'il faut que tu dises, il faut crier Nord-Est, bon vent pour le Navire. Comme Pilote il devoit s'interessér au vent plus qu'un autre; alors le pauvre Patient cria de toute sa force Nord-Est, sans connoître peut-être encore les vents. Dans le même moment on le quitta, & on le laissa aller froter son derrière tant qu'il voulut. Venons au fait, le croira qui voudra, je ne m'arrête point à ces sortes de fadaïses; mais le vent que l'on souhaitoit, se déclara bien-tôt, & nous en fûmes plus réjouis que s'il étoit venu autrement.

Souvent le mal d'autrui pour d'autres n'est
qu'un jeu,

On est ainsi fait dans le Monde,
Mais qu'y gagnâmes nous? je connus que sur
l'Onde,

On fit bien du chemin, & l'on ayança peu.

Il en est de la Mer ainsi que de la Terre,
 Elle a ses monts, elle a ses vaux,
 Quand les vents soulevent ses eaux
 Dans le vaste sein qui l'enferre.
 On y monte, & l'on y descend
 De hautes Montagnes flotantes,
 Et le cours inégal des vagues ondoyantes,
 Ne portent que par bonds à l'endroit où l'on
 tend.

Si le chemin qu'on fait sur la liquide plaine,
 Se faisoit en Pays uni,
 On le verroit bien-tôt fini,
 Et l'on n'auroit pas tant de peine.
 Je regardois ces monts comme de hautes
 tours
 Où l'on monte par des détours;
 Au sommet on ne peut se rendre,
 Qu'on ne fasse beaucoup de pas,
 On n'en fait pas moins pour descendre,
 Et l'on ne se trouve qu'au bas.

Nous voguames de la forte pendant
 deux jours, le meilleur vent que nous
 pouvions desirer, nous faisant bien du
 mal

D E L' A C A D I E. 29
mal pour être trop gros ; telle étoit la
rigueur de nôtre fort ; mais la Mer en
devenant moins haute & moins forte s'ap-
planit, & rendit enfin son cours assez
égal.

Nôtre Navire alors d'une vitesse extrême,
Fendoit les Ondes sans effort,
Les vents avec les flots nous paroissoient
d'accord,
Et les Tritons, Neptune même,
Nous sembloient de concert nous conduire à
bon port.
Après les mortelles allarmes
Que cause une Mer en courroux,
Quel plaisir étoit-ce pour nous
De n'y trouver plus que des charmes !
Nos jours n'étoient point menacez
D'une fin subite & terrible,
Et dans un état si paisible,
Nous ne songions plus guéres à nos périls-
passez.
Pour moy je me flattois de la douce esperance
De voir en peu de jours la pêche du grand Banc
Et de faire bien-tôt en la Nouvelle France
Quelques onces de meilleur sang.

Tout fait plaisir dans une pareille attente ; en ce temps-là un petit Cul-blanc de terre vint se poser sur le bord du Navire , & je crûs que cet Oyseau venoit nous anoncer l'heureuse & agreable nouvelle que nous n'en étions pas loin. Pour en être plus certain, le Soleil ne fournit pas deux fois sa carriere , que l'on jetta la sonde , croyant que l'on trouveroit le Banc Jacquet ; mais il arriva le contraire , on le chercha en vain ; l'erreur n'est que trop commune sur ce perfide & inconstant Element. Nous aprochions cependant toujous du grand Banc si renommé Pêche de la Moruë. Après ces trois jours de navigation , nous crûmes qu'il étoit à portée ; on jetta la sonde , mais avec aussi peu de succès qu' auparavant.

De cet abime impénétrable
 A la sonde comme à nos yeux,
 Si nous eussions tiré du sable,
 Nous aurions été trop joyeux.

Il fallut prendre patience dans l'esperance d'être plus chanceux le lendemain ; mais on refonda encore aussi vainement que la premiere fois , on ne trouva que
 de

DE L'ACADIE. 3^E
de l'eau ; & ce qui marquoit mieux nôtre
mauvaise fortune, ce fut que le Son-
deur cria terre en tenant le cordeau de
la sonde.

Alors nous fimes mille cris,
Pour en marquer nôtre allegresse,
Mais elle se tourna promptement en tristesse,
Le pauvre homme s'étoit mépris.
Quand il vit la sonde sans preuve
De ce qu'il avoit avancé,
Et qu'il ne crut plus être au Banc de Terre-
Neuve.
Il parut tout honteux de l'avoir anoncé.

Il crut cependant avoir pris justement
ses mesures ; que pouvois-je penser alors ?
si je n'avois pas eu des Pilotes habiles &
experimentez ; je n'aurois point douté
que nous n'eussions mal pris la route, &
que nous errions sur les Mers. Pour
nous chagriner encore davantage, un vent
contraire vint nous faire sentir sa fureur.

Il nous poussa bien loin pendant toute la nuit,
Il fallut mettre bas les voilles,
Jusqu'à ce que l'Astre qui luit,
Se montrât après les étoiles.

Mais le jour ne fut pas plus favorable
pour nous, un grand calme succéda à la
tempête qui ne nous permettoit pas de
bouger d'une place.

Il ne fut cependant jamais de mouvement
Plus grand, plus fâcheux que le nôtre,
Nôtre Vaisseau sans cesse alternativement
Roulait d'un côté puis de l'autre.
Tout se brisoit, jamais je ne vis tel fracas,
Chaque pièce étoit dispersée,
Ma cave alors fut renversée,
Mais la liqueur ne le fut pas.

C'eût été de quoy mettre le comble au
malheur: Quel triste ennuy n'étoit-ce
point pour nous, de voir qu'après un
temps rude, nous ne souffrions pas moins
d'un doux! Mais ce ne fut pas là-tout;
dans le temps que nous attendions un bon
vent, il en vint un des plus mauvais.

Un tel recit me desespere,
Quoy, toujours les mêmes Chançons!
C'est avoir en trop de façons
Toujours le même Thème à faire,

Ma

DE L'ACADIE. 33

Ma Muse nous devons nous taire,
Toujours parler des mêmes faits
Sans y parler de nouveaux traits;
Tel recit n'interresse guère;
Mais j'ay de mon Voyage entrepris le
Journal,
Il faut l'achever bien ou mal,
Si j'étois Maître de la Scene,
On y verroit plus de variété,
Tout en seroit micux écouté,
Et j'aurois eu bien moins de peine.

Pendant deux jours ce vent contraire :
accompagné d'une grande pluye , exerce :
contre nous toute sa rage .

Dans ce Navire vacillant ,
Qui vers l'abime toujours penché,
Ne voir entre la vie & la mort qu'une
planche,
Entendre dire au Matelot tremblant,
Qu'on est comme l'oyseau tourmenté sur la
branche,
Tout cela n'est point regalant.

V O Y A G E

Voilà pourtant de quelle sorte
 Nous nous trouvions le plus souvent
 En bûtte à la fureur du vent,
 Sans luy pouvoir fermer la porte.
 Il n'est point un plus triste fort,
 Dans de si grands dangers malheureux qui
 s'engage,
 Sans cesse menacé d'un funeste naufrage;
 On meurt de mille peurs sans mourir d'une
 mort,

Tout va mal quand la Mer est bien
 agitée, on ne scauroit mettre la marmite,
 tout se répand, & rien ne peut cuire,
 il faut que l'on se contente du Biscuit;
 ce n'étoit pas ma plus grande peine, mon
 cœur se soulevoit sur tout ce qui se pre-
 sentoit sur la table: chacun mettoit ses
 mains au plat sans les laver, quoique
 l'eau ne manquoit point, en disant que
 c'étoient des Humains les plus naturelles
 fourchettes.

Ce beau Rebus ne me ragoutoit pas,
 Et je faisois toujours de fort mauvais re-
 pas.

J'a-

J'avois sur tout horreur de la Gamelle ;
 Quelle malpropreté de Linge & de Vaisselle :
 Jamais on n'écurait les plats
 Qu'on entouroit d'un torchon gras ,
 Pour en empêcher la culbutte ;
 Le plaisir que j'avois , c'étoit de voir dix
 bras ,
 Ne pouvoir sur la table en garantir la chute ,
 Et porter sous la dent ce qu'ils prenoient
 à bas .
 Mais n'en difons pas davantage .
 Nous ferions mal au cœur à qui lira ces
 Vers
 S'ils sont préservez du naufrage
 Que l'on doit craindre sur les Mers .

Le vent devint un peu moins contraire , & on reprit route comme on put ; ce ne fut pas sans peine , & trois jours y furent employés , sans que cela nous servit beaucoup : Nous ne pûmes y demeurer , le vent & le calme tour à tour nous désespéroient , ce que l'un nous donnoit pendant la nuit , l'autre nous l'ôtoit pendant le jour , ce n'étoit pas pour avancer :

Dans ce temps-là il nous survint un accident nouveau des plus à craindre. Nôtre Navire faisoit à moins d'une heure à peu près deux pieds d'eau, c'étoit pour nous faire abîmer bien vite. On fut d'autant plus surpris de cet inconvenient, que jusques-là le Navire n'avoit point du tout pris d'eau.

On courut à la Pompe, & sans aucun relâche,

On fit pour la tirer d'inutiles efforts,

C'étoit des Matelots alors la seule tâche,

Maïs il en rentroit plus qu'ils n'en mettoient dehors.

Nous fumes tous saisis de crainte & d'épouvente,

Ou seroit allarmé pour moins,

Il fallut prendre d'autres soins

Dans une occasion si triste & si pressante.

Alors le Capitaine homme sage & prudent,

Sçachant combien tant d'eau pouvoit être fatale,

Descendit dans le fond de calle,

Pour voir d'où venoit ce terrible accident.

Maïs

Mais en vain il prêta l'oreille pour entendre

De cette eau le gargouillement,

Cependant elle entroit toujours abondamment,

La Pompe ne pouvoit tout rendre.

Voyant qu'au fond de calle il la cherchoit
en vain,

Il entra dans la soute au pain,

Et si-tôt qu'il y fut, il en connut la source

Nous aurions péri sans ressource,

Ou par les flots ou par la faim.

Dans une telle extrémité chacun est pour son compte, & la plus prompte issue est la meilleure. On fit venir aussi-tôt le Charpentier très-habile homme de sa vacation; il vit le mal, & dès qu'il l'eut bien connu, il promit le remede; nous ne périrons pas par-là, dit-il, l'espoir qu'il en donna remit un peu mon esprit fort allarmé. Comme il n'y avoit point de temps à perdre il attacha promptement un échaffau flotant au droit de la soute où étoit le desordre, & s'étant fait descendre en chemise & en caleçon

sur l'eau, il vit une planche déjointe, & dont les clous avoient été arrachez par un coup de Mer, ils tenoient encore à la planche, il les recogna comme il put, & garnit de filasse & de suif l'ouverture qui avoit bien deux de pieds de long. Ce n'étoit pas assez, il fallut faire une plaque de plomb pour mieux assûrer son ouvrage; pendant qu'on la figuroit de la maniere qu'il l'avoit demandée, on fit mettre le Navire à la bande, c'est-à-dire, sur le côté, afin de la mieux appliquer. Quand elle fut préparée, on la luy donna au bout d'une corde; mais il ne put jamais venir à bout de la cloier seul: Quand il croyoit fraper sur un clou, une vague luy faisoit manquer son coup, & passoit souvent par-dessus luy. Voyant qu'il souffroit beaucoup, & qu'il ne pouvoit pas long-temps résister à tant de fatigue, quoy qu'il bût bien de l'Eau de vie pour luy donner du cœur, on fit descendre un Matelot avec luy pour luy aider; quand il en fut secondé, le travail alloit mieux, & en deux heures de temps le desordre fut réparé. Cet accident nous arriva le vingt cinquième jour de Septembre, je n'en perdrai jamais le souvenir.

Ce malheur ne fut pas sans un grand bien
 pour nous,
 Par le plus grand bonheur du monde,
 Un grand calme regnoit sur l'Onde,
 Sans cela nous périssions tous.
 La Source de l'eau fut tarie,
 Le Navire n'en faisoit plus,
 Celle qu'il renfermoit retourna dans son
 flux,
 Et nous croyions jouïr d'une nouvelle vie,
 Enfin. en quatre jours nous fûmes sur le
 Banc,
 Après une fatigue extrême,
 Et de bon cœur je payai mon baptême
 D'une piece de métal blanc.

Ceux de l'Equipage qui n'avoient ja-
 mais passé par là, n'en furent pas quittes
 de la sorte: On n'en excepte personne,
 c'est une coûtume établie parmi les Ma-
 telots, & on fait jurer à tous ceux qu'on
 baptize de ne jamais manquer de bap-
 tizer eux-mêmes ceux qui ne l'auront pas
 été, quand ils se trouveront avec eux
 aux passages; où cette Cérémonie doit
 être observée, & qu'on leur marque
 pour

pour cet effet. Il faut en rapporter icy la formalité, du moins comme je l'ay vûë. On place une Cuve pleine d'eau au milieu du Pont; trois ou quatre Matelots prennent celui qui doit être baptizé par les jambes & par les bras, & luy trempent le derrière par plusieurs fois dans la Cuve; enfin ils le laissent malicieusement dedans les pieds en haut, & pendant qu'il se tourne & fait des efforts pour s'en retirer, d'autres Matelots luy jettent encore cinq ou six sceaux d'eau sur le corps, & cette Cérémonie finit par de grands éclats de rire.

Un pot de distillé breuvage

Donné dans cette occasion

A tous les Gens de l'équipage,

Sauve de cette aspercion

Ceux qui font leur apprentissage.

La premiere observation que je fis sur le grand Banc, fut de voir que l'eau y étoit plus blonde que par tout ailleurs dans la mer. Le sable que l'on en tira au bout de la sonde étoit blanc comme du sel, & mélangé d'un broyé coquillage, les lignes étoient toutes préparées pour pê-

DE L'ÂCADIE. 41
pêcher en passant, mais on les mit vainement en usage.

La Moruë en ce lieu commune
Ne mordoit point à l'hameçon ;
Nous crûmes que nôtre infortunee
Nous priveroit encor de ce poisson.

La nuit nous fit remettre la Pêche au
lendemain matin ; mais nôtre étoille
toujours maligne ne nous fit pas trou-
ver meilleure chance.

Sans être rebuttez de pareilles disgraces,
Dans le milieu du jour on pêcha de
nouveau,

Et l'on prit tant de ces Poissons voraces,
Qu'on en couvrit tout le Pont du Vaisseau.

On en prit bon nombre d'autres d'une
espece différente que les Matelots ap-
ellent des sûtans. C'est un Poisson de la
forme d'une Plye, gris par-dessus le dos,
& blanc sous le ventre comme elle ; mais
d'ailleurs la différence est grande, il a
quatre à cinq pieds de longueur ; deux ou
trois de largeur, & un d'épaisseur. La
ligne ne pouvoit pas le tirer jusques dans
le

le Navire sans rompre son ain; quand on le voyoit à une brassée dans l'eau, on s'armoit de gaffes pour l'acrocher si-tôt qu'il étoit à la surface, & c'étoit tout ce que deux hommes pouvoient faire que de le tirer jusques sur le Pont.

Ce Poisson a bien fait de se mettre en piscine eau,
 Il est d'une grande dépense,
 Une Moruë entiere dans sa panse,
 N'est pour luy qu'un petit morceau,
 On le vit pour plus d'une avec trop d'envie.

La tête en est grasse, doüillette & très-excellente; on tire un suc des os qui surpasse la délicatesse de la plus fine moëlle; les yeux qui sont aussi gros que le poing sont encore admirables; & les bords des côtes que les Pêcheurs appellent les Ralingues, ne sont pas moins délicieux.

S'il étoit pris par les Diépois,
 Et qu'on pût à Paris le voir dans sa cuisine,
 On s'en lécheroit bien les doigts,

Les

Les Bourgeois auroient bien la mine
 De n'en tâter qu'après nos Rois ;
 Mais ce n'est pas pour eux que le Ciel le
 destine,
 C'est pour les Matelots, & dans des plats
 de bois.

Ils n'en mangent que les endroits que
 j'ay marquez ; ils rejettent le corps à la
 Mer, comme trop massif pour engraisser
 la Moruë ; il est bien juste qu'elle le
 mange après sa mort, puis qu'étant
 vivant, il la court sans cesse, l'attrape &
 avale toute entiere sans la mâcher ; il
 n'est point de Poisson plus gourmand.
 Nous ne la voulions pas si fraîche, on
 la faloit un peu, & on la gardoit un jour
 ou deux, elle en étoit meilleure, quoy
 qu'elle ne laissât pas d'être très-bonne
 sans avoir pris sel, mais il en falloit bien
 manger à toutes saussës : nous en pre-
 nions assez pour cela, bien que nous ne
 pêchassions qu'en chemin faisant, & par
 reprises.

Je croyois sur le Banc voir cent vaisseaux divers.

Former une Ville flotante,

Et déclarer la guerre aux Habitans des Mers ?

J'en

J'en vis seulement six répondre à mon at-
tente ,

Mais je vis par milliers des Habitans des

Airs

De mainte espece differente.

Les plus communs sont des Fauquets ainsi nommez par les Normands ; on en voit quelquefois des meilleurs ensemble ils sont plus gros que des Pigeons , ont le bec crochu comme les Perroquets , le dos gris , & le ventre blanc. D'autres les apellent Hape-foye , & ce nom leur convient mieux ; car lorsque l'on jette en pêchant celui de la Moruë à la Mer , il faut voir avec quelle fureur ils se jettent dessus ; ils y sont si acharnez qu'ils viennent à l'envi l'un de l'autre tout contre le Navire pour le prendre à mesute qu'on le jette. Ils y sont quelquefois attrapez , & la maniere dont-on se sert pour cela est assez plaisante. Au bout d'une perche on attache un Cerceau autour duquel est lié un petit filet en façon de poche , on le jette sur eux , & comme la Mer en est couverte , il en demeure souvent quelqu'un dedans.

Voi-

Voicy dequoy surprendre , étant tirez de
l'Onde,

Et sur le Pont du Navire étendus ,
Ils font pour en fortir des efforts superflus ;
Quoy qu'ils volent des mieux du monde.

Il faut aparemment que de leur nature
ils ayent le pied à l'eau , & que les
vagues les élèvent assez pour être soute-
nus de la quantité d'air qu'il leur faut
pour le vol. C'est une matiere à occuper
les Physiciens. Je vis d'autres Oyseaux
qu'on appelle des Poules , & auxquelles
on donne encore le nom de Palourdes ;
peut-être parce qu'elles sont fort pesan-
tes au vol ; elles sont bien plus grosses
que les autres , mais en moindre quan-
tité. Leur couleur est d'un brun forcé,
& elles courent aussi le foye avec beau-
coup d'ardeur.

Des rayons argentez bien rangez sur leurs
ailes,

Et qui marquoient quelque beauté ,
Firent naître chez moy la curiosité

De les voir de plus près , & de tirer sur
elles.

D'un

D'un côté je me fatifis,
 Et cela fut fait assez vite,
 J'en fis culbuter six en six coups tout de
 suite,
 Mais ce fut tout ce que je vis.

Je les faisois tomber trop loin du Na-
 vire, & il n'avoit pas l'honnêteté d'at-
 tendre ; en vain les Matelots s'empres-
 soient de les accrocher avec les gaffes,
 elles échappoient toujours.

Chagrin des malheurs de ma Chasse,
 Où j'avois fait des coups si beaux,
 Je remis mon fusil en place,
 Et laissai vivre les Oyseaux.

On m'avoit fait peur des abords du
 grand Banc, & je croyois y trouver la
 Mer terrible par les mouvemens que je
 m'imaginois que ses ondes devoient faire
 pour monter & descendre cette Monta-
 gne cachée sous les eaux qui passent par-
 dessus ; mais elle étoit paisible, & nous
 fûmes cependant trois jours à traverser
 cet endroit-là. Quand nous fûmes assez
 loin du grand Banc ; on jetta la sonde
 plusieurs fois pour voir si on rouveroit
 la

la terre, ce qui se rencontra, & on remarqua qu'elle étoit tantôt plus élevée, & tantôt plus profonde : aux endroits les plus creux on trouvoit de petites pierres rondes comme des Noisettes, & aux moins profonds un gravier.

Avant de quitter ce séjour des Morues,
 Les Lignes par plaisir furent eucor teudues,
 A quatre-vingt brasses d'avant,
 On en prit cinq ou six d'une grandeur
 extrême,
 Et plus grosses qu'aparavant ;
 Le Terroir étoit bon pour les nourrir de
 même.
 Les Pêcheurs fatiguez ne les y cherchent
 pas,
 Ce seroit un profit de les prendre si belles ;
 Mais on ressentiroit des peines trop cruelles
 A les tirer d'un lieu si bas,
 Il faudroit avoir de bons bras,
 Et des forces toujours nouvelles.

Deux jours après, on voulut encore
 sonder, mais en vain, on ne trouva plus
 fond. Il s'éleva des bruïnes si épaissés
 qu'on ne se voyoit pas sur le Navire,
 & nous les eûmes pendant trois jours.

Le

Le Soleil les chassa par sa vive clarté,
 Et nous vîmes bien-tôt sur un bord écarté
 Les Sauvages Côteaux de la Nouvelle Fran-
 ce ;

Le Te Deum à l'instant fut chanté,
 Pout en marquer nôtre réjouissance.

C'étoit un spectacle nouveau
 Qui dissipoit nôtre tristesse ;

Quoyque des Matelots le chant ne fût pas
 beau ,

Je n'entendis jamais avec plus d'allegresse,
 Ny l'illustre Rochois , ny la belle Moreau.

Nous n'eûmes que de loin une vûë
 si agreable , & deux jours après il fallut
 déchanter. Un vent des plus impétueux
 nous éloigna beaucoup , & agita terri-
 blement la Mer : Quoique ce vent nous
 fit assez de peine , je ne veux pas cepen-
 dant m'en plaindre , il nous en auroit
 fait bien davantage s'il avoit chassé nôtre
 Navire vers la Côte.

Nous étions encor loin du Port

Qui devoit nous servir d'azile ,

Mais j'aurois bien voulu voguer le long du
 bord ,

Et voir si ce Terroir eût desert ou fertile ,
 Pour en faire icy mon Rapport.

Le

Le vent qui nous avoit si éloigné de la terre, fut suivi le lendemain d'un autre qui nous permit de nous en rapprocher, & nous vîmes de loin dix Bâtimens Anglois occupez le long de cette rive à pêcher.

Le calme sur le soir nous fit faire de même,
 Et nous vîmes que le Poisson
 Qu'on cherche sur le Banc mordoit à l'hameçon
 Avec une fureur extrême.

Nous aurions pû en couvrir le Pont en peu de temps, & fans nous fatiguer, la Mer n'ayant pas en ce lieu-là beaucoup de profondeur: C'étoit vis-à-vis le Port de Sainte Helene nous l'aprîmes la nuit par un bâtiment Anglois que la Lune nous fit découvrir. Quand le jour fut venu, on vit un fort grand Pays de Bois, & on courut le long du Rivage jusqu'à Midy: Nous allions bien; mais un vent capable d'intimider les plus hardis Navigateurs, nous força de chercher un bon mouillage, & de nous mettre à l'abry de ses coups. D'ailleurs le Bois & l'Eau commencerent à nous manquer, on mettoit pour huit jours la marmite: fortés

50 V o y a g e
raison pour relâcher , trop de maux
tout à la fois menaçant nôtre vie ; nous
fûmes tout au hazard nous jeter à Chi-
boüeton , dans la Carte , Bayefenne,
sur la Côte de l'Acadie , où nous trou-
vâmes bien-tôt les secours dont nous
avions besoin.

Ce Havre est de grande étendue ,
La nature d'elle-même y forme un beau
Bassin ,
Et l'on voit tout au tour le verdoyant
Sapin
Faire un effet agreable à la vûë.
Nous vîmes sur ses bords une Habitation
Pour faire sécher la Morue
D'une telle construction
Qu'elle pourroit bien être à Manfard in
connue.

Elle étoit longue commela moitié de
Mail de Paris & aussi large , bâtie sur
une belle Greve le long de la Riviere,
à telle distance que l'eau pût passer par-
dessus , quand la Mer est dans son plein
& entraîner ce que l'on jette d'inutile de
la Morue. Qu'on s'imagine voir un Pont
de

DE L'ACADIE 51

de bois bâti sur terre avec de gros arbres
 fichez bien avant du cote de l'eau , sur
 leurs extrêmités d'autres pièces de bois
 de travers bien emboîtées ; qu'on se
 represente le même ouvrage moins haut
 du côté de la terre , parce qu'elle étoit
 en Talu , & sur tout cela de jeunes Sapins
 assez long pour porter sur les deux côtés,
 pareillement arangez l'un contre l'autre ,
 & bien cloüez par les deux bouts sur les
 pièces de bois qui les soutiennent , & on
 sçaura ce que c'est de cette Machine que les
 Pêcheurs appellent un Dégras. On étend
 la Moruë dessus bien ouverte pendant
 l'Eté, la tournant & retournant sans
 cesse pour la faire secher , & la rendre
 telle qu'elle doit être, & qu'on la voit
 en mille lieux du monde où elle se porte
 aisément. Cette Habitation étoit sans
 Habitans, elle avoit été faite avant la
 dernière guerre par des Pêcheurs Fran-
 çois qui s'étoient établis là pour une
 Compagnie qui n'y fit pas son compte.

Si-tôt qu'on eut mouillé je me fis mettre
 à terre,

Plancher que j'atendois depuis un si long
 temps,

Des Outardes, des Cormorans

M'inspirent le desir de leur faire la guerre.

Mais en vain je courois dessus ,
Ils me fuyoient encore plus vite ,
Ou bien ils se cachoient dans le sein
d'Amphitrite ,
 Tous mes pas étoient superflus.
 Je m'animai sur le Rivage
 A tirer du petit Gibier ;
 Un pareil bruit dans ce Quartier ,
 Etonne le Peuple Sauvage ?
C'étoit sans le feavoir un peu me hazarder ,
 Car en faisant ma caravane ,
 Je passai près d'une Cabane ,
 D'où cette Nation eût pû me canarder .

Les Sauvages n'ont pas l'ame si cruel-
 le ; nos Matelots allant sur le soir à une
 Fontaine pour faire de l'eau , rencontre-
 rent deux de ces gens-là d'un naturel
 fort doux ; ils avoient cependant leur ha-
 che & leur fusil pour armes ; je les avois
 sans doute allarmez , & ils craignoient
 d'être surpris ; c'est pourquoy ils s'é-
 toient mis en état de défense ; qui n'au-
 roit pas fait comme eux dans une telle
 conjoncture ? Ils se tinrent devant nos
 Gens en bonne & résoluë contenance ;
 mais

DE L'ACADIE. 53.
mais si-tôt qu'ils firent connoître qu'ils
étoient François, les Sauvages mirent
aussi-tôt les armes bas.

Ils voulurent par là, je croy, faire com-
prendre,

Qu'à nôtre grand Monarque ils étoient tous
soumis,

Ils se parlerent sans s'entendre,
Et se quitterent bons amis.

Trois de leurs Principaux vinrent le
lendemain de grand matin nous rendre
visite dans un petit Canot d'écorce
leur compliment fut court; & cependant
je n'y pûs répondre un mot.

Mais je leur fis si bon visage,
Qu'ils en parurent tous contens;
Ce n'est pas estre si Sauvage
De visiter ainsi les Gens.

Pour les régaler de quelque chose de
meilleur, ce qu'ils venoient peut-être
chercher, je les fis bien déjeûner en
Viande & en Poisson; ils croquoient le
Biscuit du meilleur apêtit du monde, &
beuvoient l'Eau de vie avec un grand

54. V O Y A G E
délice , moins sobrement que nous , ils en
font alterez , & je crois qu'ils auroient
bien vuïdé ma Cave sans en être souz.
Je remarquai en eux une action qui m'é-
difiâ beaucoup ; c'est qu'en se mettant
à table , ils firent dévotement leur Priere,
& le Signe de la Croix , & en sortant ils
rendirent grace avec la même pieté.

Ils portoient à leur col chacun un Chapelet
En maniere de Scapulaire ;
Avec un petit Reliquaire
Cousu dans un morceau de Drap , ou de
Droguet.
Ils avoient reçu le Baptesme ,
Leur peché d'origine avoit été lavé
Par un Prestre d'un zele extrême ,
Que la mort depuis peu leur avoit enlevé.
Par un Signe ils firent comprendre
Qu'ils l'avoient enterré dans un Bois d'a-
l'entour ,
Je voulus dès le mesme jour
Par curiosité m'y rendre.
Je n'y fus pas si-tôt que je vis son Tombeau ?
Il étoit fait de pieux couverts d'écorce d'ar-
bre ,
Voûté , plus long que rond en forme de
berceau ,

Le

Le corps étoit couvert , au lieu de quelque
 Marbre,
 De Cailloux proprement arrangez au niveau.
 Enfin les plus contents du monde ,
 Ils sortirent de nôtre bord ,
 Et pour nous témoigner leur joye & leur
 transport ,
 Ils tirèrent un coup qui retentit sur l'Onde.
 C'est peu, dira quelqu'un , il falloit trois
 saluts,
 Ils n'avoient qu'un Fusil, pouvoient-ils faire
 plus ?

Je leur avois donné de la munition pour
 m'atraper du Gibier, & ils m'en auroient
 aporté fans doute, mais le vent s'étant
 rendu favorable la nuit suivante , pour
 sortir de ce Havre où nous avions pris
 tout ce qu'il nous falloit, nous apareil-
 lâmes dès le matin pour continuer nôtre
 route. Nous crûmes le long de la Côte
 que ce bon vent nous conduiroit jusqu'où
 nous voulions aller ; mais après nous
 avoir portez jusqu'à la porte , un autre
 vent nous empêcha d'entrer.

Les Vents sont des Demons empressez à
mal faire,

Pour Tyran chacun a le sien ,

Le meilleur à quelqu'un ne fait jamais de
bien.

Que pour être à d'autres contraire ,

Quel Portier ! Je ne puis m'en taire ,

Quel maudit Portier de malheur !

Un Suisse avec sa Halebarde

Ne feroit pas si bonne garde

A la porte d'un grand Seigneur ;

On pourroit le gagner , & le rendre traita-
ble

Pour Or, ou pour Argent ; mais luy , pas
pour le Diable.

Celuy qui vint si mal à propos s'op-
fer à notre entrée dans le Port , nous
jeta bien loin sur les Bords du Menane ,
ou de l'Isle Gravée. Il nous sembla qu'il
voulût pendant trois jours nous baloter
au tour de ce rivage ; mais enfin après
nous avoir donné tant d'exercice , il nous
permit d'aller mouïller au Port Royal,
lieu de nôtre destination , & où nous
fû-

D E L' A C A D I E. 57

fûmes cinquante-quatre jours à nous rendre.

Je reconnus des bords de l'Onde,
Que ce Port n'étoit pas le mieux nommé
du monde,
Je fus pourtant ravi de me trouver dedans,
Bien loin à l'abry de tous vents.
Les Humiers hauts avec audace,
Nous nous aprochions de la place;
Si je puis luy donner ce nom,
Quand par des cris aigus qui fortoient d'un
Dragon,
On nous fit l'horrible menace
De nous couler à fond par des coups de
Canon.

Ce Dragon étoit un Navire du Roy
qui avoit apporté de Rochefort les Pro-
visions de guerre & de bouche necessai-
res à Plaisance, & au fort de la Ri-
viere Saint Jean; mais pendant qu'il nous
menaçoit, il avoit plus de peur que nous;
les Officiers & les Matelots se mirent
tous sous les armes, & voicy pourquoy:
Ils avoient appris par quelques Sauvages
qu'un Forban alloit & venoit sur la Côte;

& que s'ils ne prenoient garde à eux ,
il pourroit bien leur jouer d'un tour.

Cet avis étoit falutaire ,
Ils craignoient plus ses coups , que ceux d'un
vent contraire ,
Et quand ce que l'on craint caufe une grande
peur ,
On croit toujours le voir , rien n'est plus or-
dinaire ?
Ils nous firent le deshonneur
De nous prendre pour un Corfaire.

S'ils avoient pû pointer les Canons
contre nôtre Navire , ils nous auroient
fort mal traitez , dans leur terreur pa-
nique ils auroient fans doute fait carna-
ge , & nous auroient peut-être fait abî-
mer sous leurs coups.

Pour allarmer comme eux tout le payé
Sauvage ,
Et pour en apeller le Peuple à leur besoin ,
Si-tôt qu'ils nous virent de loïn ,
Leur foudroyant Canon étonna le Ri-
vage.

Ils

Ils tirerent trois coups à charge de bou-
let,

Le dernier seulement de nous se fit en-
tendre,

Etant à la portée au plus du Pistolet,

Ils auroient mis nôtre Navire en cendre.

J'avois pensé périr avant que d'y monter,

Le Ciel, le juste Ciel, voulut bien m'en dé-
fendre,

Il me fit encore éviter

Un si funeste sort avant que d'en descendre.

Pendant qu'ils craignoient de la sorte,
il fallut cependant mouïller un peu au-
dessus d'eux, & que nôtre Capitaine fit
mettre la Chaloupe à l'eau pour aller à
leur bord calmer dans leurs cœurs une
crainte si vaine, sa présence les eut bien-
tôt rassurez, & ils ne se battirent qu'à
coups de Verre. Pendant ce temps-là les
Habitans avoient porté dans les Bois à
leurs cachettes leurs meilleurs effets.
Quand nous fûmes descendus à terre, &
qu'ils scûrent que nous étions de leurs
amis, Nous vîmes les Charettes revenir
toutes chargées. Je considerai la situation
du lieu qui me parut essez belle : Le

Terrain du Port Royal peut avoir une demi-lieue de long, & presque autant de large. Les maisons qui sont situées dessus, & assez loin les unes des autres, ne sont que des Chanvieres fort mal boufillées, avec des cheminées d'argille. Ce spectacle ne me plaisoit point du tout, & je me disois dans mes Réflexions Poétiques.

Dans quel Pays Sauvage, ô Ciel! suis-je
venu!

Rien ne s'offre à mes yeux que des Bois, des

Rivieres,

Des Mafures & des Chanvieres,

De l'état de ces lieux j'étois mieux pre-
venu.

Comment y faire résidence!

Quel image de pauvreté!

Je suis déjà bien sou de la Nouvelle France

Avant que d'en avoir goûté,

Que j'y vais faire penitence

De la Vieille que j'ay quitté!

Deux Commis qui devoient y rester
avec moy pensoient de même : Je de-
mandai l'Eglise que je ne pouvois re-
connoître, n'étant pas autrement bâtie
que

que les autres maisons , & que j'aurois plutôt prise pour une Grange , que pour un Temple du vray Dieu : Comme j'y allois pour le remercier de la grâcè qu'il m'avoit faire d'être arrivé heureusement, j'aperçûs Monsieur le Curé qui venoit au-devant de moy ; nous nous fimes des complimens reciproques, ensuite dequoy il me condui fit à l'Eglise, & me fit l'honneur de me presenter de l'Eau-benite : Je fis ma Priere, & après cela Monsieur le Curé me fit entrer dans sa chambre mal meublée, qui est au bout de l'Eglise, y attenant contre l'ordre des Presbiteres. Il me regala de plusieurs sortes de Pommes que je trouvai fort bonnes, quoÿque Sauvages. C'est un fort honnête homme qui a beaucoup de mérite & de zele pour ses Paroissiens, & qui fait dans l'Acadie la fonction de Grand-Vicaire de Monseigneur l'Evêque de Quebec. Il m'acompana pour voir une maison que je louai, elle avoit servi auparavant d'Eglise, c'étoit la plus grande du lieu, elle étoit composée de trois pieces en bas, de greniers dessus, & d'une cave maconnée sous la piece du milieu. Je trouvai que je serois assez bien logé pour le Pays. Je ne vins pour l'habiter que trois ou quatre jours après mon arrivée, je me

promenai , & confid.rai plus particuliere-
ment ce qu'il y avoit à voir dans ces
lieux.

De quel côté qu'on puiſſe regarder ,
Le Terrain en eſt agreable ,
L'entrée en eſt étroite & facile à garder ,
On y pourroit conſtruire une Ville impre-
nable.

Sur un haut entouré de deux petits Marais
La Place en feroit fort jolie ,
Et là , chaque famille enfin mieux établie
Y pourroit trouver des attraits.
Dans ces Marais le Bœuf ſçait tirer la
Charue ,

Ils fourniffent de Bleds les Peuples de ces
lieux ,

Plus loin on voit des bois d'une grande
étendue ,

Dont les arbres divers élevez juſqu'aux
Cieux ,

Font par tout douter à nos yeux
S'ils ſortent de la terre , ou tombent de la
nue.

Deux.

Deux Rivieres dont ce terrain est presque environné ne font pas un spectacle moins charmant à la vûë. La premiere qu'on appelle de Dauphin, est large comme la Sene; elle vient de sept ou huit lieües au-dessus du Port Royal, & des deux côtez il y a des Habitations éloignéés plus ou moins les unes des autres. Il y a par endroits d'assez belles prairies le long de son cours. Au-dessous du Port Royal il y a de même encore des Habitations sur cette Riviere, & quelques Courts aussi-bien plantées de Pommiers qu'en Normandie, avec cette différence que ces arbres ne sont pas greffez Ces Habitations vont presque jusq'ua une Isle qu'on appelle l'Isle aux Chevres, & qui est distante d'une lieüe du Port Royal. Au-dessous de cette Isle la Riviere forme le Bassin qui va jusq'ua la Mer; il a environ deux lieües de long & une de large; il est parfaitement beau, & l'on trouve par tout bon mouillage. Deux Redoutes à chaque côté du Passage en pourroient défendre l'entrée qui n'a pas plus de cent-cinquante pas de large. L'autre Riviere qu'on appelle du Moulin, & qui va se répandre dans celle que je viens de marquer, n'a pas plus d'une lieüe de long, & est beaucoup plus étroite que
l'au-

l'autre. Il y a trois Moulins dessus, un à Bled, & deux à Planches, avec trois ou quatre habitations. Le flux monte jusqu'au haut de celle-cy, & ne va pas si loin dans l'autre à cause de sa longueur. Ce Pays-là est assez fertile, il produit routes sortes de Legumes & assez de Fruits, du Bled suffisamment, & on y a Chair & Poisson, des Volailles, & routes sortes de Gibier, mais j'en parlerai plus amplement quand je le connoitrai mieux.

Je faisois assez bonne chere,
 J'avois porté de bon vin de Bordeaux,
 En le bûvant je ne songeois plus guère
 Aux dangers que j'avois encourus sur les
 eaux.

A terre on a bien-tot oublié la misere
 Que la Mer cause en son trajet;
 C'est une peine de le faire,
 C'est un plaisir de l'avoir fait.

Lorsque je me trouvois dans un état
 si paisible, & que je croyois ne devoir
 plus craindre la fureur des vents, le plus
 terrible qui fût jamais ne pouvant exer-
 cer

DE L'ACADIE. 65

cer sa cruauté sur nous , sembla vouloir s'en déchaîner avec plus de violence sur nôtre Navire dans le Port. Il n'en fut jamais un si grand dans le Pays , selon l'aveu trop véritable des plus vieux Habitans. Il souffloit avec tant d'impetuosité qu'il brisa les Cables du Navire à l'Ancre. Une Barque qui y étoit attachée , & dans laquelle on avoit déchargé toutes les marchandises dont j'avois la direction , pour les porter le lendemain au Magazin , ne put pas en soutenir le choc , elle fut renversée , & coula bas.

Quel triste accident ! quel dommage
Des Matelors presque noyez ,
Qui s'étoient sauvez à la nage ,
Vinrent encore tout effrayez ,
M'anoncer ce fâcheux Naufrage ,
C'étoit au milieu de la nuit ,
Je ne dormois point dans mon lit ,
Pendant un si grand vent , pouvois-je être
tranquille ?
J'en entendis plutôt leur bruit ,
Et du sommeil alors j'abandonnai l'azile.

Je

Je pris pous y courir le chemin le plus court,
 Mais que me sei vit de m'y rendre ?
 Pour voir clair il fallut attendre
 Que l'Aurore mouvrit la barriere du jour,
 Elle ne fut que tard, mais que trop tôt ou-
 verte
 Pour un spectacle si fâcheux ;
 De la Barque & des biens entassez dans
 son creux,
 Dans le moment je crûs la perte.
 Il n'en parut qu'un bout & le mât à mes
 yeux,
 Jamais tel accident ne survint dans ces
 lieux ;
 Je descendis plus bas, & je vis sur la Ri-
 ve,
 Des Bariques & des Balots
 Pouffez & brifez par les flots,
 Je crûs le reste à la Dérive.
 Quelle peine ! quel embaras
 Dans un naufrage aussi funeste !
 Pour sauver du débris le déplorable
 reste,
 Quatre jours ne suffirent pas.

Nous.

Nous n'avions à basse Marée
 Que deux heures à ménager ;
 Ce n'étoit pas assez, dans un si grand dan-
 ger,
 Il eût au moins fallu d'un long jour la
 durée,
 Ce fut un embarras nouveau
 Lorsque l'on fit secher toutes les Marchan-
 dises,
 Il les fallut d'abord laver à la douce eau,
 Les exposer à l'air par diverses reprises,
 Et le temps pour cela ne fut jamais moins
 beau.
 Si-tôt qu'on les avoit quelquefois étendues,
 Il les falloit ôter, quels mouvemens divers !
 Quelle dépense jointe à tant de maux
 soufferts !
 Combien en eut-il de perdues ?
 Lorsque j'y pense , hélas ! Moy-même je
 me perds.
 L'Ouragant sans pareil , l'échouement du
 Navire,
 De toute éternité nous étoient réservés,
 Quel étrange malheur ! je ne puis trop le di-
 re,

Con-

Concevez le si vous pouvez,
Il est plus aisé qu'à décrire.
Il ne falloit plus qu'un Forban,
Dont les Pirates pleins de rage,
Seroient venus inspirez par Satan
Filler ce qu'on avoit retiré du naufrage.
Que dis-je? Peut-il être un si cruel destin!
Peut-être serions-nous mêlez dans le butin,
Mais sommes-nous exempts d'un sort si déplorable?
Quand j'y pense, je sens un trouble épou-
ventable,
Et la Plume en tremblant me tombe de la
main.





RELATION
DES MANIERES
TANT DES HABITANS
QUE DES SAUVAGES
DE LA NOUVELLE FRANCE.

APRES avoir d'écrit les divers mouvemens de la Mer & des Vents, & tout ce qui m'arriva dans ma Traverfée de la Rochelle au Port Royal de l'Acadie, il faut que je faffe maintenant le Recit de tout ce que j'ay remarqué dans le Pays.

Théagene l'attend, j'en ay fait la promesse,
Si je ne luy dis rien dans l'ardeur qui me preffe
Qui puisse contenter fa curiosité,
Son cœur n'a pas moins de bonté
Que son esprit a de délicatesse.

Di-

Difons d'abord que trois feules Habitations font le partage d'un fi grand Pays, & que les Habitans de ces lieux - là ont les mêmes occupations. Le Port-Royal est la premiere, & je n'ay rien à ajouter au Plan que j'en ay fait. La seconde, font les Mines & Beaubassin. La troisieme: Je n'ay point été à ces deux dernieres, ainsi je n'en ferai point la Description; je ſçai ſeulement que les Mines fournissent plus de Bled que tout le reſte du Pays par le deſſechement qu'on a fait dans ſes Marais qui font aſſez étendus, & que les Habitans du Port Royal y ont établi leurs ſenfans dans les conceptions qu'ils y ont achetées pour peupler le Pays & le rendre fecond; ils reüſſiſſent en tout cela fort bien. A l'égard de Beaubassin, qu'on nomme ainſi par ſa ſituation, c'eſt l'Habitation la moins peuplée, & qui produit auſſi le moins. Le Climât de tous ces lieux eſt égal à celuy de la France, c'eſt preſque le même degré, l'Été y eſt auſſi chaud, mais l'Hyver y eſt plus froid: Il y neige preſque toujours dans cette ſaiſon, & les vents qui ſoufflent ſont ſi froids qu'ils gellent le viſage; on n'oſe ſortir pendant ces foudrilles, c'eſt le nom que les Habitans donnent au temps quand il neige & vente
beau-

beaucoup tout à la fois. Si les neiges y fondoiēt comme en France par des dé-gels, il n'y feroit pas plus froid; mais elles durent sept ou huit mois fur la terre, & particulièrement dans les Bois, & c'est ce qui en rend l'air fi glacial.

De ce séjour les Habirans
 Où chacun pour vivre travaille,
 Ne laissent pas d'être contens;
 On ne leur parle point ny d'Impôts ny de
 Taille,
 Ils ne payent quoi que ce soit,
 Chacun sous un rustique toit
 Vuide en repos sa Huche & sa Futaille,
 Et se chauffe bien en temps froid,
 Sans acheter le Bois denier ny maille
 Où trouve-t-on des biens si doux?
 Ce Pays pourroit être un Pays de Coca-
 gne.
 S'il avoit seulement un Côteau de Cham-
 pagne,
 Il seroit le meilleur de tous.

Mais on n'y fait que de la Biere avec
 des sommitez de Sapin, dont on fait une
 for-

forte décoction qu'on entonne dans une Barrique où il y a du Levain & de la Melasse, qui est une espece de Syrop de Sucre de couleur de Raisine. Tout c la fermenté ensemble pendant deux ou trois jours: Quand la fermentation est passée, les matieres se rassient, & l'on boit la Liqueur claire qui n'est pas mauvaise; mais la plus ordinaire boisson est l'Eau, & ceux qui ne boivent pas autre chose, ne laissent pas d'être vigoureux, & de résister au travail, parce qu'ils mangent beaucoup, & qu'ils ne travaillent pas toujours.

L'oisiveté leur plaît, ils aiment le repos,
 De mille soins fâcheux le Pays ledélivre,
 N'étant chargés d'aucuns Impôts,
 Ils ne travaillent que pour vivre.
 Ils prennent le temps comme il vient,
 S'il est bon ils se réjouissent,
 Et s'il est mauvais ils patissent,
 Chacun comme il peut se maintient.
 Sans ambition, sans envie,
 Ils attendent le fruit de leurs petits travaux:
 Et l'aveugle fortune en les rendant égaux
 Les exempte de Jaloufie.

Dans

Dans ce Pays les Habitans
 Se donnant au travail peu de grandes fa-
 tiges,
 Font à leurs femmes maints enfans,
 Car ils n'ont point d'autres intrigues.
 De la vertu c'est le séjour,
 Elle est bien rare ailleurs dans le temps où
 nous sommes ;
 Les Femmes n'ont rien pour les Hom-
 mes,
 Si l'hymen ne permet l'amour.
 Il leur inspire seul les amoureuses flâmes,
 Et je puis dire à leur honneur,
 Que la sagesse & la pudeur
 Sans pouvoir sur trop d'autres Femmes ;
 Pour regner dans ces lieux ont passé dans
 leurs Ames.
 Un Pere, une Mere chez eux
 Ne gardent pas long-temps une Fille
 nubile ;
 La garde cependant n'en est pas difficile,
 Selon leurs volontez elle regle ses vœux.

Si quelque tendre Amant vient déclarer ses
feux.

Et que la Maîtresse y réponde ,

L'hymen les unissant tous deux ,

Ils n'ont plus qu'à peupler le Monde :

C'est ce qu'ils font aussi le mieux ,

Ne partageant point leur tendresse ,

Dés les premiers transports de la verte

Jeunesse ,

ils font bien des enfans jusqu'à ce qu'ils

soient vieux

Deux couples voisins , & bien unis par
l'amour & l'hymen , ont fait à l'envy l'un
de l'autre chacun dix-huit Enfans tous
vivans , c'est être fort habiles en ce mé-
tier ; cependant un autre couple a été
jusqu'à vingt-deux , & en promet encore
davantage.

Plus qu'ailleurs on s'y mes-allie ,

On ne regarde point à la condition ,

Dans son transport on se marie ,

Rien ne rebutte , tout est bon ,

Le Noble dans sa Couche , ou plutôt sa
Cabane,

Pour étendre sa race admet la Païfanne,

Et lorsque par un coup fatal,

La Parque vient couper le Lien Conjugal,

Et que sans nul égard l'Homme Noble elle
emporte,

La veuve moins sensible à la Mort qu'à
l'Amour,

A son premier état faisant un prompt retour ,

Reprend un Mary de sa sorte.

Par cette nouvelle union

Elle perd le titre de Dame ,

Pour contenter sa passion,

C'est ainsi qu'en fait une Femme.

C'est sçavoir le secret d'avoir pour Heritiers

Des Nobles & des Roturiers.

On voit de même aussi par la Foy Conjugale

Une Fille de qualité,

Plûtôt que de rester Vestale ,

Avec un Roturier perdre sa dignité :

Malgré l'Alliance inégale,

On veut avoir posterité.

Presque dans toutes les familles on voit cinq & six Enfants, & souvent beaucoup plus; il faut voir comme la marmaille y fourmille; & si l'on ne va point là comme ailleurs en Pellerinage pour en avoir, ils se suivent de près, & l'on diroit qu'ils sont presque tous d'un même âge.

Dans un Pays qu'on va rarement secourir,
Et qui souffre souvent la dernière misère,
On s'étonne de voir que le Pere & la Mere
De leur petit travail en puissent tant nourrir.

Mais c'est la richesse du Pays, quand ils sont en état de travailler, ce qu'ils sont de bonne heure; ils épargnent à leurs Peres des journées d'hommes qui coûtent là vingt-cinq & trente sols, & cela va à une dépense qu'ils ne sçauroient faire. Il en coûte beaucoup pour accommoder les terres qu'on veut cultiver, celles qu'ils appellent Hautes, & qu'il faut défricher dans les Bois ne sont pas bonnes, le grain n'y leve pas bien, & quelque peine que l'on prenne pour le faire venir par des Engrais dont on a très-peu, on n'y recueille presque rien, & on est quelquefois contraint de les abandonner. Il faut pour avoir des Bleds dessécher les

Ma-

Marais que la Mer en pleine marée inonde de ses eaux , & qu'ils appellent les Terres Basses ; celles-là sont assez bonnes , mais quel travail ne faut-il pas faire pour les mettre en état d'être cultivées ? On n'arrête pas le cours de la Mer aisément ; cependant les Acadiens en viennent à bout par de puissantes Dignes qu'ils appellent des Aboteaux , & voicy comment ils font ; ils plantent cinq ou six rangs de gros arbres tous entiers aux endroits par où la Mer entre dans les Marais , & entre chaque rang ils couchent d'autres arbres de long les uns sur les autres , & garnissent tous les vuides si bien avec de la terre glaiée bien battue , que l'eau n'y scauroit plus passer. Ils ajustent au milieu de ces Ouvrages un Esseau de maniere qu'il permet à la marée basse , à l'eau des Marais de s'écouler par son impulsion , & défend à celle de la Mer d'y entrer. Un travail de cette nature qu'on ne fait qu'en certains temps que la Mer ne monte pas si haut , coûte beaucoup à faire , & demande bien des journées ; mais la moisson abondante qu'on en retire dès la seconde année , après que l'eau du Ciel a lavé ces terres , dédommage des frais qu'on a faits. Comme elles appartiennent à plusieurs , ils y

travaillent de concert : Si ce n'étoit qu'à un Particulier , il faudroit qu'il payât les autres , ou bien que dans d'autres travaux , il leur donnât autant de journées qu'on en auroit employé pour luy , & c'est comment ils s'accorment ordinairement entre eux.

Faisons icy l'Apologie
 De divers Habitans de la vaste Acadie ,
 Ma Muse, il faut s'en acquitter ,
 Et nous ne sçaurions trop vanter
 Leur adresse & leur industrie.
 Sans avoir appris de métiers,
 Ils sont en tout bons Ouvriers,
 Il n'est rien dont ils ne s'acquittent ,
 Cent besoins divers les excitent
 A se donner ce qu'ils n'ont pas,
 De leur laine, ils se font Habits , Bonnets
 & Bas.
 Ne se distinguant point par de nouvelles
 modes,
 Ils portent toujours des Capots ,
 Et se font des Souliers toujours plats &
 commodes
 De peaux de Loups-Marins & de peaux
 d'Orignaux.

De

De leur lin , ils se font encore de la Toile,
le,

Enfin leur nudité par leur travail se voile.

Quand l'esprit de l'invention
N'opere rien dans leur cervelle ,

A voir seulement un modèle ,

Ils trouvent tout aisé pour l'exécution ;

C'est comme faire un Vers à moy quand j'ay
la rime :

Loin de les rebuter l'ouvrage les anime ,

De mille differens ils sont venus à bout ,

Je n'aurois jamais fait si je décrivois tout.

Pour prouver leurs talents , je vais dire seulement un Ouvrage où j'eus quelque part. Ils n'avoient de leur vie vû construire ny Barque , ny Chaloupe ; & cependant dès qu'ils scûrent que j'avois envie de faire pêcher de la Morué , pêche qui leur étoit inconnüe jusques alors , ils en construisirent fort bien , & ils entreprirent avec succès de les conduire sur la Mer. Enfin ils entreprirent tous la pêche dans l'attente d'y faire du profit. Je leur donnois par là moyen de gagner mieux leur vie , & moy je trouvois mon compte à prendre leur Poisson. Sur la fin de l'Hyver-ils se mirent à faire leurs

Chaloupes qui avoient bien vingt pieds de quille pour aller courir la Mer, & tirer de son fonds dequoy établir mieux leur petite fortune, & dès le Printemps on ne voyoit par tout sur la côte que Bâtimens occupez à prendre, & à apporter de la Moruë à des magazins qui ne servoient de rien, & que je louois pour leur faire encore plus de plaisir. Pour payer leur Poisson je leur avois donné d'avance tous leurs besoins, & c'étoit un bien qui se répandoit sur toute la famille; il étoit bien juste aussi qu'il y fût partagé; car le Pere, la Mere & les Enfans s'étoient engagez à cette pêche, dans laquelle ils trouvoient le moyen de s'acquitter de leurs dettes, & moy celuy d'en être payé. Je vis pendant le Printemps & l'Été saller & mettre en pile plus de trente milliers de Poisson; aussi me donna-t-on au Port Royal par reconnoissance le titre de Pere des Pêcheurs: On y pêchoit presque autant qu'à Plaisance dans l'Isle de Terre Neuve; ce qu'il y avoit de difference, c'est qu'on ne faisoit pas sécher la Morue, & qu'on la mettoit en verd, ce qu'on n'avoit pas encore vû dans ce Pays-la. Il faut avoüer qu'elle n'y étoit pas si propre, ny si bonne que celle du grand Banc; mais j'avois de
for

DE L'ACADIE. 87

fortes raisons pour ne la pas faire accommoder autrement. Enfin j'eus de ces Habitans pendant six mois plus de Possion qu'une ancienne & illustre Compagnie établie dans ces lieux pour la pêche sédentaire, n'en a pû tirer en vingt ans.

Difons encor plus à la gloire
De tous ces Habitans, ils l'ont bien mérité,

Ne finiffons pas leur Histoire
Sans y mettre un beau trait de leur fidélité,
Cent fois la Nouvelle Angleterre,
La plus voisine de leur terre,
A voulu les soumettre & ranger sous sa loy;
Ils ont plutôt souffert tous les maux de la guer-

Que de vouloir quitter le parti de leur
Roy.

De tous leurs Bestiaux le carnage,
De leurs maisons le brûlement,
Et de leurs meubles le pillage,
C'étoit des Ennemis le commun traitement.
Dans quel temps marquoient-ils avoir tant de
confiance?

Dans le temps même que la France

Ne

Ne pouvoit pas les soulager,
 Et qu'on leur promettoit une entière assistance,
 S'ils avoient bien voulu changer.
 Ils ne se laissoient point aller à cette amorce,
 Ils ne vouloient point être Anglois,
 Et de tout leur courage ils défendoient leurs droits ;
 Contraints de céder à la force ,
 Tous vaincus qu'ils étoient , ils demeuroient François.

Les Anglois s'étant enfin rendus maître de leur Patrie . établissoient des Gouverneurs qui leur procuroient tout ce qui leur étoit nécessaire , tant pour la vie , que pour le vêtement ; mais ne pouvant avec tout cela gagner leurs cœurs , & ne se trouvant pas trop en sûreté avec eux , ils se retiroient , & abandonnoient la partie.

C'est ainsi qu'avec fermeté
 Leur zele pour Louïs s'est toujours fait con-
 nôître ;
 Que de Peuples réduits à leur extrémité,
 Pour

DE L'ACADIE. 87

Pour être plus heureux auroient changé de
Maitre!

Le repos & la liberté,
Dont depuis un long-teuups sous la France ils
jouïssent,

Peut-être bien les affermissent
A luy garder toujous tant de fidelité.
Mais lorsque de l'autre côté,
Je regarde le bien qu'ils en pouvoient at-
tendre,

Et que malgré leur pauvreté,
Ils n'ont jamais voulu s'y rendre,
Quand l'interêt sur l'Homme à tant d'au-
torité,

Et qu'on en voit peu s'en défendre,
Je croy que pour leur Prince un amour pur
& tendre,

Sur l'atrait du profit l'a toujous emporté:!
Leur mérite est plus grand, & je ne puis
comprendre

Comment ils ont tant resisté.

Dans un si grand Pays où le Com-
merce devoit être ouvert à tous pour
l'établir, pas un Habitant n'ose négocier,

s'il entreprend quelque chose, même avec ceux du Pays d'une Habitation à l'autre, on le trouble par un beau prétexte, mais specieux, & qu'un vil intereff suggere toujours, on luy prend ses bâtimens, & on rend ainsi des lieux qui pourroient devenir fertiles, toujours deserts. La Cour n'a jamais été bien informée de ce qui s'y passe, peut-être le sera-t-elle bientôt, & que tout-y changera de face. Nous n'entendons rien au Commerce, bon François que je suis, faut-il que je l'avoue icy, & qu'en dépit de moy je donne des loüanges aux autres Nations! Nous sçavons mieux qu'elles prendre des Villes, toute l'Europe en est témoin, mais nous ne sçavons pas si bien établir des Pays.

Nous n'avons en cela jamais fait de jaloux,
 Ce n'est point là nôtre genie,
 En matiere de Colonie,
 Les autres l'emportent sur nous.
 Voyons la Nouvelle Angleterre,
 Boston pour le Commerce aujourd'huy sans
 égal,
 Qui trafique sans cesse avec toute la Terre,
 Etoit moins autrefois que n'est le Port Royal!
 Qui

DE L'ACADIE.

Qui nous retient ? Qui nous empêche
De traverser toutes les Mers,
Et de tirer aussi de cent Climats divers,
Les retours précieus d'une abondante Pêche ?
N'avons-nous pas des Vaisseaux & des
Ports,
Pourquoy n'allons-nous point negocier sur
l'Onde,
Et puiser dans son sein les immenses Tresors
Dont elle enrichit tant de Monde ?
Quel bien ne reviendrait-il pas
Du Bois & du Poisson que produit l'Acadie ?
On formeroit de l'un, Madriers, Courbes,
Mâts,
L'autre satisferoit aux besoins de la vie.
Elle serviroit d'Entre-Port
Entre les Isles & la France,
Et de pauvre qu'elle est s'enrichiroit bien
tôt,
En se procurant l'abondance.
Les Habitans iroient trafiquer sur les flots ;
Et pourroient ruiner le riche & grand Com-
merce,
Qu'avec tant de succès l'Anglois voisin
exerce,

Et feroient pour leur Prince encor des Matelots.

Mais ce n'est point là mon affaire.

Laiſſons à d'autres ce débat,

C'est à nos Miniſtres d'Etat,

A remplir leur grand miniſtere ;

Souvent ils ne font pas d'état

De ce qu'on leur fait voir par les yeux du

Vulgaire ;

Cependant les Acadiens,

Je ne ſçauois encor m'en taire,

Exigeroient d'eux les moyens

De ſe tirer de leur miſere.

S'ils commerçoient, ils ne feroient pas ſi oisifs pendant la plus grande partie de l'année ; car après avoir enſemencé leurs terres & fait la recolte, ils n'ont preſque rien à faire, par bonheur l'intervalle eſt petit entre ces deux ſaiſons ; au commencement du Printemps on ſeme les Grains, & ſur la fin de l'Eté on moisſonne. Ce n'eſt pas comme en France où l'on ſeme ordinairement dans le mois d'Octobre, pour ne recueillir que dans le mois d'Auguſt ſuivant. Les Bleds

ne

ne pourroient pas y passer l'Hyver sans mourir à cause de sa rigueur. Pendant cette rude saison, & même del'Automne, quelques-uns vont faire la chasse aux Martres, aux Renards, aux Louvres, aux Castors, aux Ours, aux Originaux ou Vlans; mais ils trouvent à cette Chasse bien moins de profit que de mal, & c'est cependant comme ils passent leur temps.

Lorsque les Loups Marins dans le premier
des mois
Vont faire leurs petits à terre,
Ils peuvent leur faire la guerre,
Et profiter assez par de sanglans Ex-
ploits.
Sur un Roc spacieux environné de l'Onde,
S'assemblent tous ces animaux,
Pour mettre des petits au Monde,
Qui ne vivent que dans les eaux.
Les Habitans peuvent s'y rendre
Du Port Royal dans un seul jour,
Mais il faut doucement descendre,
Et se poster vite à l'entour.

Les

Les Chasseurs n'ayant plus de mesures à
 prendre,
 S'avancent sur le Roc d'un gros bâton ar-
 mez,
 Et par le bruit qu'ils font entendre,
 Les animaux tout allarmez,
 Par leur fuite à la Mer tâchènt de se dé-
 fendre
 De ces Chasseurs à leur perte animez;
 Mais étant là comme enfermez,
 Quelques chemins qu'ils puissent pren-
 dre,
 Ils sont dans leur route assommez.
 Peres, Meres, Petits, tout s'enfuit pêle-
 mèle,
 Mais on rend vains tous leurs efforts,
 A droite, à gauche sur leurs corps,
 Les coups tombent dru comme grêle.
 Pour peu qu'ils soient bien assenez,
 Et qu'on les frappe par le nez,
 C'en est fait, la Bête demeure,
 Par tels coups elle perd les sens,
 Et quelques fois en moins d'une heure,
 On en abat cinq ou six cents.

Ces animaux dont les peres & les meres
 sont

font quelquefois aussi gros que de petits Bœufs, & les Petits comme des Veaux, & tous gras à lard, sont fort pezens, & ne font que rouler, ne pouvant courir sur leurs pieds qui sont fort courts, & faits en nageoires, & les Chasseurs ont tout le temps qu'il faut pour les arrêter en les frappant, comme j'ay dit. D'ailleurs ils ne se servent point de leurs dents pour se défendre, quoy qu'ils en soient assez bien fournis, & qu'ils ayent la tête fort grosse, & faite comme celle d'un Veau; ils ne font que des cris, mais impuissans quoyque terribles. Cette Chasse est aussi agreable qu'elle est utile, & on la fait à peu de frais. Quand on a apporté ces animaux, on en leve la graisse qu'on fait fondre pour en tirer l'huile, qui est la meilleure de toutes à brûler, & qui se vend le mieux. La peau sert à faire des Souliers aux Habitans comme aux Sauvages; on en couvre des Bahurs en France & ailleurs; les vieux Loups Marins l'ont tachetée de noir & de blanc sale, & les jeunes l'ont toute blanche; le poil des uns & des autres est fort court. A l'égard de la viande, ceux qui aiment le goût sauvagin en peuvent manger, mais c'est un fort méchant ragoût, quelque fausse qu'on y fasse.

Par.

Parlons de ce que les Acadiens aiment mieux , & dont ils font ordinairement leur nourriture. Ils font assez difficiles dans leur manger , ils choisissent leurs viandes , quoyque ce ne soit pas toujours des plus délicates dont ils usent ; rien ne leur semble si bon que le lard , & sans s'en rebuter , ils en mangent deux fois par jour , ils le preferent aux Perdrix & aux Lapins , dont on trouve beaucoup dans les Bois ; aussi ne leur font-il la Chasse que pour les vendre.

Je ne m'en trouvois pas trop mal ,
 Ce qui déplaît à l'un , est à l'autre agreable
 Les Perdrix me sembloient d'un fumet admirable ,
 Et souvent à vil prix j'en faisois mon regal.
 Je les trouvois enfin bien meilleures qu'en
 France ,
 Celles d'Avergne & d'Angoumois
 Ne font pas à mon goût d'une telle excellence ,
 Et si j'avois à faire choix
 Dans un festin entre les trois ,
 Celle de l'Acadie auroient la préférence.

Mais

Mais quand je vante leur bonté,
Difons des autres l'avantage,
Elles ont bien plus de beauté,
Que de femmes voudroient avoir un tel
partage!

Une chose est encore à dire en faveur de nos Perdrix, c'est qu'elles font bonnes toute l'année, & que les Acadiennes perdent dans le fort de l'hyver tout leur fumet; c'est un grand dommage, car si elles font plus excellentes que les nôtres, elles font encore quasi du double plus grossès. Elles ne changent jamais de couleur, soit qu'elles soient encore en Perdreaux, ou qu'elles soient devenues Perdrix, particulièrement les femelles qui font toujours toutes grises.

Un brun obscur s'y mêle, & faisant un
émail,

Il les rend quelques peu plus belles,

Leur queue est assez longue & forme un
Eventail

Qui pourroit avoir cours dans les modes
nouvelles.

El-

Elle est large, & les rend plus legeres au vol,

La nature pourtant leur fit de bonnes
ailes ;

Une hupe leur sert de petit parasol,

Leurs pieds sont bien garnis d'un duvet fin
& mol.

Et les mâles ne sont differens des femelles,

Que par une cravate au col.

Elle est assez ample, & la couleur en est changeante, comme celle de gorge de Pigeon. Elles perchent sur les arbres, & battent des ailes quand elles entrent en amour, Elles font assez de bruit de ce battement d'ailes, pour se faire entendre de loin par les Chasseurs qui les poursuivent. Quand elles sont de compagnie, & qu'il y en a plusieurs sur un arbre, on les jette toutes à bas l'une après l'autre à coups de fusil, sans que le bruit qu'on fait pour faire tomber les premières fasse en aller celles qui restent. Quand la terre est par tout couverte de neige, & qu'elles ne trouvent plus de petites graines, elles ne mangent que le bourgeon des arbres, & c'est ce qui les rend maigres & sans goût.

Fai-

Faisons des Lapins la peinture,
Puis qu'avec les Perdrix nous les faisons
trouver?
Mais avant d'en parler, changeons-en la
nature,
Ils sont Lièvres sans doute, & je veux le
prouver.
Ils ne se terrent pas, ils gitent sur la du-
re,
Et ne font rien que deux petits,
Leur chair est encore noire, & c'est trop
pour conclure
Que c'est l'espèce que je dis;
Ainsi que les faisans ils changent de pa-
rure,
Dans l'Hyver ils sont blancs, & dans l'Eté
tout gris.
D'où vient ce changement? Quelle méta-
morphose!
L'imagination en est elle la cause,
Lors qu'à ces animaux pendant plus de six
mois,
Partout éparse dans les Bois.

La

La neige ne fait voir que sa blancheur ex-
trême,

Non, non ce changement n'arrive point de
même,

Car suivant la même raison,

Ces Lievres verdiraient dans la verte fai-
son.

Je veux à tout hazard dire ce que j'en pen-
se :

Le froid fait là sentir toute sa violence,

Il agit sur les poils de tous ces animaux,

Et reserrant enfin tous leurs petits tuyaux,

Il empêche le cours des suc qui les nour-
rissent,

Et par ce défaut ils blanchissent.

Ce système est si vray qu'on voit ces poils ne son-
blancs

Qu'autant que les Hyvers sont grands :

Et lorsque le Printemps ranime la nature,

Dilatant les conduits que l'Hyver a bou-
chez,

Par de nouveaux suc épanchez

Ces poils reprennent tous leur premier
teinture.

Il leur arrivoit pendant la rigueur de l'hiver un autre changement qui me chagrinoit, ils ne trouvoient à manger que du Sapin, & leur chair en prenoit si fort le goût, que quelques fausses qu'on y fit, on ne pouvoit le luy ôter. Je pardonnois alors aux Habitans de n'en point faire leurs ragoûts; ils ne font jamais si bons que ceux de France, & ils diffèrent d'eux encore, en ce qu'ils ont les oreilles & la queue plus courtes, & qu'ils ne font pas si grands. Mais je ne pouvois excuser ces Gens-là de ne pas aimer le Veau, ny l'Agneau; on n'en voit jamais paroître sur leurs tables, ils les laissent devenir Bœufs & Moutons. Ils jettent de ces derniers la tête, les pieds, les rognons & la fressure à leurs cochons les plus nombreuses de leurs bêtes, & les tripes mêmes des Bœufs n'en sont pas exemptes; mais la chair de cochon étant leur favorite, je ne m'étonnois pas de les voir donner à ces animaux, ce que les hommes mangent bien ailleurs.

Ils regardent les Champignons,
Comme le plus de grands pes Poisons,

Ils

Ils ne feront par là jamais leurs femmes
veuves ;

Je passois cet article ils avoient leurs rai-
sons ,

Trop de Gens en ont fait de fâcheuses é-
preuves ,

Pour moy , je les trouvois fort bons.

J'en mangeois tout mon soû sans en être ma-
lade ,

Avec quelque pitié chacun me regardoit ;

Ils n'aiment pas plus la Salade ,

Et tout cela m'accommodoit.

A l'exception des Artichaux & des
Asperges , ils ont en abondance toutes
sortes de legumes , & tous excellens. Ils
ont des champs couverts de Choux pom-
mez , & de Navets qu'ils conservent
toute l'année. Ils mettent les Navets à
la cave , ils sont moëleux & sucrez , &
beaucoup meilleurs qu'en France ; aussi
les mangent-ils comme des Marons cuits
dans les cendres. Ils laissent les Choux
dans le champ après les avoir arrachez ,
la tête en bas & la jambe en haut : la
neige qui vient les couvrir de cinq ou six
pieds

pieds d'épais les conserve ainsi, & on n'en tire qu'à mesure qu'on en a besoin; on ne laisse pas d'en mettre aussi à la cave. Ces deux légumes ne vont jamais dans le pot l'un sans l'autre, & on en fait de plantureuses soupes avec de grosses piéces de lard. Il faut sur tout avoir beaucoup de Choux, car les Gens n'en mangent que le pignon, & les Cochons le reste pendant tout l'hyver, c'est leur unique nourriture, & ces goulus animaux dont ils ont beaucoup, ne se contentent pas de peu. Il y a de certaines Isles le long de la Riviere Saint Jean, où il ne coûte rien à les nourrir pendant l'Été, & une partie de l'Automne, les Chênes & les Hêtres y étant communs. Dès le Printemps on y jette sept ou huit Truyes pleines, elles y mettent bas leurs petits qui s'engraissent des fruits des arbres que j'ay marquez; lorsque l'hyver commence elles les ramènent à l'habitation, & on n'a que la peine de les tuer pour les mettre au saloir: Ces petits Cochons sont excellens en petit salé, & il faut aller là pour en manger de lait tant ils sont délicats; c'est un plaisir d'en voir les bandes dans la saison: ils sont plus courts & plus petits que les nôtres.

Le Bœuffalé pourroit encor toute l'année
 Se rencontrer dans le faloir,
 Mais des Acadiens la fortune est bornée,
 Ils ne scauroient tous en avoir.

Quelques-uns plus à leur aise que les autres, & dont les familles sont nombreuses, tuent quelquefois un Bœuf & le salent; le plus grand & le plus gras ne vaut que cinquante francs entier, & deux sols la livre, c'est un prix réglé, & la viande en est merveilleuse; c'est dommage qu'on ne puisse toujours en avoir de fraîche faute de monde pour en faire la consommation. Les Bœufs vont paître dans les Bois toutes sortes d'herbes qui les rendent d'un goût admirable, & ils n'en reviennent que lorsque les Maringouins, où les cousins les chassent à force de les piquer. On les tuë ordinairement au commencement de l'hyver, & on les sale en morceaux pour toute l'année. J'en fis mettre un au faloir selon la mode du Pays, ne pouvant pas faire autrement, & mes commis & moy nous le trouvâmes fort bon jusqu'à la fin. A Quebec qui est plus au Nord que le Port
 Royal

Royal, on ne le sale point, on le coupe par morceaux plus ou moins gros selon la famille. Quand ils sont bien gelez on les met dans des tierçons, & ils se conservent ainsi jusqu'au mois de May sans se dégeler, & on le mange jusques-là toujours frais. Les Moutons y sont encore admirables, & ne sont pas moins grands que ceux de Beauvais; ils sont encore à juste prix, les plus beaux tout gras ne valent que huit francs; mais comme on les garde pour en avoir la laine, on en vend peu. Ils ne sont comme les Bœufs ordinairement gras que dans l'Automne, à cause du peu d'herbe qui croît sur les Terres Hautes, où seulement ils peuvent aller paître. On n'y tuë point de Vaches, on y aime trop le lait, & c'est peut-être ce qui empêche les Habitans d'aimer le Veau, car si tôt qu'on l'ôte à la Mere, sa mamelle ne donne plus rien, telle est la nature des Vaches de ce Pays-là.

La Volaille n'y manque pas;
 Mais dequoy sert-il qu'elle abonde?
 On garde les Poulets pour servir aux repas,
 De nos Negocians sur l'Onde.

Si l'on veut en manger par fois,
 On regrette ce qu'il en coute,
 L'argent qu'on y met en dégout,
 Ils font moins chers chez les
 bois.

Le Gibier y est assez commun e
 tains temps, & alors on fait fort t
 chere. La Chasse aux Canards &
 Cercelles, aux Outardes & aux C
 est fort particuliere par la ruse dont
 fert pour les attraper.

Quand ce Gibier est loin sur l'El
 liquide,
 On approche du bord , & l'on se
 bien,
 Et l'on fait promener un Chien,
 Qu'un instinct admirable guide.
 Le Gibier qui le voit sauter, caprioler,
 Après quelque bâton qu'il jette en l'ai
 cesse,
 S'approche de luy sans voler,
 Pour voir tous ses tours de souplesse.

Ce Chien pour l'amuser ſçait ſi bien ſon
 métier,
 Qu'il l'attire toujours auprès de l'em-
 buscade,
 Où ſon Maître caché , d'un coup d'Arque-
 buſade,
 Fait un carnage du Gibier.
 Voilà la Chaffe de la Côte,
 Qui fournit de Gibier chaque Hôte;
 Dans l'Automne & dans le Printemps;
 Là tels en un ſeul jour en ont dans leurs
 chaumieres,
 Plus qu'en mille autres lieux certains Nobles
 du temps,
 N'en ont en tout un an dans leurs Gentils
 hommieres.

C'eſt dans ces Lieux Sauvages que le
 fuſil fait vivre bien des Gens de Gibier;
 dans l'Hyver & l'Eté on n'en trouve
 point, le grand froid luy fait abandon-
 ner ces lieux, il glace les Rivieres &
 les Lacs, il n'y ſçauroit trouver dequoy
 vivre, & dès que les chaleurs commen-
 cent, il va faire ſes petits ailleurs.

Par malheur où j'étois on n'en voyoit pas
tant,

Et dans ces lieux la Chasse est rude &
difficile;

Pour s'en faire un plaisir utile,
Il faut être Sauvage, ou du moins Habi-
tant.

Il faut se traîner dans la bouë
Sur des Platins dans des Marais,
Où souvent le deffein de faire un coup
échoue

Avant que du Gibier on aproche assez
prés.

Malgré le penchant qui m'entraîne
Je scay moderer mes desirs.

La Chasse me devint assez indifférente,
Je m'y fatiguois trop, & je n'atrapois rien;
On se lasse bien-tôt d'un employ qui tour-
mente,

Et qui ne procure aucun bien.

Cependant j'esperois que Diane propice,

Qui me favorisa toujours,

Me feroit partager mes jours
Entre tous mes devoirs & son noble exerci-
ce.

Les neiges dans l'hyver hautes comme les
Monts,

Rendent ces lieux inaccessibles,

Et dans l'Eté les Maringouïns terribles

Tourmentent plus que des Démons.

Pendant quatre mois de l'année,

Dans la plus belle des saisons,

La campagne est abandonnée,

On a peine à durer même dans les maisons.

Il faut pour les chasser faire de la fumée,

Et c'est le seul moyen d'en avoir du repos,

Du pur sang des Humains cette race afa-
mée,

Par sa trompe sans fin le tire jusqu'aux os.

Si j'avois bien voulu m'exposer à ces pei-
nes,

J'aurois pû dans les Bois tirer Lievres &

Perdrix,

Mais de les acheter du pur sang de mes
veines,

Je n'en voulois point à ce prix.

Enfin dans ce Pays où je crûs qu'à la Chasse,

Je me donneroïs de l'ébat,

Malgré ma passion qui jamais ne s'en lasse,

Je me trouvai contraint de ne chasser qu'au
plat.

On n'y pouvoit tirer à son aise que lorsque les Outardes quittent le Nord, & passent par bandes pour aller au Sud; & quand elles reviennent du Sud pour retourner au Nord. Elles passent dans le mois de Novembre, & repassent dans le mois de May. Je ne fis pourtant pas un grand abatis de ce Gibier; c'étoit dommage, car les Outardes sont bonnes & presque aussi grosses que des Cignes: Elles sont de la couleur de nos Oyes sauvages; la différence qu'il y a entr'elles, c'est qu'elles ont le col violet & des plaques blanches aux deux côtez de la tête.

Dans la saison que le Poisson remuë, car on n'en a pas toujours, on en prend des quantitez dans des Nigeagans, & les Habitans en reçoivent un grand secours pour la vie. Voicy comment on fait un Nigeagan; on plante des pieux l'un contre l'autre à l'embouchure des Ruisseaux & des Rivieres où la Mer monte; le Poisson passe par-dessus à marée haute pour aller chercher à s'engraisser du limon des Marais: Quand la Mer a bien baissé, & que le Poisson commence à manquer d'eau, il fuit le jusant ou le reflux, & ne pouvant plus repasser par-dessus les pieux, l'eau étant

trop

trop basse, il s'y trouve arrêté, & l'on va l'y prendre. Le premier Poisson qu'on pêche & qui vient au Printemps est une espece d'Eperlan un peu moins bon que celui de France, mais il ne laisse pas de passer pour tel, & l'on est bien-aise d'en avoir à manger. Celui qui vient après est la Ploye, & les Rivieres en sont toutes pleines; elle n'est pas meilleure là qu'ailleurs, mais c'est toujours du Poisson frais, & si on y en prenoit en Carême, pendant qu'on n'en a que de salé, on seroit trop heureux. Je sçai combien j'en ay souffert, n'ayant à tous mes repas que de la Moruë seche & verte, encore falloit-il la manger à l'huile faute de beure. On en fait cependant dans le Pays, mais il n'est pas bon, & chaque Habitant n'en garde que fort peu pour sa provision, aimant mieux manger le lait.

Il vient ensuite le Gasparot, & l'on en prend plus qu'on en veut quand il monte dans les ruisseaux pour aller frayer dans l'eau douce: il est fait comme le Maquereau, bien plus petit, & bien moins bon, voilà leur différence. On en couvre les maisons dont les toits sont de planches pour le faire secher au Soleil.

L'Aloze le suit, & on en prend tant qu'on en perd plus de la moitié; on en

mange de fraîche tant qu'elle dure , & on en sale pour sa provision ; chacun en remplit des tonneaux , mais ce Poisson est si gras qu'il ne se conserve pas toujours bien dans le sel. Je ne sçay pas dequoy il se nourrit dans ce Pays-là , mais j'ay vû un de mes Commis vomir jusqu'au sang après en avoir mangé de frais , l'autre en fut fort malade , & moy-même un peu incommodé , nous n'y étions pas faits aparemment , & nous les laissâmes aux Habitans qui s'en trouvoient fort bien. L'Esturgeon , le Bar, l'Anguille & la Sardine sont encore communs : Je ne sçai si le Bar est connu en France , je vais à tout hazard en faire a Description ; il est de la forme d'un Brochet , & il devient aussi grand , sa chair est comme la sienne fort blanche & aussi ferme , & je la trouvois plus délicate aux fausses mêmes où le Brochet est le meilleur.

La Trüite & le Saumon se trouvent encore en abondance en certains lieux , mais je n'en vis jamais griller une dale au Port Royal. Dans un Voyage que je fis au fort de la Riviere Saint Jean , dont je ferai la Description dans la suite , j'en mangeai tant que j'en fus bien-tôt dégoûté ; mais je ne m'y fusse jamais
lassé.

DE L'ACADIE. 107
lassé de l'Esturgeon à la fausse des Pou-
lets fricassez. Si la pêche de tous ces Pois-
sons fait tant de bien aux Habitans, elle
n'est pas moins utile aux Sauvages; sans
Poisson ils passeroient souvent de mau-
vais jours, n'ayant pas toujours de la
chair fraîche ou boucanée à manger.

De ces Peuples réduits à l'extrême besoin,
Il est déjà péri la plus grande partie,

Et le reste n'ira pas loin,
Si la faveur d'en haut ne leur est départie.

Ces pauvres Habitans des bois,
Sont pourtant bons Sujets de leur Auguste
Prince,

Ils défendent très-bien sa plus vaste Pro-
vince,

Quand l'Ennemi voisin entreprend sur ses
Droits.

Mais ce n'est pas encore icy où je
veux faire l'Histoire de leur vie. Retour-
nons à ce qui sert encore à la nourriture
des Acadiens. Ils ont beaucoup de Pom-
mes de différentes especes qu'ils conser-

vent soigneusement dans leurs caves pour les manger pendant l'hyver , mais j'étois étonné de n'en pouvoir connoître aucunes, tout Normand que je suis.

Je les examinai avec attachement ,

Je n'en sçavois pas davantage ;

Elles tenoient aparemment

Un peu de leur Pays Sauvage.

Mais que dis-je ? Peut-on mentir impunément

J'en avois quantité de belles de Calville ;

Dont je sçavois me faire un rafraîchissement

Autant agreable qu'utile.

J'en conservai dans la cave jusqu'à Pâques , & sans cela j'aurois fait de mauvaises Colations le Carême n'ayant porté que du Fromage de Hollande. Il y croit bien d'autres fruits dont je ne puis dire le nombre, ny en faire connoître la nature. Je parlerai seulement des Meures sauvages qui sont plus délicates que celles de nos Meuriers , & des Fram-

DE L'ACADIE. 109

Framboises dont les Bois sont pleins;
les Fraises ne sont pas moins communes
par tout dans les champs, & on a le plaisir
de les pouvoir manger avec un Sucre
que le Pays produit.

Au lieu des Canes dont les Pores
Rendent le Sucre blanc qui nous vient de
plus loin,
Pour les Acadiens la Nature a pris soin
D'en mettre dans les Sycomores,
Au commencement du Printemps
De leur écorce il fort une liqueur sucrée:
Qu'avec grand soin les Habitans
Recueillent dans chaque contrée.
Ce breuvage me sembloit bon,
Et je le beuvois en rafade;
Il ne falloit que du Citron
Pour faire de la Limonade.

Pour recevoir cette douce Liqueur
qui est aussi claire que de l'eau de Roche;
on fait dans l'arbre à coups de hache un
trou assez profond en forme d'auge, &

des taillardes à l'écorce qui aboutissent à ce réservoir, afin que l'eau en coulant tombe dedans. Quand il est plein, ce qui arrive assez promptement, la sève étant dans ce temps-là dans sa plus grande force; l'eau tombe par un petit dalot de bois appliqué sur le bord de l'auge dans un vaisseau qui est au pied de l'arbre. On fait la même chose à plusieurs arbres tout à la fois, de sorte qu'il en sort beaucoup de liqueur qu'on a soin de venir lever tous les jours tant qu'ils en fournissent. On la fait bouillir jusqu'à siccité dans un grand chaudron, en diminuant petit à petit elle devient en Sirop, & puis en Sucre roux qui est très-bon.

Les Rossignols mélodieux

Des Habitans de là n'enchantent point l'oreille,

La Mezange, le Geay, le Corbeau, la Corneille

Me furent seuls connus dans ces sauvages lieux.

Il y en a dont les ramages ne laissent pas d'être fort agréables, & une infinité d'autres que nous n'avons point en France,

DE L'ACADIE. III

ce, dont les divers plumages font plaisir à voir, & on les nomme selon leurs couleurs, l'Oyseau gris, l'Oyseau verd, l'Oyseau jaune, &c. A l'égard de tous les Oyseaux de Mer, de Riviere, & de Marais, comme Canards, Cercelles, tous les Oyseaux de plonge qu'on mange à Paris sous le nom de Macreuses, & qui n'en font pas, Alloüettes de Mer, Cul-blancs, Courlis, Beccaffines, Pluviers, & mille autres qui garnissent les Boutiques de nos Traiteurs, tout cela s'y trouve en quantité. On y voit encore des Merles faits comme les nôtres, sinon qu'ils ont le ventre de couleur Isabelle, ce qui les rend plus beaux: Ils sont passagers, ils s'en vont au commencement de l'hyver, & reviennent au commencement du Printemps gras à lard.

La neige est encor fort épaisse,
Ils reviennent de loin peut-être par les Mers;
Que trouvent-ils qui les engraisse,
Ou sur la terre, ou dans les airs.

Je n'en sçay rien, & ce fait m'étonna
Ce fut par eux que je rompis le Carême,
mais le jour de Pâques, pour ne scan-
da.

112 V O Y A G E

daliser personne, & je les trouvai fort bons sur le gril. Les plus beaux Oyseaux que j'ay vûs dans ce Pay-là, sont les Canards branchus qu'on apelle ainsi parce qu'ils perchent; rien n'est plus beau, ny mieux mélangé que la diversité infinie des vives couleurs qui composent leur plumage: Mais j'en étois encore moins surpris que de les voir percher sur un Sapin, un Hêtre, un Chêne, & de les voir faire leurs petits dans un creux de quelqu'un de ces arbres, qu'ils y élèvent jusqu'à ce qu'ils soient assez forts pour dénicher, & selon leur naturel, aller avec leurs pere & mere chercher à vivre dans les eaux. Ils sont bien différens des communs, qu'on apelle Noirs, & qui le sont presque effectivement, sans être variez comme les nôtres: Les Branchus ont le corps plus fin, & sont aussi plus délicats à manger.

L'Aigle est commun dans ces climats;
Des Oyseaux ce Maitre suprême
Fait dans les Bois son nid d'une grosseur
extrême,
Qui le sçait y dresse ses pas;

On

On trouve au pied de l'arbre assez de bea-
tilles

Pour nourrir au moins deux familles.

On n'ose pas aller dénicher ses petits

Comme ceux des autres especes ,

Il n'est point dans ces lieux d'hommes assez
hardis ,

Par le pere & la mere ils seroient mis en
pieces.

Mais on peut dénicher sûrement les
œufs des Cygnes , des Outardes , des
Oyes , & de mille autres Oyseaux de
cette nature. Dans la saison que l'amour
fait sentir ses feux à tout ce qui respire ,
& que les Oyseaux deviennent les pre-
miers amoureux , ceux que j'ay marquez
vont faire leurs nids dans une Isle qu'on
apelle à cause de cela , l'Isle aux Oyseaux.
Quand on sçait à peu près qu'ils ont
pondu , on va de compagnie enlever
leurs œufs ; les Oyseaux éfarouchez &
troublez par tout ce qu'il y a d'hommes
répandus dans l'Isle , se levent de dessus
leurs nids avec de grands cris chacun à
sa.

fa maniere, & forment dans les airs par leur multitude innombrable une nuée si épaisse, que le jour en est obscurci sur toute l'Isle; on dit même qu'on n'y voit pas le Ciel. Pendant que les Oyseaux sont dans un si grand mouvement, agaçant toujourns les destructeurs de leur être, ils s'en aprochent de si prés, qu'ils les tueroient bien à coups de bâton s'ils vouloient; mais n'allant là que pour les œufs, ils ramassent tout ce qu'ils en trouvent, en remplissent des canots, & les emportent: Ils s'en nourrissent un fort long-temps, & ces œufs-là valent mieux que ceux de leurs Poules. Ils font quelquefois plus d'une descente dans cette Isle, & cependant il ne laisse pas de s'y engendrer une très-grande quantité d'Oyseaux.

Parlons de petits Oyseaux dont les œufs sont exempts d'un tel enlèvement, n'étant pas plus gros que des grains de Chenevis; ce sont les œufs de Colibris, ou Oyseaux-Mouches les plus jolis du monde, & dont les couleurs sont si vives qu'elles semblent jeter des feux dans de certaines situations, principalement sous la gorge des mâles; il n'en est point de plus changeantes, & de plus brillantes en même temps.

On

On ne voit ces Oyseaux qu'en la saison des
fleurs,

Ils vont de l'une à l'autre ainsi que les A-
beilles,

Tirer des pâles, des vermicelles,

Tout ce qu'elles ont de douceurs.

Avec quelle vitesse extrême

Font-ils ces mouvemens divers !

Nul Oyseau ne vole de même,

A peine le voit-on en passant dans les airs.

Ils agissent de la même vitesse en tout
ce qu'ils font, ne se posant point sur les
fleurs pour en tirer le miel caché dans
leurs tuyaux ; ils battent tout au tour
sans cesse des ailes d'une rapidité qu'il
est impossible d'exprimer.

Admirez de quelle figure

A formé la sage nature,

Et la langue, & le bec de ces petits Oyseaux ;

C'est une Ouvriere entendue,

Le bec noir & menu, pointu, presque tout
 droit,
 A de long un travers de doigt,
 Et la langue fine & fourchuë,
 A bien le double d'étendue.
 En les fichant dans une fleur,
 Et remüant toûjours par un tel artifice,
 Ils les chargent de la douceur
 Contenue en chaque calice,
 Quelque ressort à la langue attaché
 La tire après vers leur petite pance',
 Où ce doux suc est épanché
 Pour faire seul leur subsistance.

Ils ont le ventre gris-blanc, & le dos
 verd argenté, la queuë noire émaillée de
 blanc, leurs ailes noires; & leurs pieds
 de la même couleur, répondent parfait-
 tement à la petitesse de leur corps qui
 n'a pas plus de grosseur que le bout du
 doigt d'un enfant. Par raport à ces petits
 Oyléaux, faisons la Description de pe-
 tits animaux qui ne sont pas moins jolis
 dans leur espece.

Ce sont les Ecurüils volans
 Qui volant fans avoir des aïles,
 Avec des machines nouvelles,
 Où la nature a mis des ressorts excellens.
 Deux membranes larges & plates,
 Ou des alongemens de la peau des côtez,
 Vont s'attacher, & sont finement ajustez
 Par devant, par derriere, aux genoux de leurs
 pares.
 Ces peaux en s'étendant les soutiennent en
 l'air,
 Et pour le peu qu'ils les remuënt,
 Quand d'un arbre à l'autre ils se ruënt,
 Ils y passent comme un éclair.
 Il en faut voir la diligence,
 Les nôtres ne vont pas ny si bien ny si
 loin,
 Ils voleroient trente pas de distance,
 Et même plus s'il en étoit besoin.
 On voit encore entr'eux une autre diffé-
 rence,
 Les Ecurüils de la nouvelle France,
 Sont tout blancs sous le ventre, & sur le dos
 tout gris,
 Et de la moitié plus petits.

Après avoir parlé des manieres & des occupations des Habitans de l'Acadie, & de ce qu'elle produit, il est temps que je passe aux Sauvages : Allons donc les chercher dans le fond des Bois les plus vastes, & parlons des emplois differens où la fatalité de leur malheureux sort les engage.





HISTOIRE DES SAUVAGES.



A Chasse est leur soin le plus
grand,
Ils y sont occupez sous peine
de la vie,
Car s'ils n'atrapent rien lorsque la faim les
prend,

De la mort elle peut souvent être suivie.
Ils résistent long-temps à ses pressans besoins
Par une grande accoutumance,
Il semble que la Providence
Qui pour leur entretien les partagea le moins,
Prenne pour eux en récompense
Les bons & salutaires soins

De

De les rendre plus forts contre la défaillance.

Ils feront sans manger huit jours & même plus,

Ils ont toujours de l'eau pour boire,

Dont ils font un peu soutenus,

Alors les pauvres Gens rapellent la memoire

Des festins qui les ont repus.

Car lorsque qu'ils ont mis bas quelque Bête farouche,

Ils savent se bien regaler;

Des mets qu'ils ont goûtez l'eau leur vient à la bouche,

Et c'est tout ce qu'alors ils peuvent avaler.

Je vais commencer leurs Exploits de Chasse par un coup qui me surprit extrêmement, ce qui ne surprendra peut-être pas moins ceux qui l'apprendront.

Un Sauvage allant à la Chasse
Avec ses Compagnons de son fusil armé,
Et passant sur un peu de glace
Que sur un vaste Lac l'hiver avoit formé,

S'ar-

S'arrêta la tout court, & tirant des narines
 L'air glaçant qui l'environnoit,
 Dit à la troupe qu'il menoit ;
 Je sens un Ours, il est sur ces hautes
 Colines.
 A plus d'un quart de lieuë il en montroit
 l'endroit,
 Sa Compagnie alors en fut toute étonnée,
 Mais enfin sous le-vent il l'y mena si droit,
 Qu'on trouva dans ce lieu la Bête caba-
 née.
 Si-tôt qu'elle se vit par eux environnée,
 Elle voulut s'enfuir pour prolonger ses
 jours
 Mais un plomb meurtrier en arrêta le cours,
 Et termina sa destinée ;
 Voilà comme périt cet Ours,
 Qui devoit là passer la moitié de l'année.

Dès que l'Hyver qui commence dans
 ces lieux de bonne heure est venu, cet
 animal se bâtit une loge dans la terre, &
 la couvre de plusieurs branches de Sapin
 bien feuilluës, pour n'être pas incom-
 modé de la neige jusqu'au Printemps
 F bien

bien tardif à venir la faire fondre, & engager l'animal à sortir de sa demeure souterraine.

Pendant qu'en sa Cabanne un long hyver

le mâte,

De quoy vit-il ? je n'en sçay rien,

Chacun dit qu'il leche sa pate,

Et qu'il en fort un suc qui fait son entretien.

De quoy que ce soit qu'il y vive,

A tout ce qu'on voudra mon esprit se sou-

met ;

Je dis seulement qu'il arrive

Qu'il en ressort toujours plus gras qu'il ne s'y

met.

Quand le Sauvage l'a fait perir, il en leve la peau qui luy sert de fourure pendant l'hyver, & il en mange la chair qu'on dit être très-bonne. L'Original ou l'Elan coûte bien plus à atraper. Il faut le galoper, c'est le mot du Pays, pendant deux ou trois jours dans les Bois.

C'est

C'est un animal sédentaire
Qui cherche pour sa vie un fertile canton ,
Où sa nourriture ordinaire
Est d'un Bois qui porte son nom.
On connoît son bâtis par les rameaux qu'il
broûte ,
Il n'en fortiroit point dans le temps des
frimâts ,
Si le Chasseur ne venoit pas
Troubler le repos qu'il y goute ,
Le lancer & suivre ses pas.

On le suit au pied sur la neige , comme
on fait un Lievre en France : Quand il
est une fois debout , il ne s'arrête point ,
& va jour & nuit jusqu'à ce qu'il n'en
puisse plus , c'est de quoy bien exercer le
Chasseur qui court après dans les Bois ,
dont l'épaisseur résiste souvent à l'ardeur
qu'il a de les percer.

Les arbres renversez par monceaux sur la
terre ,
Dont les branches des morts accablent les
vivans ,
L'empêchent de courir grand erre ,

L'Original grand & fort a bien loin les
devants.

Il cherche dans son cours les plus fortes
retraites,

La neige a par endroits quatre à cinq pieds de
haut,

Et le Chasseur ardent qui le suit en raquette,

Ne l'attrape que lorsque sa force défailt.

Quand elle est toute dissipée,

Il s'arrête, & pour fuir ne faisant plus
d'effort,

Du Chasseur qui le joint le fusil ou l'épée,

Luy donne le coup de la mort.

C'est une des meilleures captures que
les Sauvages puissent faire, ils en man-
gent la chair fraîche ou boucanée, &
elle est très-bonne. Quand ils l'ont bien
fait secher, ils pourroient la conserver
toute une année; mais ils ne scauroient
s'empêcher de toujours manger, tant
qu'ils ont dequoy, ils ne cessent. La
chair du musc & de la langue en est très-
délicate, c'est ce qu'il y a de plus friant sur
cet animal qui est aussi gros qu'un Mulet
d'Au-

d'Auvergne, & qui porte un grand bois sur sa tête dont il ne se défend point contre les Sauvages qui le chassent. Ils en traitent la peau dont on connoît les usages, & ils la vendent bien.

Il est fort sujet au haut mal,
 Mais dans les pieds fourchus de ce grand
 animal,
 La Nature a mis le remede;
 Quelle prévoyance! quel soin!
 Il se gratte la tête en ce pressant besoin,
 Et se délivre ainsi du mal qui le possède.
 Voilà ce qu'on en dit, c'est peut-être de là
 Que la Medecine en pratique
 Par les notions qu'elle en a,
 S'en sert pour garantir de chute Epileptique;
 Mais ce n'est pas le seul d'entre les animaux,
 Dont elle ait appris l'art de guérir d'autres
 maux.

Le Caribou ne donne pas tant de peine aux Sauvages pour l'attraper; sans courir après ils en viennent à bout, autrement ils y perdroient leur temps; c'est

une maniere de Cerf, qui a pour la course trop d'haleine & de disposition. On le guête dans une embuscade où il ne se défie de rien , & d'un coup de fusil on le jette à bas.

Il sert encor de nourriture
 Au Sauvage peu dégouté ;
 De sa peau de rase fourure ,
 Il envelope sa figure ,
 C'est son petit habit d'Eté.

On en traite encore les peaux, mais cette pelleterie est peu recherchée quoique le grain en soit extrêmement fin, & qu'elle dure très-long-tems quand elle est bien aprestée. On en fera peut-être un jour un plus grand usage quand sa bonté sera mieux connue. Pour moy j'ay expérimenté que rien n'est plus simple, plus molet, ny meilleur pour doubler des culotes.

La Chasse aux Castors est celle qui produit le plus aux Sauvages , quoique le prix en soit bien diminué depuis quelque tems. On les tire ordinairement en sortant de l'eau, comme on tire les Lapins en sortant de terre, quand on les guête

guête sur leurs trous, ou bien ils s'enferment d'eux-mêmes dans les pièges qu'on leur tend. Ils commencent à paroître quand le Soleil est prest à se coucher. Il faut les aprocher bien doucement, il est bien difficile de les surprendre, ils ont l'ouïe si fine, que le moindre bruit qu'ils entendent les fait plonger aussi-tôt, & lorsque la peur les fait descendre au fond des eaux, ils sont très-long-temps à revenir dessus, & c'est toujours bien loin de l'endroit où ils ont été effarouchez. Avant qu'ils plongent, ils frappent de leur queue sur l'eau, & font un si grand bruit qu'on l'entend à plus d'une demy-lieuë de là, & c'est un avertissement pour leurs pareils qui les fait aussi retirer bien vite. Leur queue est d'une nature fort particuliere, elle est longue d'une coudée, plus ou moins selon leur grandeur, plate, & faite en batoir; aucun poil ne la couvre, & la peau en paroît écailleuse; la chair en est fort bonne, quoique ne ce soit qu'un tissu de graisse ferme, & de nerfs dont elle tire la force qui luy fait faire tant de bruit en frappant sur l'eau. Si le sens de l'ouïe est si exquis en eux, ils ont l'odorat du moins aussi fin; ils sentent un canot au sillage qu'il laisse sur l'eau par où il a passé.

Dés qu'ils en ont le vent, ils font le plongeon, ou fuient pour se cacher; les Sauvages s'obstineroient en vain à les guêter, ils ne reparoissent plus. S'ils avoient la vûë aussi bonne, ils feroient bien plus en sûreté de leur vie; mais ils ne voyent, comme les Lievres, que de côté, & ils ont les yeux fort petits, ainfi ils viennent quelquefois tout droit chercher le coup qui les tuë, faute de voir devant eux. Quand on les tuë sur l'eau d'un coup de fusil, il faut courir bien vite dessus pour s'en saisir; car comme ils plongent pendant qu'ils sont vivans, ils coulent à fond quand ils sont morts. La maniere est plus sûre de les prendre à des pieges, joint à cela que l'apât qu'on y met qui n'est qu'un morceau d'écorce de Tremble, qu'ils aiment plus que toutes choses ne coûteroit pas tant que la poudre & le plomb qu'on use à les tirer. Voicy encore un autre moyen dont on se sert pour les atraper: Quand l'hyver a endurci la surface des eaux où sont leurs cabannes, & qu'ils s'y croient à couvert de l'insulte des Chasseurs, on va sur la glace briser les cabannes à coups de hache, ils sont forcez de les abandonner, & ils fuient aux bords du Lac pour se cacher

en

entre la glace & la terre, sur laquelle ils se couchent sur le ventre; mais en vain tâchent-ils par là de s'exempter de la mort; les Chasseurs font guêter leurs Chiens tout au tour du Lac, & ils ont si bon nez, qu'ils ne manquent point à les sentir où ils sont, & ils en marquent les endroits en s'y arrêtant: Alors on y casse la glace à grands coups de hache; les Castors, chose assez surprenante, ne fuyent point comme ailleurs le bruit qu'on y fait: Quand les trous sont faits, on découvre les animaux, on les prend par la queue; on les tire dehors, & on leur casse la tête à coups de hache.

Décrivons la cabanne des Castors, & faisons voir qu'ils sçavent la bâtir avec autant d'adresse que les hommes font des maisons; ils la construisent ordinairement quand ils sont accouplez, & qu'ils veulent faire leurs petits, & ils la placent toujours dans l'eau, sans qu'il en penetre une goutte dans son creux: elle est faite comme un four dont la voûte est toujours hors de l'eau; il n'entre dans sa structure que de la terre glaise & du bois verd; mais leur industrie est admirable pour mettre en œuvre ces matériaux.

Le bois va le premier & sert de fondement
 A cet aquatique édifice,
 Et la terre dessus mise avec artifice,
 Fait le comble & le logement.

Que les arbres qu'ils employent soient petits ou grands, ils ne se servent que de leurs dents de devant faites en dents de Lapin, pour les abatre en les rongant tout au tour du pied petit à petit, & leurs mesures sont si justement prises, qu'ils tombent toujours du côté qu'ils veulent pour les voiturer avec plus de facilité au lieu destiné pour la cabanne. Des mêmes dents dont ils les mettent à bas, ils coupent les branches; & tirent les troncs hors du rivage, pour les aller planter dans l'eau & à sa hauteur, tous en un tas & en rond au niveau l'un de l'autre. La maniere dont ils les voiturent est difficile; car en les traînant, ils les portent tout le long de leur dos, & ce qui surprendra, c'est que ces arbres là sont quelquefois aussi gros que des hommes, & trois ou quatre fois plus long. Voicy comme ils font; ils prennent les arbres par un bout avec leurs dents, tournant la tête vers l'épaule qui porte, ils les levent, & font passer leur corps par-dessous pour
 les

les soutenir. Cela n'est pas facile à expliquer, encore moins à comprendre, c'est cependant comme la chose se passe.

Ils s'y prennent d'une autre maniere à l'égard de la terre glaise, ils l'embrassent entre leurs pates de devant, & la portent en marchant sur celles de derriere. La premiere couche se fait sur le haut des arbres plantez comme des pieux, ils la battent bien avec leur queue, & c'est le plancher de la cabanne, à un des bords duquel ils laissent un trou pour entrer & sortir, où l'eau bat sans cesse sans entrer : Ils continuent l'ouvrage en élevant sur ce plancher un petit dôme de la largeur du fond, & de la hauteur de trois à quatre pieds.

Après qu'ils ont mis tout leur soin,
A former ainsi leur demeure,
Ils occupent chacun leur coin
Sans jamais se quitter que l'un des deux ne
meure.

Ils gardent, dit on, même au delà du trepas
Une fidelité si belle,
Si le mâle perd sa femelle,
Avec une nouvelle il ne s'accouple pas,
C'est une amour de Tourterelle.

Ils élèvent bien leurs petits qui ne font ordinairement que deux ou trois, & qui viennent au Printemps. Ils vivent tous ensemble en fort bonne intelligence jusqu'à ce que le pere & la mere redeviennent amoureux ; Alors ils chassent leurs petits pour en faire d'autres en secret.

Ils veulent sans témoins contenter leur ardeur,

Est-il des animaux dont l'amour soit plus sage ?

A leur exemple alors & le frere & la sœur.

Vont faire ensemble leur ménage.

Quand les grandes chaleurs de l'Eté font abaisser l'eau des Lacs & des Rivières où sont leurs cabannes , ils la font remonter par des digues qui arrêtent son cours , & ils ne les font qu'afin que l'eau soit toujours à la hauteur du trou que j'ay marqué au fond de la cabanne , voulant sans en sortir se tremper le derriere quand il leur plaît : Ces digues sont tellement faites que l'eau n'est jamais ny plus ny moins haute qu'il faut , & c'est un ouvrage si surprenant qu'on le sçait

roit assez en considerer la structure & l'usage: Tous les Castors qui font là cabanez s'assemblent pour le préparer: Ils abattent des arbres de toutes les fortes pendant la nuit, & emportent les pieces comme je l'ay marqué.

Avec rude travail un vieux Castor preside,
 Tous les Chasseurs l'ont observé,
 Il sert aux plus jeunes de guide,
 Jusqu'à ce qu'il soit achevé.
 En trainant dans les Bois les arbres qu'ils
 abattent,
 Si quelqu'un par malice agit trop foible-
 ment
 Les autres quitrent prise, & vigoureu-
 sement
 Se jettent dessus & le battent.
 Entre eux la justice est par tout,
 Si les plus forts sont en un bout,
 Et que les plus foibles languissent,
 Sous le poids du fardeau porté,
 A la peine qu'ils ont quelques forts compa-
 tissent,
 Et se rengent de leur côté.

Si je donne lieu d'admirer leur conduite à cet égard, je ne puis trop vanter leur adresse à mettre en œuvre tout le bois qu'ils employent: Les troncs & les rameaux entrelacez les uns dans les autres entre les pieux qui les soutiennent, & contre qui l'eau dans son cours est arrêtée, est un ouvrage à voir pour le bien comprendre; n'allez pas vous figurer, car vous vous tromperiez, que ce ne soient que des petites Rivières dont les Castors arrêtent ainsi les eaux, elles ne sont quelquefois gueres moins larges que la Sene: Les Sauvages sont très-souvent arrêtez par ces digues dans leurs canots d'écorce.

Pour s'y faire un libre passage,
 Et rompre le rempart qui s'opose à leurs
 cours,
 Il faut souvent plus de deux jours.
 Mettre leurs haches en usage.
 Quand ils ont fait la breche, & que chacun
 poursuit
 Le cours de sa route ondoyante,
 Les Castors dès la nuit suivante
 Arrêtent l'Onde qui s'enfuit.

Ceux.

Ceux qui se font employez à faire ces ouvrages ne souffrent point que d'autres Castors viennent s'établir dans leur enceinte, ils se liguent entre eux, & leur font une si cruelle guerre, qu'ils les forcent d'aller autre part.

Sous le toit bouzillé de sa loge aquatique,
 Chacun a son département;
 Ils forment tous séparément
 Une espece de Republique.

Il est de certains Castors que l'on appelle fuyards, & que l'on trouve par tout errans sans cabanner comme les autres, & ces Castors ne sont ainsi vagabons, que parce que ne voulant pas travailler, ils ont été battus & chassés par les sedentaires.

Quand l'hyver approche, les Castors amassent de toutes sortes de bois pour en faire leur nourriture jusqu'au Printemps, car tous Poissons qu'ils font, ils ne se mangent jamais, & ne mangent pas non plus d'aucune autre sorte de Poisson, ce n'est pas comme les Loutres qui en vivent: ils ne mangent que de l'écorce de bois & des racines, & c'est pour cela qu'ils en font une bonne pro-

vi-

vision qu'ils mettent toujours au fond de l'eau sous leurs cabanes, pour n'aller pas plus loin chercher à se repaître.

Ils usent de précaution

Dans tous les soins divers qui regardent la vie,

Et la Sauvage Nation

Croit qu'ils ont beaucoup de génie.

Elle peut décider justement sur ce point,

Connoissant tout leur artifice;

Elle dit bien aussi que s'ils ne parlent point,

Ce n'est que par pure malice.

Les Sauvages font encore la chasse aux Loutres, aux Carcajous, aux Peccans, aux Martres, aux Renards, aux Chats & Loups Cerviers, aux Chats sauvages, & aux Rats musquez pour en traiter les peaux, mais telle Chasse n'est qu'un jeu pour eux: Le temps de la faire est celui de l'hyver, & sans s'y fatiguer, ils ne font pour prendre tous ces animaux, que tendre des pieges: Ils tirent cependant quelquefois les Loutres quand ils ont bonne provision de poudre & de plomb, qu'on leur donne ordinairement

DE L'ACADIE. 137
en retour de leurs pelleteries, car c'est
ce qui leur est plus nécessaire avec le
Tabac.

Je vais parler des manieres des Sauvages, & les décrire comme elles se presenteront à mon esprit, sans m'embarasser du choix, & encore moins de l'ordre qu'il y a à tenir en ces sortes de Relations. Je vais commencer par le mariage, il en vient des Enfans, & je les suivrai dans toutes les actions de leur vie. Quand un Garçon est amoureux d'une Pille qu'il trouve à son gré, il va trouver son pere, & luy dit sans plus de façon en termes sauvages, je voudrois bien entrer dans ta famille, car ils se tuteyent toujourns entre eux, & la réponse qu'il en reçoit est qu'il faut en parler à la mere.

Une telle affaire de cœur
Tire rarement en longueur,
Elle est promptement terminée;
Et l'on consent à l'Hymenée,
Si l'Amant est un bon Chasseur.

On n'agit pas cependant toujourns de
même, il en coûte quelquefois bien des
pas, des peines & des loins à un Amant
pour

pour obtenir une Fille. Il faut qu'il s'engage à nourrir de son gibier le Pere, la Mere & les Enfans pendant un temps qu'on limite, & que son impatience trouve quelquefois bien long à expirer. Ce n'est pas tout, si la Fille a plus que luy de mérite, on ne luy accorde qu'à force de presens.

La rage en est souvent lorsque l'on se marie,
 Tout y va, l'on n'épargne rien
 Pour posseder femme jolie;
 Mais le Sauvage pour tout bien,
 N'a que de la Pelleterie,
 Il la donne aux parens qui se trouvent
 fort bien
 De contenter ainsi son amoureuse envie,

Le Mariage se fait sans y apporter
 beaucoup de ceremonie, le Pere & la
 Mere de la Fille luy disent seulement:
 Suis-ce Garçon; c'est ton Mary.

Ils s'en vont dans les bois ensemble;
 Et passent la nuit & le jour
 A faire comme bon leur semble,
 La Chasse & l'amour tour à tour,

Ils

Ils reviennent quelques Jours apres,
& du Gibier qu'ils ont attrapé, on fait
festin où chair & poisson ne manquent
pas; on y convie les Sauvages de la con-
trée, & la nôce se fait avec beaucoup
d'allegressè.

Le Pere de la Fille en faveur de son Gen-
dre,

Dit les raisons qui l'ont engagé de le
prendre,

Il en raconte les exploits,

Cite de ses Ayeux l'adresse & le courage,

Et tout ce qu'ils ont fait pour la Race Sau-
vage;

La Troupe par des cris applaudit à la fois

A son éloquence, à son choix.

Le Mariage se fait en face de l'Eglise
quand les Amans n'en sont pas éloignez.
Ils sont presentement assez bien in-
struits sur leurs devoirs, pour sçavoir que
sans cette ceremonie, rien ne l'autorise,
& j'en ay vû venir de bien loin recevoir
ce Sacrement du Curé du Port Royal,
& même j'ay vû que ceux qui étoient
mariez à la Sauvage, renouvelloient leur
Mariage au pied de nos Autels. Quoi-
que

que la ceremonie fut des plus saintes, je ne pouvois m'empêcher d'en rire ; le Curé qui n'entendoit point le Sauvage, & qui ne le parloit pas mieux , avoit pour Interprète un de ses Paroissiens qui l'entendoit & le parloit fort bien: Il luy disoit en François tout ce qu'il pouvoit de plus beau sur l'excellence & les devoirs du mariage ; l'Interprete repetoit en Sauvage la même chose aux futurs Epoux qui en paroissoient charmez par leurs démonstrations, & il leur demandoit après le Curé, s'ils ne suivroient pas de point en point tout ce qu'il leur enseignoit ; ils en faisoient la promesse en leur langage , & il l'interpretoit en bon François , en rendoit témoignage au Curé, qui enfin jusqu'au conjungo observoit la même maniere.

Autrefois dans leurs hyménées,

Les nouveaux mariez malgré leur passion,

Passoient sans se toucher ensemble des années,

Quand je le dis , me croira-t-on ?

C'étoit cependant leur maxime ?

Et rien ne marquoit tant & l'amour & l'estime.

Ces

Ces sentimens d'amour sont trop respec-
 tueux,
 Nos beautez dans les sacrez nœuds,
 Demangent des preuves plus belles
 De l'ardeur que l'ont sent pour elles.

Mais ils ont reconnu depuis qu'ils
 perdoient en gens innocens le temps le
 plus précieux de leur vie, & qu'ils avoient
 trop de peine à se priver des plaisirs que
 le bel âge leur inspiroit.

Les Sauvages de ce temps
 Sont assez du goût de nos Dames,
 Elles se plaindroient d'être femmes,
 Sans le plus doux plaisir des sens.
 Elles n'ont pas encor moins de raport en-
 semble,
 Quand un Garçon leur fait la cour,
 Elles n'attendent pas que l'hymen les assem-
 ble,
 Pour goûter le plaisir d'amour.
 Mais elles sont bien plus heureuses
 Dans leurs passions amoureuses,
 Car en accordant la faveur,
 Il n'y va point de leur honneur,

S'il

S'il arrive qu'elles conçoivent,
 Si-tôt qu'elles s'en aperçoivent,
 Elles n'ont qu'à dire le fait,
 L'avouer, c'est laver le crime,
 Et l'Enfant n'est illégitime,
 Que lors qu'elles en font secret.

Si-tôt qu'une Femme se croit grosse,
 elle doit en avertir son Epoux, quoy
 qu'elle perde par cet aveu tout commer-
 ce avec luy, & qu'elle se prive du plai-
 sir qu'elle aime le mieux.

Son Epoux réjoui de la sçavoir feconde,
 De peur de rien gêter ne veut plus la tou-
 cher;
 Avant que de s'en rapprocher,
 Il faut que l'Enfant soit au monde.

Mais cette formalité n'est pas fort re-
 gulièrement observée, & il y a bien des
 Maris qui risquent le paquet. Quand la
 Femme est travaillée du mal d'Enfant,
 & qu'elle croit être prête d'accoucher,
 elle quitte la Cabanne, & s'en va dans le
 Bois à quelque distance de là, avec une
 Sauvagesse qui l'assiste, & l'affaire est
 bien-

D E L' A C A D I E. 143

bien-tôt faite. L'Accouchée donne à la
Femme qui a délivré l'Enfant, le couteau
avec lequel elle a coupé le cordon, &
c'est toute sa récompense.

Alors pour endurcir sa peau
Aux rigueurs de l'âpre froidure,
Que dans ces climats on endure,
On va le laver en pleine eau,
C'est l'usage en hyver, saison cruelle &
dure,
Comme dans l'Eté le plus beau.

La premiere nourriture qu'il prend est
de l'huile de Poisson, ou de la graisse
fondue de quelque animal. On en fait
avaler au Poupon, & après cela il ne
prend plus que du lait de sa mere jusqu'à
ce qu'il soit assez fort pour vivre comme
les autres. On l'amaillote dans des peaux
de Renards, de Cignes, d'Oyes, ou
d'Outardes, & on luy met sur le der-
riere un paquet de moufle, pour l'empê-
cher de gâter de si beaux langes. Vous
admirez sans doute sa layette, admirez
encore davantage son berceau, ce n'est
qu'une espeece de boîte plate sans dessus,
dont la planche du fond a deux crochets
au

au bout d'en bas, & une petite piece de bois au bout d'en haut, qui traverse. & deborde de trois ou quatre doigts, pour y atacher une bande de peau en forme de betelle, qui sert à la porter, l'Enfant est dans cette machine bien garoté, ayant seulement la tête libre. Sa mere le porte par tout où elle va, & ils sont toujours dos à dos, quand elle veut s'en décharger, elle ne le couche jamais, mais elle le plante debout contre tout ce qu'elle rencontre de commode pour cela, ou bien elle le pend à tout ce qui peut le porter.

Si c'est un Fils on fait festin,
 Tant les Garçons par tout son chers à la famille,
 Car si ce n'étoit qu'une Fille,
 Loin de s'en réjouir on auroit du chagrin.

Si quelque Sauvage ou Sauvagesse faisant une course entre dans la cabanne, & voyant l'Enfant nouveau né, le prend entre ses bras & le caresse, le Pere & la Mere luy font un present pour reconnoître les marques d'amitié, & si l'Enfant pisse sur la personne qui le tient,

cc

ce qui arrive souvent, car on laisse toujours un trou à ses langes de peaux vis-à-vis de l'endroit par où sort l'urine, on luy fait un autre présent pour essuyer la tache.

A la premiere dent de l'Enfant on fait festin, & celles des vieux solemnisent la Fête, on y mâche beaucoup, & on se réjouit ainsi de voir que le petit se servira bien-tôt des siennes. Quand il marche seul, on festine encore, & l'on danse bien à cette Fête.

Tous ces Festins bien ou mal ordonnez ;
Marquent pour les Enfans une tendresse
extrême,

Mais on ne traite pas de même,
Ceux qui ne sont point encore nez.

Si la Mere devient enceinte,
Pendant que son Enfant ne peut que la teter,
Elle prend un breuvage, & se fait avorter,
N'ayant alors de Dieu, ny des hommes la
crainte,

Elle ne peut tout à la fois,
Dir-elle, en nourrir deux de sa propre substance,

Ny les porter errante dans les Bois,
Sans en tomber en défaillance.

G C'est

C'est un fardeau d'Enfans trop lourd , trop
importun,

Elle croit leur faire justice,
Lorsque pour en conservér un,
Elle veut que l'autre perisse.

Le premier Gibier qu'un Enfant tué à la Chasse donne encore lieu à un grand festin ; la famille s'assemble , & tous les Sauvages de la contrée sont conviez , à cette Fête : S'ils couroient les Bois , on attendroit leur retour pour la célébrer , & pendant ce temps-là , on feroit boucaner le Gibier pour le mieux conserver. On observe à ces festins une cérémonie assez particuliere , les parens du jeune Chasseur & luy-même ne goûtent point de ce Gibier , ils se font honneur de le partager à toute la Compagnie , quelque petit qu'il soit. On observe encore de le mettre le dernier dans la chaudiere ; car là point de Rôty , tout est bouilli. On y mange tout son foû , ou plutôt on devore , & on ne s'arrête de temps en temps que pour faire à l'honneur du Chasseur des cris & des chants d'algresse. Tout ce qu'il tué de Gibier pendant sa plus grande jeunesse est donné

aux

DE L'ACADIE. 147
aux autres pour faire voir son adresse &
son courage. il n'est pas si liberal de
ses captures, quand il est bon à marier.

L'espoir de commander dont il se sent flâ-
té,
L'anime à bien faire à la Chasse,
Car c'est par cette habileté
Que l'on peut parvenir à la plus haute
place ;
On n'a point là d'hérédité
Par droit de naissance ou de race,
C'est le mérite seul qui peut être exalté ;
Lorsque quelqu'un parvient à ce degré stu-
blime,
Ou chacun aspire à se voir,
On ne l'en fait jamais déchoir
Que par quelque exécration crime.
Dans ce rang élevé, les honneurs qu'on luy
rend,
Ne sont pas fort considérables,
Il n'est que le premier d'un cent de misé-
rables,
Ou plus, ou moins, selon que son can-
ton est grand.

Ceux qui luy sont soumis respectent la
 personne,
 Soit dans la guerre, ou dans la paix,
 On obéit quand il ordonne,
 Comme à leur Roy font les Sujers.

J'ay vû l'un de ces Chefs des Sauvages
 qu'on appelle Sagaino, venir au fort
 de la Riviere Saint Jean recevoir les
 presens que la France leur envoya. Mais
 décrivons ce fort avant que de dire ce
 que je remarquai à l'égard des honneurs
 qu'on rendit à ce Sagaino ou Chef des
 Sauvages. Il n'est fait que de terre avec
 quatre bastions fraisez, & garnis chacun
 de six gros canons.

Cependant il a sçû dans la dernière guerre,
 Avec cent hommes seulement,
 Se battant vigoureusement,
 Rendre vains les efforts de la fiere An-
 gleterre,

Ce Chef dont j'ay commencé à par-
 ler, étoit le petit fils d'un Sauvage enno-
 bli par Henry IV, pour avoir chassé les
 Sau-

Sauvages Anglois de ses Etats. Rien ne le distinguoit de ceux de sa Troupe, ny dans sa mine, ny dans son habit, il étoit de médiocre taille, & il falloit que tout son mérite fût dans son cœur où dans sa tête. Dès qu'il fut entré dans le Fort, ie remarquai qu'après de certains complimens qu'il fit aux Officiers, & que je n'entendis pas sans beaucoup de cérémonie, il s'affit, observant cependant une grave contenance, pendant que ceux de sa Compagnie qui étoient vingt ou trente, restoient debout arangez tout au tour de la Sale où l'on les recevoit. Ce fut le premier honneur que je luy vis rendre, mais ce qui fit une plaisante scene pour les Spectateurs du Fort, ce fut de voir un de ces Sauvages se détacher des autres, & venir me saluer très-profondement, en repetant pour tout compliment vingt fois le mot de Frere; je ne le connoissois point pour tel qu'en Jesus-Christ, & je luy répondis seulement par des reverences proportionnées aux siennes, mais je reconnus qu'il étoit un de ceux que j'avois regalez à Chiboüeton, & à qui j'avois donné de la poudre & du plomb, comme je l'ay marqué ailleurs. La femme d'un des principaux Officiers pleine d'esprit, & fort

jolie personne s'aprocha de luy en riant de tout son cœur de l'avanture, & luy demanda en Sauvage, qu'elle parle aussi-bien que le François, où il m'avoit vû: Il luy répondit ce que je viens de dire, & dit qu'il m'avoit aporté à Chibouïeton de toutes fortes de Gibier en reconnoissance des biens que je luy avois faits, mais qu'il avoit eu la douleur de ne me plus trouver; la Dame me raconta tout cela, & le Sauvage s'en retourna à sa place. On presenta en ce temps-là à la Troupe Sauvage des Pipes, du Tabac, & de l'Eau de vie pour rafraîchir-semens.

A cet aspect ils parurent contents,
 Rien ne les charma davantage,
 Et sans perdre un moment de temps,
 Ils en voulurent faire usage.

Un de la suite prit une Pipe, la chargea, & l'alluma, & puis il la presenta au Sagaino, qui en poussa bien-tôt par gros tourbillons la fumée en l'air, si-tôt qu'elle fut finie, il la rendit au même qui la luy avoit présentée, pour la remettre de nouveau en état de bien fumer, ce que le Sagaino luy fit faire comme auparavant.

Quand

Quand ses Gens le virent en train,
 Ils en prirent tous une touche,
 Ayant soin d'aroser leur bouche
 De temps en temps de Brandevin ;
 Tout autre n'a rien qui les touche.

Ce n'étoit-là qu'un prélude en attendant le festin qu'on leur préparoit avec des Poix, des Pruneaux & de la Farine.

Tout cela mis dans la Chaudiere,
 Cuit sans sel pour être plus doux
 Dans l'eau de Mare ou de Riviere,
 Est un de leurs friants Ragoûts.
 Quel Festin ! Pourra-t-on le croire ?
 Mais ils le font encore sans boire.
 J'é les vis là manger ainsi que des Pourceaux ;
 Je n'y mets point de difference,
 Sinon qu'avec leurs mains ils remplissent
 leur panse,
 Ils font aussi goulus que ces vils animaux,
 Et pour toute prééminence,
 Le Chef prit les premiers morceaux.

On fit servir ce ragoutant potage .
 Devant ces hommes bien mangeans ,
 Dans divers plats d'étain au lieu des Oura-
 gans ,
 Ou plats d' corce à leur usage.

Ils ne demeurèrent pas long-temps-là :
 Monsieur le Chevalier de Villebon Com-
 mandant de l'Acadie , grand homme ,
 très-bien fait & plein d'esprit , mourut le
 soir du jour même qu'ils étoient arrivez .
 Touchez de sa mort , ils ne songerent
 qu'à s'en aller bien vite après avoir reçu
 leurs presens qui sont ordinairement des
 fusils.

Revenons aux festins que les Sauva-
 ges se font entr'eux ; on ne croira peut-
 être pas que le Chien est leur mêt le plus
 délitat. S'ils veulent traiter un Sagaino
 de l'honneur qu'il leur fait , ce pauvre
 animal est la triste victime , & c'est le
 plus honorable morceau qu'ils puissent
 luy presenter , & qui marque plus la
 consideration qu'ils ont pour luy : Il ne
 peut encre éviter la mort quand ils re-
 galent un de leurs intimes amis , & ce
 n'est pas le plus méchant qu'ils tuent ,
 c'est celuy dont ils font plus de cas pour
 la

D E. L' A C A D I E. 153
la Chasse. Quand il est d'un Festin, tout
y va, & ils ne se réjouissent jamais
mieux.

On voit là quelquefois les ris mêlez de
pleurs,
Une caduque Sauvagesse
Rapellant dans cette allegresse
Le souvenir de ses malheurs,
Se plaindre, & par des cris témoigne sa
tristesse.
Elle songe en un coin que depuis vingt, trente
ans,
L'Anglois a fait perir quelqu'un de ses
Enfans,
C'est en bien garder la mémoire,
Et que s'il n'avoit pas traversé l'Onde
noire,
Il seroit avec les vivans.
A beaucoup manger, à peu boire;
Car les mets cuits sans sel ne font point
alterans,
Et l'eau de quelque Lac ne les rend point
friants,
Ils sont contents pourvu qu'ils branlent la
machoire.

De sa vive douleur voilà le grand sujet ,
 Si quelque curieux par pitié s'en enquête
 Elle n'en fait point un secret ,
 Et pour se consoler luy demande la tête
 D'un de la Nation qui commit le forfait ;
 Il part , le chetche , & ne s'arrête ,
 Qu'après qu'un si beau coup est fait ,
 Les autres charmez du Banquet ,
 Aiment mieux achever la Fête.
 Pendant que la chaudiere bout ,
 En mangeant ce qui cuit , à mesure ils rem-
 plissent ,
 Et ces Carnaciers ne finissent
 Qu'après que de leur proye ils sont venus à
 bout ;
 Il est bien juste qu'ils patissent ,
 Après avoir avalé tout.
 Pendant que ceux-cy font bonbance
 Le Vainqueur de la Vieille aporte quel-
 quefois
 Le Chef d'un innocent Anglois ,

De rage elle en remplit sa panse,
 Et satisfait tout à la fois
 Son apétit & sa vengeance.

Les Femmes aprêtent ordinairement à manger à leurs maris, & ne mangent point avec eux; mais avec leurs enfans, donnant à chacun sa portion dans des plats d'écorce. Quand elles font des festins, & qu'elles ont mangé tout leur sou, elles se retirent, & vont ensemble danser & chanter assez loin de la Cabane, pour ne pas troubler ceux qui y restent.

Alors les hommes seuls arangent sur la terre,
 Mettent sur le tapis leurs belles actions,
 La Pêche, la Chasse & la Guerre
 Font le plus beau sujet des conversations.

Avant que d'en venir là, il faut que les moins gourmands ayent du moins dans le ventre quinze ou vingt livres de viande; car s'ils sçavent bien patir quand ils n'ont rien, ils sçavent encore mieux se remplir quand ils ont dequoy, mais n'ayant que de l'eau à boire, il faut qu'ils se contentent d'être sous sans être yvres.

C'est un grand bien pour eux, ils faisoient trop
de maux,

Quand ils pouvoient traiter quelque pot
d'Eau de vie,

Toujours en la beuvant ils devenoient
brutaux,

Ils entroient comme en frénésie.

Plus animaux que ceux qui remplissent leurs
corps,

Une Liqueur si chaude & si spiritueuse,

Excitoit dans leurs cœurs la fureur amou-
reuse,

Et le Frere & la Sœur dans les mêmes
transports,

Ensemble contentoient leur passion honteuse
Mais privez de cette liqueur,

Par des Ordres contre eux sévères,

Et d'ailleurs mieux instruits par nos Mis-
sionnaires,

Qui d'un péché si grand leur ont fait voir
l'horreur,

Et leur ont enseigné nos plus sacrez Mi-
stères.

Ils ne ressentent plus cette execrable ardeur.

Venons

Venons à la guerre des Sauvages , elle est ordinairement entre des Nations opposées, comme les Sauvages Anglois, & les Sauvages François, & quelquefois entre les Sauvages d'une même Nation.

Lorsque les Sagaino se trouvent insultez ,
 Par des maltraitemens , par des hostilitéz ,
 Qu'exerce en leur Pays la Nouvelle Ang-
 leterre ,
 Ils assemblent leurs Gens pour luy faire la
 guerre .
 Pour les mieux animer ils leur font un
 Discours ,
 Où la Sauvage Rethorique
 Employe tous ses plus beaux tours ;
 Il est fort , il est patetique ;
 Le Prélude est toujours à la gloire du Roy ,
 Dont ils étalent la puissance ,
 Et font voir qu'étans nez les Sujets de la
 France ,
 Ils doivent se faire une loy
 De prendre par tout sa défense.

Ces Sagaino inspirant ce noble dessein à ceux qu'ils gouvernent; car chacun a son distric, & ses Gens levent la hache, & demandent à tous, s'ils ne veulent pas comme eux la mettre en main.

Alors d'une voix unanime

La Troupe à ce Discours souscrit, & se
debat,

Et l'un contre l'autre s'escrime,

Comme s'ils étoient au combat.

C'est de leur consentement la marque ordinaire, mais il n'est pas toujours besoin qu'ils souffrent les maux d'une telle guerre pour se mettre en état de défense. Sur le moindre soupçon qu'ils ont d'une guerre à arriver, ils ont aussitôt recours à leurs Jongleurs pour en être certainement informez, afin de n'être pas surpris, & de se tenir prêts à repousser leurs ennemis.

Mais expliquons la Jonglerie,

Ce terme pourroit bien embarasser quelqu'un,

C'est une pure diablerie,

Car

Car parler au Demon, ou Jongleur, c'est
tout un,

De ces Hôtes des Rois c'est l'Oracle com-
mun.

Ils n'entreprennent point une affaire impor-
tante,

Que sur cette matiere il n'ait sçû s'expli-
quer,

La maniere de l'invoquer

Vous paroîtra fort étonnance,

Dans un endroit du Bois assemblez à l'écart,

Evitant du Soleil la brillante lumiere;

Ils font les fonctions de leur diabolique art,

Et voicy quelle est leur maniere.

Le Sauvage choisi pour être le Jongleur;

Fait des contorsions, des grimaces horri-
bles,

Enfin elles sont si terribles,

Que le Demon luy-même en devroit avoir
peur.

Ses yeux étincelans luy roûlent dans la tête,
 Il tire un pied de langue ésumant comme
 un Chien,
 Et cet enragé ne s'arrête
 Qu'au moment desiré que le Demon s'a-
 prête
 A luy pronostiquer, ou le mal, ou le
 bien.
 A vant que le Demon s'explique,
 Et qu'il fasse entendre sa voix,
 Tout tremble, tout se brisé en cet en-
 droit du Bois,
 Se fait-il autrement un fracas diabolique?
 La Troupe entend tout ce qu'il dit,
 Elle est alors fort attentive,
 Et ne doute point qu'il n'arrive
 Ce que le Demon luy prédit.

Je ne voulus rien voir de tout cela,
 & j'avois beaucoup de peine à le croire,
 ne m'arrêtant point aux superstitions;
 cependant je vais raconter une aventure
 qui se passa dans le temps que j'étois dans
 le

DE L'ACADIE. 161
le Pays , & qui me convainquit de la
verité de la Jonglerie par un fait des
plus extraordinaires.

Un Noble habitué dans ce Pays-Sauvage,
Avoit un Frere sur les flots,
Il tarδοit tant à son Voyage,
Qu'il avoit peur que sur les eaux,
Il n'eût fait un fatal naufrage.
Il se plaignoit dans ses malheurs;
Pour se tirer d'inquietude,
Ou rendre sa peine plus rude,
Il voulut consulter l'Oracle des Jongleurs;
La chose étoit facile à faire,
Il trouva de ces bonnes Gens
Disposez à le satisfaire
Dans ses desirs impatiens :
Mais comme à l'Art Magique il se trouvoit
luy-même,
En vain ils voulurent jongler,
Le Demon fit sçavoir qu'il ne pouvoit
parler,
Parce qu'il avoit eu Baptême.

Ils le firent donc retirer ,
 Et commençant leur Magie ,
 Le Demon revint déclarer ,
 Qu'il verroit dans trois jours son Frere plein
 de vie ;
 On vint l'en avertir , il sçût se rassûrer ,
 Et dans le temps marqué par cette Jong-
 lerie ,
 Ce qui fut dit , fut fait , au gré de son
 envie .

Il revint son Frere qui luy dit qu'il
 avoit pensé perir mille fois , & qu'il
 avoit beaucoup souffert dans une Ance
 où il avoit été retenu huit jours par des
 vents horribles & contraires qui le bat-
 toient sans cesse , sans qu'il pût se met-
 tre à l'abry de leur fureur , ce que l'O-
 racle des Jongleurs avoit encore dé-
 claré.

Continuons les superstitions des Sau-
 vages. Leur Dieu étoit autrefois le So-
 leil, qu'ils appellent Nichekaminou , &
 qui veut dire en leur langage le très-
 Grand ; ils le remercioient du bien qu'il
 leur faisoit , & suplioient le Demon qu'ils
 ap:

appellent Mendon , de ne leur point faire de mal. Ils avoient des Magiciens qu'ils combloient de biens & d'honneurs , leur donnant dans leurs festins les morceaux les plus délicats des Bêtes & des Poissons qu'ils mangeoient. Ces Magiciens rusez abusoient de leur confiance ; car ils défendoient ces morceaux comme pernicious , afin de s'en nourrir eux-mêmes , disant qu'ils servoient à leur art , & les autres étoient encore plus fots que superstitieux de les croire

Quand ils payoient à la nature

Le tribut que la mort nous rend à tous
commun ,

On mettoit dans leur Sepulture

Chien vif, Hache, Fusil, Maïs, Pipe, Pe-
tun ,

Chaudiere, Poudre, Plomb, Canot & Cou-
verture ,

Ils croyoient que celui qui venoit de mou-
rir ,

Entreprenoit un grand voyage ,

Et qu'il avoit besoin de tout cet Equipa-
ge ,

Pour se vêtir & se nourrir.

Mâis

Mais nos Missionnaires zelez les ont corrigez de ces fortes d'abus , leur en ayant fait connoître le ridicule & la vanité , & s'ils n'en font pas encore tout-à-fait revenus , du moins n'y ajoutent-ils plus guères de croyance. Ce qui leur reste de superstition; c'est d'arracher les yeux des Poissons, des Oyseaux & des Bêtes, & de les jeter, disant que sans cela ils seroient aperçus de leurs semblables, & n'en pourroient plus approcher, & ils n'en brûlent jamais les os, ny les arrêtes. Par un même abus, ils ne flambent jamais les pieds des Canards, des Oyes, des Outardes, des Cignes, & de tout autre Gibier d'eau à pied plat, croyant que ceux qui restent vivans ne pourroient plus se poser sur le sable, & qu'à cause de cela ils n'en attraperoient guères.

Quand une Fille est dans un certain état que la Lune luy cause par une regle assez ordinaire, si elle passe par-dessus un Garçon, quand ils sont cabanez ensemble, il se croit tout perclus de ses membres, & il est si persuadé de leur débilité, qu'il ne voudroit pas s'exposer à faire un pas, & il se tient couché jusqu'à ce que la cause imaginaire du mal, qui ne l'est pas moins, se passe. Si elle tou-
choit.

choit son fusil dans ce temps-là, il le croiroit enchanté, & qu'il n'en pourroit jamais rien tuer; cette opinion le possède si fort qu'il craindroit moins le charme du plus méchant de leurs Magiciens. Quand une Femme est dans cet état, il faut qu'elle se mette à l'écart, & qu'elle en avertisse son Mary, de peur qu'il ne luy prît envie de la toucher sans le sçavoir.

Il ne l'approche point pendant tout ce temps-là,

Quel obstacle fâcheux aux desirs de son

Ame!

En France il est plus d'une Femme

Qui scauroit se taire en cela.

Il en est cependant beaucoup entre les Sauvages, qui quoique bien amoureuses, se privent long-temps des plaisirs qu'elles goûtent avec leurs Maris, regardant comme des Concubines celles qui ont beaucoup d'Enfans.

Des sortes superstitieuses des Sauvages, passons à une de leurs plus belles & louables

bles qualitez ; c'est leur amour pour l'hospitalité, ils se secourent entr'eux de tout leur pouvoir ; si quelqu'un a des vivres, il ne manque jamais de les partager avec ceux qui n'en ont pas, & qui en souffrent. Un Sauvage se verroit mourir de faim, qu'il ne voudroit pas manger seul une Cercelle qu'il auroit tuée, & qui pourroit luy rendre la vie, il la porteroit à la Cabanne où il scauroit que d'autres en auroient besoin comme luy, & chacun en auroit sa part. Lors qu'un d'eux en va visiter un autre, celui qui reçoit la visite, ne demande point à l'autre ce qui l'amene, il commence par luy donner à manger, après cela ils parlent d'affaires s'ils en ont, c'est leur maniere ; & voicy la raison qui les engage à en user de la sorte : Ils disent que si on demandoit d'abord ce que l'on veut, on n'auroit plus qu'à s'en aller quand on l'auroit dit, & qu'on y auroit répondu. Quand ils chassent plusieurs de compagnie, celui qui tuë une Bête, content de son adresse & de l'honneur qui luy en revient, il l'abandonne à ses Compagnons, qui par un genereux retour en la partageant entr'eux, luy en font toujours la meilleure part.

Admi

Admirez dans ces Nations ,
 Quelle est en même temps & la peur &
 l'audace !
 Ils donnent sur un Ours en braves Cham-
 pions ,
 Quand il se presente à la Chasse ;
 Et s'ils rencontrent un Cheval ,
 Ce n'est point une fausse histoire ,
 Ils tremblent à l'aspect de ce doux Animal ,
 Je l'ay vû dans le Port Royal
 Plus d'une fois , on peut m'en croire.

Quand un Sauvage vieux & caduque
 ne peut plus aller à la Chasse , & qu'il
 perd à la guerre un Fils unique , accablé
 de douleur , & comme desesperé , il
 assemble ses amis , les regale , & leur
 dit le triste & funeste sujet de sa peine.
 Touchez de compassion , ils entrent
 dans sa misere , & forment en même
 temps le charitable dessein de rendre à
 ce Perc affigé un autre Enfant , ils luy
 en donnent leur parole , & bien-tôt
 après ils travaillent à l'effectuer. Ils s'en
 vont dans la Terre Etrangere où a peri
 ce Fils si regretté , & cherchent un au-
 tre

tre Garçon pour le malheureux Pere
qui a perdu le sien : ils le trouvent , le
luy amenant , & il l'adopte,

Le jeune Homme consent à cette adoption ;
Il l'assure par sa parole

Qui vaut le jeu chez cette Nation .

Et son faux Pere se console

De la mort de son vray Garçon.

Quoique les Sauvages vivent dans les
Bois avec les Bêtes , ils ne laissent pas
d'avoir beaucoup d'honnêteté. Un Frere
devant sa Sœur ne dira jamais un mot
qui puisse choquer en rien sa pudeur :
Un démenty seroit la plus cruelle des
offenses , & le Pere & la Mere ne le
regarderoient plus que comme un indi-
gne Frere , & luy en marqueroient sans
cesse avec aigreur leur mécontentement ;
aussi est-il toujours fort sage , & son
respect pour la Sœur va à un excès qui
va vous étonner. S'il se sentoit pressé,
mais vous le dirai-je ? d'un vent , ma-
tiere facile à s'échaper , il aimeroit mieux
crever que de le faire entendre. Je vais
vous dire sur ce sujet une aventure
fort particuliere.

Un

Un Frere avec sa Sœur se sentit par hazard
 Pressé d'une plus forte envie,
 Rien n'est plus commun dans la vie,
 Il fut la contenter dans le Bois à l'écart.
 Que ce recit n'ait rien qui vous chagrine,
 Quand il se vit là seul, il mit culote bas,
 Ou plutôt il leva sa robe Castorine,
 Pour faire je ne le dis pas,
 Chacun aisément le devine,
 On est souvent en pareil cas.
 Ce n'est pas tout, il faut dire le reste,
 Ecoutez, l'Histoire est funeste.
 Pendant qu'en l'action son derriere est à l'air,
 Les Maringouïns ardents à donner sur la
 chair,
 Voulurent de son sang faire leur nourriture,
 Car ils aiment le sang humain;
 Ils le piquoient bien fort, il y porta la
 main,
 Qu'il barbouïlla de son ordure.
 D'autres en même temps le piquerent au
 front,
 La même main y fut portée,
 Et comme elle étoit fort gâtée,

La tache y demeura qui luy fit un affront.
 Pour fuir cette race maudite ,
 On fait en ces lieux-là son affaire bien vite :
 Dès qu'il eut fait la sienne , il alla vers sa
 Soeur ,
 Elle vit cette tache , elle en fremit d'hor-
 reur ,
 Et d'un prompt desespoir ne pouvant se dé-
 fendre ,
 Pour faire moins souffrir sa trop grande
 pudeur
 De honte elle courut se pendre.

Lorsque les Sauvages ont quelque ne-
 cessité naturelle , telle qu'elle soit , il faut
 bien se donner de garde de le faire con-
 noître , on la cache avec beaucoup de
 soin , & on se retire sans dire mot pour
 aller à l'écart se décharger du poids qui
 incommode.

Rien n'est mieux observé chez les Peuples
 Sauvages ,
 Ils sont insolens quelquefois ,
 Els viennent au logis d'un Habitant François ,
 Luy faire de sanglans outrages.

Il faut pour cela qu'ils soient fols ,
 Qu'ils ayent trop bù d'Eau de vie ;
 Mais si leur insolence oft rudement pu-
 nie
 Quand ils ont meritè des coups ,
 Ils ne font pas long-temps sans revenir chez
 vous
 Vous demander pardon d'avoir fait la folie.
 Ils marquent le chagrin que leur cœur en
 ressent ,
 Pour effacer le tort de leur faute commise ,
 Ils vous font encore un present
 De leurs plus belles Marchandises.
 Mais si quelqu'un est maltraité ,
 Et qu'il ne l'ait point meritè ,
 Car il sçait bien quand il offense ,
 Il en conservera tout le ressentiment ,
 Jusqu'à ce qu'il ait pû rencontrer le mo-
 ment
 D'exercer contre vous la plus grande ven-
 geance ,
 La Hache , ou le fusil en sera l'instrument.

Parlons des Habillemens des Sauva-
 ges, ils ne couvrent leur nudité que des
 H 2 dé-

dépoüilles des animaux , ou de quelques couvertures qu'on leur traite pour leurs Pelleteries , & dont ils s'envelopent. Entre les Habits des Hommes & ceux des Femmes , il n'y a presque point de différence ; ceux des Femmes descendent jusqu'au bas des Jambes , en maniere de Cotillon , & ceux des Hommes ne passent point le Genouïl ; ils veulent avoir les Jambes libres pour mieux aller à la Chasse. Pendant l'Été quelques Gargons n'ont qu'une Chemise , encore est-elle si courte qu'ils sont obligez de se servir d'une ceinture à laquelle est attaché un morceau d'étoffe ou de peau , pour couvrir les parties que la pudeur empêche de montrer. Cette Chemise leur pourrit au dos , quand ils l'ont une fois mise , ils ne l'ôtent jamais qu'elle ne soit toute en lambeaux. Ils ont presque toujours la tête nuë , les Femmes comme les Hommes : Quelquefois ils mettent un petit Bonnet d'étoffe , en forme de Calote , qui ne leur couvre que le sommet de la tête : Quelques-uns portent des Bas & des Souliers , mais le plus souvent ils n'en ont pas. Les Bas sont faits de deux morceaux d'étoffe qu'on appelle Mazarinet , ils les cousent en dehors , & il y a toujours deux ailes qui débordent de quatre

quatre doigts la couture. Leurs Souliers sont faits de peau de Loup Marin, en Escarpins, toujours plats & commodes; ils ressemblent mieux à nos Chaussons, n'ayant point de talons; ils s'attachent avec des couroyes qui passent par des trous dans les quartiers, comme les cordons d'une bourse. Ils en font encore de peau d'Orignal qu'ils embellissent de peinture & de bordure de poil de Porc-Epi blanc & rouge; mais c'est pour les vendre à ceux qui veulent en apporter pour les faire voir en leur Pais; ils te mettent du fard, Hommes & Femmes plus abondamment qu'aucune Nation du monde.

En cent manieres differentes,
Ils se barbouilloient de ce fard,
Nos Dames avec bien plus d'art;

Le sçavent employer pour être plus brillantes.

Ils attachent leurs Cheveux avec de la Raffade, qui est une espece de petites Perles, il y en a de noire & de blanche, & ils en font un gros nœud qui ne descend guere plus bas que l'oreille. Cet

ornement est commun aux Hommes comme aux Femmes, & ils n'ont pas plus de barbes qu'elles. Leurs cheveux ne blanchissent jamais, & sont toujours fort plats ; ils dégoutent presque toujours de graisse d'animaux, ou d'huile de Poissons, tant ils y en mettent particulièrement sur le front, & c'est leur essence ordinaire.

Parmy ces Porteurs de guenilles,

On ne laisse pas quelquefois

De rencontrer certains bons Drilles,

Qui se donnent des airs François.

Lorsque pendant l'hyver ils prennent maintes

Bêtes,

Ils traitent leurs peaux au Printemps ;

Des retours qu'on leur fait en bons habil-

lemens,

Ils sçavent s'ajuster des pieds jusqu'à la tête.

Mais ils ont beauchanger d'Habits

Avec leurs mines de Boëme,

Ayant le teint encor plus obscur & plus

bis,

On

DE L'ACADIE. 175

On les prend toujours pour eux-mêmes,

Mais il faut dire à leur honneur,

Que s'ils ont le teint Olivâtre,

Leurs dents imitent la blancheur,

Et de la neige & de l'albâtre.

Ils fument cependant comme des vrais Dra-
gons,

Avec une fureur extrême;

Hommes, Femmes, Filles, Garçons;

En font tous leur plaisir suprême.

Parlons d'une chose qu'ils regardent encore comme un ornement. Ils se font marquer sous la peau en divers endroits du corps, & même du visage; mais il faut qu'ils s'arment d'une grande patience, & d'un grand courage: On est long-temps à le faire, & ils souffrent beaucoup à l'endurer. Quelques François en ont fait l'épreuve, qui pourroient en rendre témoignage: Pour moy je n'ay pas été curieux de porter de telles marques. Elles se font avec du Ver-

millon , & de la poudre à canon qu'on ne mêle point ensemble. On met ces ingrediens en poudre séparément , & on les employe avec une aiguille.

Entre cuir & chair , ouf, je croy qu'elle me

blesse ,

On la fiche tout doucement ,

Ce qui fait toutefois un vigoureux tourment ,

Et dans la trace qu'elle laisse ,

On fourre avec beaucoup d'adresse

Un peu de chaque poudre alternativement.

Les couleurs sont ainsi différenciées sous la peau , & l'on en fait toutes sortes de Figures , des Croix , des Noms de Jesus , des Fleurs ; enfin tout ce que l'on veut , & ces marques ne s'effacent jamais. J'ay vû mourir à l'Hôtel-Dieu de Paris un Sauvage qui étoit marqué de la sorte , les Chirurgiens l'écorchèrent , & en firent passer la peau , sans que cela y apportât aucun changement.

Ce qui me surprenoit assez,
 Etoit de voir des Gens qui n'ont nulle tein-
 ture
 Du Dessain ny de l'Ecriture,
 Faire ces traits divers & si bien compasséz :
 Mais sur des cuirs par eux passez,
 Des sucz de quelques fruits ils font de la
 peinture,
 Où les traits sont encor artistement tra-
 cez.

Leur façon de s'écrire est tout-à fait
 particuliere, à la difference des Orientaux
 qui se parlent par des Fleurs, ils se font
 entendre par de petits morceaux de bois
 arrangez de différente maniere. De ces
 petits batonnets ils font des Coliers qui
 servent à déclarer la guerre, ou à de-
 mander la paix, & ils les envoient aux
 Nations avec lesquelles ils ont des
 differends.

Lorsque j'étois à l'Acadie,
 Il en vint de la part des cruels Iroquois,
 Ils devoient y venir égorger les François
 Mais par un grand bonheur ils changerent
 d'envie.

Dans ces lieux si peu défendus ;
 Nous aurions été tous perdus.
 Nos Sauvages étoient dans de grandes
 allarmes ,
 Et les Chefs qui les commandoient ,
 Car les Iroquois demandoient ,
 Qu'avec eux contre nous ils tournassent les
 armes.

Nous en fûmes quittes pour la peur
 qui ne fut pas petite. Quand la guerre est
 terminée, ils enterrent la hache dans un
 trou le plus creux qu'ils peuvent faire,
 afin qu'on ne puisse plus la retrouver,
 ils veulent faire voir par là, la maniere
 est nouvelle, que la paix est si douce &
 si précieuse qu'on ne doit jamais la
 troubler.

Ils ne comptent point les années par
 les jours, par les semaines, ny par les
 mois, ce n'est que par les nuits, ou par
 les événemens considérables qui arrivent
 dans leur cours, & souvent ils passent le
 temps sans le connoître. Quand ils sortent
 dans un canton où ils trouvent des Bê-
 tes & du Gibier, ils y demeurent tant
 qu'il y en a : Quand ils ont presque tout
 tué

tué, & que la Chaudiere ne va plus comme il faut, ils vont autre part chercher mieux, & ils ne font jamais si bien qu'aux lieux où ils trouvent beaucoup à manger: Ils en marquent leur joie par leurs chants & par leurs danfes. Leurs voix font fort agreables quand ils veulent bien chanter; mais leurs danfes, quoy qu'ils faffent, font toujous très-impertinentes. Je les ay plus d'une fois entendu chanter dans l'Eglise du Port Royal à la grande Messe & à Vespres; les voix des Femmes particulièrement étoient si douces & si touchantes, que je croyois entendre les Anges chanter les loüanges de Dieu; ce qui me le faisoit croire davantage, c'est que je ne voyois point remüer leurs levres. Les voix des Hommes se mêloient de temps en temps si justement avec celles des Femmes, que cela faisoit un effet admirable, & j'en étois charmé.

Ils chantoient sur des tons les plus harmonieux

Tous nos Hymnes sacrez traduits en leur langage,

Et c'étoit le Divin Ouvrage

D'un Missionnaire * établi dans ces lieux.

Sa charité pour eux étoit ardente & pure ,

Il demeura long-temps parmi la Nation ,

Mais enseignant à tous nôtre Religion ,

Il paya le tribut fatal à la Nature ,

Les Sauvages firent en luy une grande perte , il prenoit un soin tout particulier de les instruire dans la connoissance de Dieu ; aussi furent-ils sensiblement touchés de la mort de ce saint Homme qui vivoit parmi eux de ce qu'ils avoient , & qu'ils appelloient leur Patriarche. Ils l'enterrèrent à Chibouëton le plus honnêtement qu'ils purent , & c'est le même Missionnaire dont j'ay décrit le tombeau. Quittons les tristes idées de la mort , & revenons aux danses des Sauvages pour les décrire , s'il est possible. Ces ridicules Danseurs se suivent en rond colez l'un contre l'autre , avançant en sautant tout doucement les pieds joints , & faisant des contorsions & des grimaces plus affreuses les unes que les autres. Un certain son de voix que voicy , si on peut l'exprimer , hoïen , hoïen , hoïen , marque la cadence , & ils s'arrêtent de temps en temps pour faire des cris épouvantables , & par lesquels finissent toujours

jours les danses. L'Instrument répond à tout cela parfaitement bien ; c'est un petit bâton long d'un pied dont un Sauvage qui ne danse point frappe contre un arbre, ou autre chose, selon le lieu où ils sont, chantant du nez en même temps. Leurs pieds tournent en-dedans dès le berceau, & tenus long-temps de même pour mieux aller en raquette quand ils sont grands. Garçons, conviennent à de telles danses. Ces grotesques Danseurs sont venus plusieurs fois par troupes en de certains jours de joye, me donner ce divertissement ; mais je crois qu'ils le faisoient moins pour me réjouir, que pour avoir quelque petit pot d'Eau de vie à boire à ma santé, cette Liqueur les feroit aller bien loin.

Voicy une connoissance attez particuliere des Sauvages : Si quelqu'un en passant dans les Bois voit sur la neige, ou sur la terre molle la marque du pied d'un autre, il ne manque jamais à connoître sûrement par l'arrangement du talon, des doigts, ou de tout le pied ensemble, de quelle Nation est celuy qui l'a faite.

J'ay déjà fait voir dans un Exploit de Chasse qu'un Sauvage à l'odorat bon, & qu'il sent une Bête de fort loin : Je vais encore faire connoître qu'il ne sent pas

pas moins bien l'Eau de vie. Un François en avoit un reste dans un Flacon qu'il conservoit soigneusement, en attendant qu'il luy en vint de nouvelle; il n'en buvoit qu'à l'extrême besoin, & peu à la fois pour la faire durer plus longtemps. Un Sauvage arriva chez luy dans son Habitation sur la Côte, il étoit très-abatu, & presque en défaillance par la fatigue qu'il avoit eüe, & par le jeûne qu'il avoit souffert; il demanda par grâce à l'Habitant un coup de cette Liqueur qu'il ménageoit si bien; l'Habitant qui la gardoit pour luy, n'hésita point à dire qu'il n'en avoit pas. Tu n'en as pas? luy répondit le Sauvage en sa Langue, pourquoy mens-tu? Je la sens bien, donne-m'en, tu me rendras la vie, je ne sens plus mon cœur de foiblesse & d'abattement, tiens, vois-là dedans, & tu en trouveras, il luy montrait l'endroit assez proche, mais il l'auroit sentie de cent pas: L'Habitant ne put se défendre de secourir le Sauvage, mais ce fut sous condition, il luy fit promettre qu'il n'en parleroit point à ses Compagnons, le Sauvage y consentit, mais en luy disant que sa précaution étoit inutile, & que s'ils venoient dans sa maison, ils la sentiroient comme luy.

L'HÔ-

L'Hôte, quoy qu'il en fût, ne put pas aller
contre,

Deux coups de sa Liqueur au Sauvage
donnez,

Luy firent voir qu'en certaine rencontre,

Il étoit bon d'avoir du nez.

Malgré la vie irréguliere que les Sauvages mement, ils ne laissent pas de vivre fort vieux : ils poussent leur carrière jusqu'au dernier âge. D'un excès de manger ils passent souvent à une extrême disette, sans que cela change l'état de leur fanté.

Qui croiroit que sans Medecins

Il fût possible de tant vivre ;

C'est peut-être, diront quelques esprits malins,

Ce qui de cent maux les délivre.

Quand ils sont bien fatiguez & accablez de lassitudes & de pesanteurs, leurs plus ordinaires maladies, ils se guérissent par

par de copieuses sueurs. Voicy comment ils se les provoquent. Ils font un trou de leur longueur qu'ils garnissent des deux côtez de roches qu'ils font presque rougir à force de feu ; après cela ils mettent une couche de branches de Sapin au fond, & se couchent dessus tout de leur long ; on les couvre ensuite d'autres branches qui s'échauffent & rendent par leur nature bitumineuse une épaisse fumée ; ils ne sont pas longtemps là sans suer jusqu'aux os, & si long-temps qu'ils veulent, mais ce qui me surprenoit le plus, étoit de sçavoir que ces Fourneaux sudorifiques étoient toujours faits sur le bord d'un Lac, ou d'une Riviere, & que les Sauvages n'en sortoient tout en nage, que pour se jeter à l'instant dans l'eau. Quelle maniere ! Si nous nous exposions de même à des contraires si opposés, nous en mourrions, & par là ils se guérissent sur le champ.

Ils se blessent fort souvent, mais la nature a mis sous l'écorce des épinettes, arbres très-communs dans toute l'Acadie, un remede merveilleux à tous leurs maux ; c'est une Térébentine plus fine, & plus balsamique que celle qui nous vient de Venise, & elle se trouve par tout où l'on peut en avoir besoin pour se guérir.

S'ils

S'ils se cassent les Bras ou les Jambes, ils remettent les os au niveau, & font de grands plumaceaux de fine mouffe qu'ils couvrent de leur Térébentine, & ils en environnent le membre rompu ; ils mettent par-dessus un morceau d'écorce de bois de Bouleau, qui prend en se pliant aisément la forme de la partie ; les éclisses ne sont pas oubliées, & pour tenir tout cela sujet, ils prennent de longs bouts d'écorces plus minces dont ils font des bandages convenables, ils mettent ensuite le malade en situation sur un tas de mouffe, & cela réussit toujours fort bien. Si un tel accident arrivoit à un Sauvage tout seul, il tireroit des coups de Fusil pour appeller du secours, ou il feroit de la fumée s'il n'avoit point d'arme, signaux ordinaires parmi eux, & qui ne leur manquent point au besoin. On fait une Cabanne au lieu où le malheur arrive : Voicy comment elle est bâtie. On plante en rond quinze ou seize Piquets, plus ou moins selon qu'elle est grande, à deux pieds l'un de l'autre, ils ont une toise ou toise & demie de haut, leurs extrêmités supérieures s'unissent en pointe, & sont attachées ensemble ; on couvre les Piquets de branches de Sapin, & de grands mor-

morceaux d'écorce du même bois, ou de Bouleau, quelquefois de peaux, & on n'y laisse qu'un trou en bas, qui ne permet d'entrer & sortir qu'à quatre pattes. Il y a une Perche en-dedans qui traverse par le milieu à quatre ou cinq pieds de haut, & qui sert à pendre la Chaudiere sur le feu qui est toujours petit, & au centre du fond de la Cabanne. Les Compagnons du Blessé vont à la Chasse, & ils ont soin de luy jusqu'à ce qu'il puisse marcher comme eux.

Je vais sur ce sujet dire une aventure qu'on aura peut-être de la peine à croire, c'est pourtant la verité même, & je n'écris icy rien qui ne me soit dicté par elle.

Un Habitant de ce Pais Sauvage,
 Homme de qualité, qui servoit autrefois
 Sous les Etendats des François,
 Avec honneur, avec courage.
 Venant au Port Royal de Quebec par les
 Bois,
 Se fracassa la Jambe en faisant ce Voyage,
 Voyage à mettre un mois, & même davan-
 tage;

Il n'étoit qu'à moitié chemin,
Quel malheur! Quel cruel chagrin
Pour un Homme en cet équipage!
Il n'avoit avec luy qu'un Chien,
Que faire? Il gémit, se lamente,
Et songe à ce qui peut luy procurer du
bien

Dans cette aventure affligeante,
Dans les pressans besoins l'esprit de l'Homme
invente
Bien mieux que dans le temps qu'il ne man-
que de rien.

Il imagine un stratagème
Qui réussit des mieux dans son malheur
extrême.

Il avoit par bonheur du Papier, un
Crayon,

Il écrivit son mal sur un petit Brouillon;
Le mieux qu'il put il fit entendre
L'endroit fatal du Bois, la distance, les
jours,
Qu'il falloit mettre pour s'y rendre,
Le run du vent qu'il falloit prendre

Pour

Pour venir vite à son secours.
 Il mit au col du Chien son Messager fi-
 delle
 Le Billet instructif de sa peine cruelle,
 Il le battit après comme un Chien qu'il
 étoit,
 A ce maltraitement l'Animal résistoit,
 Il ne pouvoit quitter son Maître;
 Mais tant de coups il luy donna,
 Qu'à la fin il l'abandonna;
 Le besoin qu'il avoit d'ailleurs de se
 repaître,
 A s'enfuit le détermina.
 Il revint à Quebec, dès qu'on l'y
 paroître,
 Les Parons du Blessé le prirent au collet,
 Désirer le colier & lurent le Billet,
 Qui leur fit tristement connoître
 De son prompt retour le sujet.
 On mit des Coureurs en Campagne,
 Bons Sauvages, cela s'entend,
 Et le Chien qui les accompagne,
 Bon Guide, les conduit où le Malade at-
 tend.

Il failloit bien des jours pour faire ce
Voyage,

On va fort peu de nuit dans ce País Sa-
vage.

Pendant ce temps l'Estropié

Qui jeûnoit, & tenoit sur la mousse éten-
duë

La Jambe qu'il avoit rompuë,
Etoit bien digne de pitié.

Le secours vint, quelle allegresse

Dans ses desirs impatiens,

Quand il revit son Chien luy marquer sa
tendresse.

Suivy d'une troupe de Gens!

Aprés une longue souffrance,

Il reçût beaucoup d'assistance;

Ils avoient aporté des vivres avec eux;

On travaille d'abord à sa Jambe blessée,

A leur mode elle fut pensée,

Et l'on cabanna dans ces lieux.

On fit boüillir la Chaudiere,

Les Sauvages chasserent bien;

Jusqu'à sa guérison entiere,

Le Blessé ne manqua de rien.

En-

Enfin guéri de sa blessure ;
 Avec ses Compagnons il vint tant bien
 que mal

Raconter sa triste aventure

A ses Amis du Port Royal ;

Il devoit à son industrie

Dans un accident si fatal

Le bonheur d'être encore en vie.

Revenons aux Sauvages qui se guérissent de la mort même ; Quel Paradoxe , dira-t-on ! Mais je le prouve. Ces pauvres Gens sont sujets à se noyer , & cela n'arrive que trop souvent dans leurs Canots d'écorce qui virent pour la moindre chose. Ceux qui s'échappent heureusement du naufrage , s'empres sent à retirer de l'eau ceux qui y sont demeurés ; ils remplissent de fumée de Tabac une pance d'animal , ou un gros & long boyau , leurs vaisseaux ordinaires pour conserver leurs huiles de Poisson , ou de Loup Marin ; après cela ils apliquent à un des bouts , l'autre étant bien lié , un bout de calumet ou de Pipe pour servir de Canule qu'ils introduisent dans le derrière des Noyez , pour leur faire recevoir

voir la fumée contenuë dans le boyau, en le comprimant avec les mains: Ils les pendent ensuite par les pieds au plus prochain arbre qu'ils trouvent, ils les y observent, & ils ont presque toujours le plaisir de voir que ce Lavement de vapeur leur fait rendre toute l'eau qu'ils ont prise, & leur remet la vie au corps; ils reconnoissent ce surprenant & salutaire effet par des gambillemens que les Pendus ne font pas long-temps à faire. N'oubliez pas ce divin remede assuré par mille experiences, sa vertu dans l'occasion n'opereroit pas moins dans vos amis, que dans les Sauvages.

Ils ont un remede infallible pour l'Epilepsie. Un Soldat du Fort de la Riviere Saint Jean en étoit tourmenté depuis quinze ou vingt ans, & il en tomboit presque tous les jours. Une Sauvagesse se trouvant là par hazard dans le temps du Paroxisme, fut si sensiblement touchée de le voir écumer, & faire des mouvemens extraordinaires, qu'elle alla dans les Bois d'alentour chercher un remede qu'elle sçavoit spécifique pour son mal. Elle apporta deux prises grossières comme deux Fèves d'une racine de plante ratisée; elle en fit prendre une au Malade quand son mal fut passé, & le fit

fit bien couvrir; elle fit entendre qu'il fuëroit fort, & qu'il rendroit beaucoup par haut & par bas, effets bien surprẽnans tous à la fois dans un même remede. On observa la chose, & l'on vit arriver tout ce qu'elle avoit marqué. On en informa le Commandant du Fort qui n'y fit pas grande attention, il dit seulement qu'il ne falloit plus que la guërifon du Malade, pour ajoûter foy aux promesses de la Sauvageffe. Elle le laiffa le lendemain en repos, & comme elle s'en alla ce jour-là, elle dit qu'on luy donnât le jour suivant la prise qui restoit, & qu'il seroit entierement guëri; il fit ce qu'elle avoit dit, le même effet du remede arriva comme auparavant, & depuis ce temps-là le Malade n'a eu aucune attaque de son mal: Je l'ay vû long temps après en parfaite santé. Quand sept ou huit jours furent passëz, & qu'on vit que son mal ne le reprenoit plus contre l'ordinaire, le Commandant étoit bien fâché de n'avoir pas demande la composition d'un remede si rare & si salutaire. Il fit chercher par tout où il put la Sauvageffe, mais toujours vainement, il n'a pû en avoir de nouvelles, quelques perquisitions qu'il ait faites. Si cela étoit arrivé au Fort dans le temps que j'y

étois

étois, j'aurois mieux profité d'une si belle découverte, & j'aurois aporté de l'Acadie un remede qui m'auroit été en France aussi avantageux qu'utile au Public. Je fis tout ce que je pus pour en avoir connoissance, mais je ne fus pas assez heureux pour y réussir, & ce fut un grand malheur.

Parlons des tours de Gobellet des Sauvages. Les plus habiles Joüeurs du Pont-Neuf ne feroient que blanchir devant eux ; les prodiges ne sont dans leurs mains que des effets ordinaires : Vous l'allez remarquer dans deux tours que je vais seulement raconter, car j'en pourrois dire mille, & vous conviendrez qu'il faut que le Diable s'en mêle, pour moy je le croy. Voicy le premier tour, ils mâchent dans leur bouche une pierre à fusil, & la broyent comme du Gravier, qu'ils font voir dans leurs mains après l'y avoir craché, & ils l'avalent ensuite jusqu'au dernier grain : On ne voit rien jusques-là qu'un autre ne puisse faire sans se donner au Diable, avec de bonnes dents & un gosier pavé; mais voicy le fin : Quand ils ont dans le ventre la pierre à fusil tout en gravier, ils prennent un petit bâton long environ d'un pied, & fort uni, ils fument, & luy font

font recevoir la fumée du Tabac en mar-
motant quelques mots du Grimoire ; ils
le fourrent ensuite dans leur gosier , leur
face en devient toute livide , il semble
qu'ils vont étouffer ; ils fourgonnent , si
je puis parler ainsi avec le bâton , & après
quelques grimaces , ils le retirent avec
la pierre à fusil au bout toute entière.

Voicy le second tour qui ne vaut pas
moins que le premier. Ils font marcher
la peau d'une Loutre qu'ils ont écorchée
il y a peut-être six mois , & voilà com-
ment ils s'y prennent. Après l'avoir éten-
duë le ventre en bas , ils rapprochent par
des plis qu'ils font , la tête du derrière ;
de sorte qu'elle est comme en un mon-
ceau. Ils mettent au droit de la tête à qua-
tre ou cinq pieds loin , un petit miroir de
fer blanc ; ils aiment tant à se mirer qu'ils
croient sans doute , qu'il en est de même
des animaux : Que cela soit ou non ,
voilà la peau de la Loutre en état de
marcher sur ses pattes , car ils les laissent
toujours en les écorchant quand ils veu-
lent garder les peaux en leur entier , sans
les fendre par le ventre , ce qu'on appelle
là en *Chipotis*. Alors le Sauvage qui
veut par ruse ou par magie , qu'on le
prenne comme on voudra , faire aller la
peau , fait un grotesque manège au tour
d'elle.

Il danse, il capriole, il saute par dessus,
 Il se jette par terre, il se roule, il se cre-
 ve,

Bat des pieds, des mains, se relève;
 Et fait retentir l'air de mille cris aigus.

Comme un Demon il se tourmente,
 Il suë, il devient tout en eau,
 Ses yeux jettent du feu, sa bouche est écu-
 mante,

Il fait tant qu'à la fin on voit marcher la
 peau.

Elle ne se remuë d'abord qu'avec beaucoup de difficulté, mais petit à petit elle s'étend, & se traîne jusqu'au Miroir, où elle s'arrête. Quand la peau est lente à se mettre en train de marcher, le Sauvage dit aux Spectateurs d'autre Nation, devant lesquels il fait ce tour-là, que leur esprit est plus fort que le sien; il a raison, car par leur esprit il entend le Dieu que nous adorons, & par le sien, il n'entend que le Demon. Cet Esprit malin les bat quelquefois d'une

étrange force, il les meurtrit & marque de contusions par toutes les parties de leur corps.

Quand le Demon bat, il bat bien,
 Ils disent seulement qu'il est fort en colere;
 Et ces pauvres battus ne se plaignent de rien
 Que des marques qu'il sçait leur faire.

Je ne m'arrêterai point à marquer les différentes Nations Sauvages, le nombre en est trop grand pour en faire un détail ; je vais seulement en faire assez connoître pour satisfaire là-dessus les Curieux. Les Sauvages qui sont aux environs du Port Royal, sont nommez Miquemaques ; les mêmes sont encore le long de la Riviere Saint Jean, dont les bords sablonneux & fort étendus sont les plus beaux de toutes les autres Rivières de l'Acadie. Elle est fort poissonneuse, & l'on y pêche aisément la Truite & le Saumon qui y abondent : Les Maricites y habitent aussi, & sont plus nombreux que les autres. Sur la Riviere Saint George qui sépare la Nouvelle France de la Nouvelle Angleterre, on trouve les Kanibas, & les Abénakis.

Du

Du côté de Quebec habitent les Papi-nachois, les Saguenets, les Algonquins, les Iroquois, les Hurons, les Loups, les Socokis bons & mauvais pour la France. Les meilleurs sont les Outaois, mais Nation plus reculée. Vers le Nord sont les Esquimos, les Christinaux, les Sauteurs, les Savanois, les Pla-côtez des Chiens, & les Assenciboils. Quels noms? Je croy que le Diable les a forgez; il faut pourtant en repeter quelques-uns, pour marquer ce qu'il y a de particulier en eux.

Commençons par les Algonquins, c'est la Nation la plus brave & la plus belliqueuse qu'il y ait parmi les Sauvages. Ils sont ordinairement en guerre avec les Iroquois qui les regardent comme leurs plus formidables ennemis, & par qui ils ont toujours été vaincus. Ils n'ont point de lieu arrêté, étans toujours errans dans les Bois, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Ils ne cultivent point la terre comme d'autres qui font du Maïs ou Bled d'Inde: Ils disent que ces toins n'appartiennent qu'à des Ames basses & fertiles, & que de Grands Guerriers qui savent triompher de leurs ennemis & attaquer les Bêtes les plus feroces, ne doivent vivre que de celles qu'ils

tuënt. Voilà de grands sentimens, mais les Iroquois font plus sages, ils cultivent la terre avec grand soin, & font beaucoup de Bled d'Inde & de Legumes pour se nourrir; ils ont aussi dans un des plus beaux Pays du monde, de grandes & belles Plaines, & des Villages bien peulez qu'ils fortifient de toutes parts, & où ils font bonne sentinelle, pour n'être pas insultez par les Troupes de Quebec, quand elle font des courses chez eux. On dit même qu'ils ont des Bestiaux & des Volailles en quantité. Je ne parlerai point des tourmens horribles qu'ils exercent sur nous quand ils nous tiennent, ils font connus de tout le monde. Nous ne les traitons pas avec moins de rigueur quand ils tombent entre nos mains, mais ils ont bien plus de courage à supporter tout le mal qu'on leur fait.

Leur fermeté surprend dans ces quels
momens,

Ils souffrent constamment la torture & les
flames,

Ils meurent sans pousser aucuns gemissemens.

Et disent qu'il ne siet qu'aux Femmes

De se plaindre dans les tourmens.

Tous

Tous Barbares qu'ils font, ils ne laissent pas d'attirer à eux de Quebec de la Jeunesse de tout sexe que son mauvais penchant entraîne au mal ; les Garçons y deviennent pires que les Iroquois mêmes, & c'est ce qui les y fait bien recevoir, autrement ils n'y trouveroient pas leur compte. En vain leurs parens les rappellent, ces Renegats ne retournent point à eux, ils leurs préfèrent les Iroquois.

Les Filles qui font libertines
 Les trouvent grands , bien faits , propres pour
 leurs plaisirs,
 Et sans s'étonner de leurs horribles mines,
 Elles vont avec eux assouvir leurs desirs.
 La taille , la vigueur plurent toujours aux
 Femmes .
 Et sans aller si loin nous les voyons plus
 près,
 Combien est-il icy de Dames,
 Qui préfèrent de grands & vigoureux La-
 quais
 A de petits Maris fluxts ?

Ces Filles-là se marient quelquefois avec eux ; ils en prennent mille soins , rien ne leur manque , la chaudiere & l'amour vont très-bien , que leur faut-il davantage pour être heureuses.

Alors plus de libertinage ,

Il faut bien sagement sçavoir se comporter ,

Autrement on verroit un Mary s'emporter

A des sentimens de fureur & de rage ;

Ce n'est pas comme ailleurs où les pauvres

Epoux ,

Sont Cocus , & forcez de filer encor doux.

Tous les Sauvages n'entendent point raillerie sur ce sujet , leurs Femmes ne sçauroient trop se contenir , sur le moindre soupçon ils entrent en fureur , & les battent jusqu'à les assommer.

Laissons-là les Iroquois , & parlons des Outaïs bons amis de la France. Lors qu'un François negocie avec eux , il prend pour le servir une de leurs Filles , celle qui est apparemment le plus à son gré : il la demande au Pere , & cela se fait à de certaines conditions , il promet de luy donner quelques couvertures , quel-

quelques Chemises, un Fusil de la Poudre & du Plomb, du Tabac, des Outils; enfin ils conviennent ensemble des choses, & font leur marché? La Fille qui a la connoissance du País, s'engage de son côté à servir le François en toutes manieres, d'accommoder ses peaux, & de vendre ses Marchandises pendant un temps qui est marqué, & cela s'exécute très-facilement de part & d'autre. L'amour est ordinairement le devoir dont on s'acquitte le premier, car le marché est fait ainsi; mais comme la passion des Hommes, là comme icy, ne se contente pas toujours de la même Personne; pour en avoir un autre, voilà ce qu'on fait. On se munit d'un paquet d'Allumettes, & sur le soir on va dans les Cabannes où l'on sçait qu'il y a des Filles; quand on y est entré, on allume quelques-unes des Allumettes, c'est alors le flambeau de l'amour; on les passe par-devant les yeux des Sauvages qui plaisent le plus, & si par un bonheur assez commun, une de ces Filles les touffe dans les mains du Garçon, c'est le signal assuré de sa bonne Fortune, il n'a qu'à contenter ses desirs en toute sûreté, & y passer toute la nuit, Personne ne troublera son amour.

C'est le faire à bien juste prix ,
 Ce n'est pas de même à Paris ;
 Qui veut gagner une Coquette ,
 Dont la Cour est nombreuse , & qui fait
 grand fracas ,
 Fait bien des presens & des pas ,
 Avant que son ardeur puisse être satis-
 faite ;
 Vous qui voulez *gratis* prendre bien vos
 ébats ,
 Allez tous courir l'Allumette ,
 C'est le mot , ne l'oubliez pas .

Ces Sauvages-là ne vivent toujours
 que de chair , ou fraîche , ou boucanée ,
 & ils en mangent en grande quantité ;
 ce sont les plus grands Carnaciers , &
 les Sauteurs leurs Voisins tout au con-
 traire ne mangent jamais que du Poif-
 son ; le Lac Érier qu'ils habitent leur en
 fournit en tout temps. Cette nourriture
 legere les rend fort dispos ; ce sont les
 Sau-

D E L' A C A D I E: 203
Sauvages qui courent le mieux, & qui
résistent davantage à la course. Ils n'ont
point l'usage des Armes à feu, mais
ils tirent de l'Arc avec une adresse toute
particulière, & ils en font un exercice
fort divertissant. Ils se munissent de ba-
lons légers & de dards à tête plate &
gros comme un œuf, & s'en vont par
troupes s'exercer dans une Prairie.

Entre deux partis faits, également nom-
breux,

Eloignez l'un de l'autre à certaine distance;

Un balon est jeté par un bras vigoureux,

Et chacun à l'instant commence,

A luy porter des coups pour l'élever sur
eux

Il est baloté là d'une belle manière;

En se le renvoyant alternativement,

Ils le frappent si justement,

Qu'il est souvent en l'air une heure toute
entière.

Chacun l'y soutient à l'enuy,
 Car du côté qu'il fait sa chûte,
 Un certain prix que l'on dispute
 Par les plus adroits est rauy.

Les Esquinos ne se donnent point la peine de faire cuire leurs viandes comme les autres, ils les mangent toutes crûes. On croit que ces Sauvages ont été engendrez par les premiers Basques qui se sont perdus à la Pêche de la Balaine; cela pourroit bien être, car ils ont conservé quelque chose de leur patois, ne faisant que bredouïller quand ils parlent. Lors qu'ils sont pris d'une tourmente sur la Mer, qui est souvent très-rude dans leur País, ils s'enferment dans leurs Canots qui ont des couvercles exprés, & qui joignent si exactement, qu'il n'y entre pas une goutte d'eau; ils se laissent rouler ensuite au gré des Ondes, jusqu'à ce que le calme revienne, & permette de reprendre les Avirons.

Pour finir avec les Sauvages, disons encore quelque chose des Pla côrez des Chiens

Chiens les plus fots , & les plus mi-
ferables de tous. Ils n'ont aucun Com-
merce , & font toujours en guerre
avec les Savanois, braves Gens, & qui
les prennent souvent pour en faire leurs
Eslaves. Tous les autres ne font rien
de particulier qui mérite d'être rap-
porté.

Je ne dois pas quitter ce Sauvage Pays ,

Sans parler des divers Tapis ,

Qu'étole dans ces lieux l'Auteur de la Nature ;

Tout est rare , tout est nouveau ,

Quelle diversité de fleurs & de verdure ?

On ne peut rien voir de plus beau.

Mille Plantes , divines Herbes ,

Que la terre y produit sous les Sapins super-
bes ,

Et que pour la santé des hommes Dieu créa ;

Ne se trouvent point dans nos terres ,

Il faut aller les chercher là ,

Les Bois de l'Acadie en font les seules ser-
res.

J'étois chargé du foin glorieux d'en cueillir
Pour le Jardin Royal du plus grand des Mo-
narques ,

Et j'ay sçu donner quelques marques .

Du plaisir que j'ay pris à pouvoir l'embellir .





RETOUR DU VOYAGE.

L ne me reste plus qu'à dire comment je suis revenu de la Nouvelle France, ce fut fort agréablement. Dans le temps que je commençois à m'y accoutumer, & que j'en connoissois mieux le mal & le bien, je reçûs des ordres pour la quitter & revenir en France, dont je fus bien aisé. Je ne devois repasser les Mers qu'avec des Matelots dans une petite Fregate de Rochefort, fretée par une Compagnie qui negocie dans ce Pais-là, & avec laquelle celle dont j'avois la direction, avoit traité des Marchandises qui me restoient, sur les avis que j'avois.

vois donné du peu de profit qu'il y avoit à faire. Mais pendant que je travaillois à regler mes affaires pour m'apprêter à partir, l'Avenant bon Navire du Roy monté de quarante-quatre canons, & qui avoit apporté les provisions de guerre & de bouche que Plaisance, & le Fort de la Riviere Saint Jean reçoivent tous les ans, arriva au Port Royal pour y charger trente ou quarante beaux Mâts que les Habitans fournissoient au Roy, & les joindre à ceux que quatorze Charpentiers & Mâteurs entretenus par Sa Majesté, avoient embarquez à la Riviere Saint Jean. Mr. le Chevalier de Chavagnac qui commandoit ce Navire eut la bonté pour moy de m'y offrir une place pour mon retour le plus obligamment du monde, me représentant que je serois beaucoup mieux que dans l'autre Vaisseau qui devoit me rapporter: j'acceptai le parti avec plaisir, & je laissai à deux Commis que j'avois le soin du peu d'affaires qui demeuroient à regler. Nous partîmes le sixième d'Octobre, & eux trois semaines après dans la Fregate où je devois m'embarquer: Ils pensèrent y périr dès la premiere journée; dans ce danger ils firent un vœu dont je les vis s'aquitter à la Rochelle
avec

D E L' A C A D I E. 209
avec tout l'équipage. Monsieur le Chevalier de Chavagnac m'avoit exempté de la peur que j'aurois euë comme eux d'être mangé des Poissons , & je luy étois d'autant plus obligé de la grace qu'il m'avoit faite.

Si cette grace en elle avoit dequoy me
plaire ,

Et me rendre le cœur sensible à ce bien fait ,

La maniere de me la faire ,

M'y fit encor trouver un plus charmant
attrait.

Mais on sçait que l'honnêteté & la politesse , qualitez rares autrefois dans les Hommes de Mer , sont jointes presentement à la plus parfaite connoissance de la Navigation dans tous les Officiers de la Marine.

Il n'est point de perils qu'ils ne bravent sur
l'Onde ,

Pour la gloire ils iroient jusques au bout du
Monde ;

C'est

C'est ainsi qu'il les faut pour le plus grand
des Rois.

Dans l'exécution des projets qu'il médite ;

Il suffit qu'ils soient de son choix ,

C'est la preuve de leur mérite.

Mais si Monsieur le Chevalier de Chavagnac étoit tout à la fois aussi galant & honnête Homme que très-habile Officier, marquons le caractère des autres qui l'accompagnoient, & qui servoient dans son Bord.

Monsieur de Fontenu qui servoit en qualité de Commissaire de la Marine, & qui étoit chargé des Ordres de la Cour pour l'établissement qu'elle projette en la Nouvelle France, homme poly, d'une humeur enjouée & toujours égale, me faisoit admirer tous les jours la beauté de son esprit ; à l'entendre parler il est malaisé de juger s'il a plus de brillant que de solidité.

Monsieur des Places qui servoit de Lieutenant à Monsieur de Chavagnac, remplissoit aussi agréablement qu'utilement sa place : c'est un Homme sage, plein d'esprit, & toujours attentif à ce qui se passe dans un Vaisseau ; nul ne
scit

ſçait mieux y commander & ſe faire obéir. Comme il a beaucoup voyagé, j'appriſ de luy quelques particularitez des Sauvages que je ne ſçavois pas.

Monſieur d'Albon qui ſervoit d'Enſeigne du Vaiſſeau, d'une humeur ſociale, & toujours prêt à faire tout ce que l'on veut, quoique ſtudieux & toujours appliqué à la connoiſſance de la Navigation, nous donnoit d'agreables momens; il aime la Muſique & chante aſſez bien.

Monſieur le Gardeur encore jeune, & cependant autre Enſeigne du Vaiſſeau qui promet devenir un bon Officier de Mer, & qui n'y voit jamais de perils qu'il craigne, chantoit encore fort agreablement.

Monſieur O'Brien Irlandois nôtre Aumônier, homme de commerce & d'eſprit, rempliſſoit parfaitement bien tous ſes devoirs, & ne laiſſoit pas de faire voir qu'il aimoit ſobrement le plaisir. Enfin je ne vis jamais une Compagnie de plus honnêtes Gens.

Pouvois-je m'ennuyer un moment avec eux,

Les jours ne paſſoient que trop vite;

Sur le vaſte ſein d'Amphitrite,

Il sembloit que les ris, les plaisirs & les
jeux

Etoient toujours à nôtre fuite.

Monfieur de Fontenu qui aime beaucoup la Muſique, & qui chante proprement, avoit mené un Muſicien avec luy: Il avoit un Claveſſin, une Baſſe, & d'autres Inſtrumens auxquels trois Haut-bois de la Compagnie de Monſieur le Chevalier de Chavagnac joi-
gnoient les leurs: Dans le beau temps on concertoit, & le plaisir que nous y trouvions, nous faisoit oublier que nous étions ſur les flots.

Je n'étois plus alors dans la Royale Paix,

Où le chagrin, l'ennuy, la peur, l'inqui-
de,

Me cauſerent toujours une peine ſi rude,

Que je crûs n'en fortir jamais.

Pour me faire oublier tant de peines cruelles,

Et m'en épargner de nouvelles,

P'a-

J'avois besoin de l'Avenant ;

Je n'avois en allant senti que des allarmes ,

Il étoit juste en revenant ,

Que je trouvasse quelques charmes.

La Musique, ses instrumens ,

Sans cesse nous donnoient mille contente-
mens :

Sur le vaste Empire des Ondes ;

Nous faisons retentir nos Airs ,

Les Dicux Marins quittoient leurs demeures
profondes ,

Pour mieux entendre nos Concerts.

Eole retenoit l'haleine

Des impetueux Aquilons ,

La plus venteuse des Saifons ;

Nous laissoit naviguer sans peine :

De nos doux Instrumens rien ne troubloit les
sons ,

Les

Les Muses quittoient l'Hippoerene
 Pour venir sur les Eaux de la liquide plaine
 Nous inspirer mille Chançons.

Ce n'étoit pas assez pour nous que
 d'en avoir de faites. Apollon m'en inspi-
 ra de nouvelles que je fis sur les Airs d'un
 petit divertissement que nôtre Musicien
 avoit tiré de plusieurs Opera. Les voicy
 pour ceux qui voudront les chanter après
 nous.

Fuyons les Rivages
 De ces lieux Sauvages

Le vent est pour nous.



*Il s'est fait attendre ,
 Nous devons le prendre ,
 Pour plutôt nous rendre
 Dans des climats plus doux.*



Fuyons les rivages , &c.



L'A-

*L'Amour a des ailes,
Auprès de nos Belles
Tendres & fidelles,
Volons, volons tous.*



Fuyons les rivages, &c.



*Après la souffrance
D'une longue absence,
Qu'il est doux, je pense,
D'être à leurs genoux;*



Fayons les rivages, &c.



*Que les vents, que les flots ne troublent point nos
Fêtes,
Regnez doux calme sur les Mers;
Que le bruit étonnant des vagues, des tem-
pêtes
N'interrompe pas nos Concerts.*



*Il n'est icy permis qu'à la voix des Syrennes ,
De joindre à nos Chansons leurs accens les plus
doux ;
Chantons tous à l'envy sur ces liquides plaines ,
Et de nos Jeux charmans rendons leurs Dieux
jaloux .*



*La Mer est pour nous sans tourmente ,
Chantons , profitons du beau temps ,
Tout est calme , tout nous enchante ,
Quel charme est plus doux que nos Chants ?*



*Ne craignons nuls dangers sur l'empire de
l'Onde ,
Le Dieu puissant qui regne sur les eaux ,
Du plus grand Roy qui regne dans le monde ,
Prend toujours soin de garder les Vaisseaux .*



*Les Dieux sont avec luy toujours d'intelligence ,
Ce Heros l'a bien mérité ,
Il limite icy bas leur suprême puissance ,*

Par

Par mille exploits de valeur, de prudence

Il s'assûre comme eux de l'immortalité.



Navigons avec courage,

Navigons sans nul effroy ;

Sur les Vaisseaux du plus grand Roy,

Est-il permis d'avoir peur de l'orage ?



L'amour va contenter nos plus tendres desirs,

Tout nous rit, tout nous seconde,

Mais si jamais nous goûtons ces plaisirs,

Préferons la terre à l'Onde.



On voit par tout des Opera de Ville
& de Village , il falloit bien au moins
qu'il parût une petite Piece Maritimee.
Ce divertissement avec d'autres faisoit
alternativement nôtre plaisir en nous éloig-
nant de la Nouvelle France ; mais une
tempête assez lubite , nous fit bien chan-
ger de notte aux accords du grand Banc.

K

Le

Les vents perdirent le respect

Qu'ils avoient jusques-là gardé pour le

Navire,

Ils nous firent sentir leur force & leur

empire ,

La Mer devint affreuse, à ce terrible aspect,

On n'est point en humeur de chanter & de

rire.

Nous ne faisons toujours que tanquer &

rouler ,

Nous ne pouvions porter de Voilles,

Les vents toujours forcez ne souffroient

point ces Toilles ,

On n'osoit pas les déferler.

Nous fûmes toute la journée

A combattre ces vents déchaînez contré

nous ,

Et la Mer toujours oblinée ,

A nous porter ses plus grands coups.

Sa fureur cependant fut inutile & vaine,
Tout ce qu'elle nous fit de peine,
Ne servoit qu'à nous faire voir
Que nôtre habile Capitaine
Dans tous ces embarras sçavoit à tout
pourvoir.
Faire agir & changer sans cesse de Ma-
nœuvre,
Selon les differens besoins,
Mettre la main soy-même à l'œuvre ;
Malgré de si penibles soins ;
Dans un temps si fâcheux, si rude,
Prevoir les mouvemens divers,
Que faisoient les vents & les Mers,
Et satisfaire à tout avec exactitu-
de,
C'étoit de Chavagnac l'utile & seule
étude.

A le voir commander & servir à propos,

Avec une prudence extrême ;

Ce fut de la tourmente même ,

Que mon esprit craintif sçut tirer son re-
pos ,

Je n'aprehendois plus , ny les vents , ny les
flots.

Après quelques perils passés on ne craint pas tant de perir , & on s'accoutume enfin au mauvais temps. La nuit qui précéda ce jour de tempête en fit voir le présage ; le feu Sainte Elme parut au haut du grand Mat : J'aurois bien voulu le voir , mais j'étois couché , & il étoit , je croy , aussi bon de dormir ; c'est peu de chose , on dit que ce n'est qu'un amas lumineux de quelques gouttes d'eau que la tempête prochaine forme , & qui s'attache partout.

Deux jours après la Mer devint plus pacifique,

Nous vîmes des Poissons volans ,

Et chacun selon ses talens ,

Sçut recommencer la Musique.

On

On est sujet dans un Voyage de long
cours à avoir de bonnes & de mauvai-
ses heures. Il se passa huit jours sans
que nous eussions sujet de nous louer, ny
de nous plaindre des vents, ils souffloient
tantôt un peu trop fort, & tantôt pas
assez ; enfin ils sembloient se jouer de
nous.

Mais il en vint d'épouvantables
Après un jour des plus serens,
Oùy la veille de tous les Saints ;
Il fit un vent de tous les Diables.

Ce n'étoit plus un Jeu, nous en souf-
frîmes beaucoup, ils nous fouëtta pen-
dant tout un jour d'une terrible force,
& quoique ce fût par derriere, nous
n'en allions pas plus vite.

Les Ondes par ses coups terriblement é-
muës,
Se soulevoient jusqu'aux nues,
Nous suivions leur rapide cours,
Montant & descendant toujours.

Ah! Quels mouvemens! Quel manège?

Les bouillons qui s'en séparent ,

Et que les vents dans l'air brisoient ,

Retomboient comme de la neige.

La Mer en avoit la couleur ,

De colere toute écumante ,

Et dans cette horrible tourmente ,

La peine fut jointe à la peur.

Dans un roulis subit je ne pus me dé-

fendre

D'être rudement secoué ,

Sans que je pusse à quoy me prendre ,

Pour m'empêcher d'être roué.

Je crûs qu'il m'en coûteroit au moins
 Bras où Jambe, mais j'en fus quitte pour
 quelques meurtrissures, & je m'en con-
 solai, voyant quelques Officiers aussi
 maltraitez que moy du même roulis:
 Les peines que souffrent nos Compa-
 gnons,

gnons , nous font mieux fuporter les nôtres. Les Marelots n'avoient pas un moment de relâche ; mais ne les plaignons point , le Capitaine toûjours actif , quoy qu'on ne pût se soutenir debout , agiffoit comme eux , & partageoit leur peine.

Pour éviter le fort fatal
 De périt dans un tel orage ;
 D'un fimple Marelot il fe donnoit le mal ;
 Il fit bien , dans fa Chambre il auroit fait
 naufrage.
 Elle s'emplit d'un coup de Mer ,
 Qui penfa nous faire abimer.
 Nos doux Infrumens de Musique
 Jusqu'au Claveffin haut monté ,
 Par ce rude coup aquatique ,
 Tout fut entierement gâté.
 De cette Chambre enfin il brifa le vitrage ,
 Et le cruel n'épargna pas
 Les charmes de maint beau vilage

Dont le pinceau faisoit admirer les appas ,
 Ah ! Quelle fureur ! Quelle rage !
 A de telles Beutez les Dieux rendroient
 hommage.

L'heure de souper vint , mais pendant un si mauvais temps , on n'avoit pû faire la cuisine , les Marmites se renverserent malgré les chaînes qui les tenoient bien arrêtées , mauvaise affaire pour des Matelots extrêmement fatiguez , & qui ont besoin de reprendre des forces. Nous ne fûmes pas mieux traitez qu'eux , car nous ne pûmes avoir que des Noisettes à croquer avec nôtre pain , encore ne pouvions nous les manger en paix , nous ne faisons que rouler au gré des vagues , contraints de nous asseoir sur le Gaillard , de peur de nous casser les os en culbutant.

Ce ne fut pas encore toute nôtre aventure ,
 Après avoir si mal soupé ,
 Quand on voulut aller reposer sa nature ,
 On trouva son lit tout trempé.

La

La Sainte Barbe étoit mon gîte,
L'eau de la Chambre avoit pénétré le
plancher,
Et lorsque dans mon lit je vins à me
coucher,
Le trouvant tout mouillé, je le quitterai bien
vîte.
De repos comme moy d'autres avoient be-
soin,
Nos forces étoient abattues,
Il falloit nous voir tous chacun à notre
coin,
Appuyez comme des Statues.
Je passai là fort mal le temps,
Pestant contre la Mer en pareille disgrâce,
Mais il falloit m'en prendre aux vents,
Car s'ils n'étoient jamais méchants,
On auroit toujours la bonace.

Les vents qui nous étoient si cruels,
devenant moins impetueux, nous laisse-
rent

rent sans chagrin continuer nôtre route.
 Lorsque l'on se voit hors du danger,
 on ne songe gueres à tout ce qu'il en a
 coûté.

Pendant deux ou trois jours au gré de nos
 souhaits ,
 Nôtre Vaisseau voguoit par un vent bon
 & frais ,
 Nous nous approchions de la Ville ,
 Où Louïs le Juste autrefois ,
 Armé pour soutenir les droits de l'Evangile,
 Vainquit & remit sous ses loix
 Un rebelle parti de Protestans François.
 La Mer étoit belle & tranquille ,
 Mais le vent devenant & contraire & trop
 gros ,
 Nous força de chercher promptement un
 azile
 Contre sa fureur & les flots ;
 Nous le trouvâmes à Belisle ,
 Où nous mouillâmes en repos.

Nous

→ *La Rochelle.*

Nous y passâmes deux jours fort paisiblement sans craindre les vents; plusieurs Officiers du Fort vinrent nous visiter, & nous congratuler sur nôtre heureux Retour, apportant avec eux pour rafraîchissemens des Fruits & du Vin nouveau de leur crû.

Il n'étoit pas si bon que celui de Champagne,

Nous primes cependant plaisir à le goûter;

Chacun s'empressa de conter

Les nouvelles du temps depuis nôtre Campagne,

Et nous fûmes ravis d'entendre débiter

Celle du Duc d'Anjou déclaré Roy d'Espagne,

Au grand regret de l'Allemagne;

Dans de pareils avenemens,

Tous ne sçauroient avoir les mêmes sentimens,

Pleure qui perd, & rit qui gagne.

Le vent qui se rendit favorable pour nous

nous tirer de là, nous fit lever l'ancre ; mais par malheur le cable fila , & cet accident nous retarda de deux heures : Nous partîmes enfin , & le Navire alloit aussi bien qu'on le pouvoit souhaiter ; il sembloit braver les flots encore tout agitez de la veille ; mais il n'alla pas long-temps de même , le vent changea , & nous fit sentir en deux heures de temps trois risées aussi terribles les unes que les autres. La première qui nous surprit , ne nous permit pas de mettre bas les voilles , elles pensèrent être mises en pieces , & nous apprehensions encore davantage pour les Mâts.

Le vent toujours forcé nous jettoit sur la
récree ,

Choc en Mer plus fatal que celui du Ton,
nerre ;

Il falloit tenir contre , ou périr sans quartier,
Pour sortir de ces lieux il n'est point de
sentier ,

On chercheroit en vain des portes de der,
rière ,

Il faut franchir le pas , ou trouver son
tombeau ;

Au moment que du jour le celebre flam-
beau ;

Alloit à nos regards dérober sa lumière ,

On aperçut la terre aussi plate que l'eau .

Nous pouvions toucher au Rivage ,

Dans deux heures & même avant ,

Les Pilotes craignant un funeste atterrage ,

Sans perdre cependant courage ,

Crioient alors haut & souvent

Au lof , au lof , au lof , & c'est en leur lan-
gage :

Dire . Tiens bien le Cap au vent .

La chose étoit presque impossible ,

Le vent devenant plus terrible ,

Et la Mer toujours grossissant ;

Nature patissoit dans ce danger pressant .

La nuit vient, la crainte redouble,
 Dans son obscurité on ne sçait où l'on
 est,
 Et pendant qu'il y va tant de nôtre in-
 tereft,
 Aisément nôtre Esprit s'embarasse & se
 trouble;
 Nous aurions bien voulu de peur d'être en-
 gloutis,
 Etre encor à l'endroit d'où nous étions fortis.

Chacun sur son visage triste & blême
 montrait sa peine mortelle, & ne sça-
 voit à quel Saint se voüer. Le Capitai-
 ne dont la sagesse & la prudence méri-
 toient les plus grandes loüanges, consul-
 toit sa Carte sans cesse pour nous faire
 éviter le danger qui nous menaçoit de
 naufrage. Pendant qu'il n'étoit attentif
 qu'à nous tirer d'affaire, y étant aussi
 intéressé que nous, je luy demandai ce
 qu'il pensoit de nôtre sort; mais loin de
 me

me rassûrer dans mon inquietude mortelle, il ne fit que l'augmenter; nous sommes à la grace de Dieu, me dit-il, c'est être bien placé; repliquai-je; mais cependant en cet endroit, je crus l'expression tout-à fait mauvaise, & je n'en étois point du tout content: Il étoit environ huit heures du soir, il me donna si peu d'esperance, qu'il me dit en l'interrogeant davantage, qu'à mi-nuit l'affaire en seroit faite, & que nous serions ou sauvez, ou peris. Un tel discours effraye beaucoup, & met terriblement les esprits en detordre.

Il fallut se résoudre à tout,

Des Arrêts du destin, on ne peut se dé-
fendre,

J'allai sur mon lit les attendre,

On meurt plus doucement bien couché que
debout.

Dans cette triste conjoncture,

Je regardai mon Lit comme ma Sepul-
ture,

Et

Et me jettant tout habillé dessus ,

Du meilleur de mon cœur je dis mon *In*

manus.

Cette nuit que je crus des miennes la der-

niere ,

Je ne fermai point la paupiere ,

Jusqu'à mi-nuit je comptai les momens.

Dans l'Oraison , dans la Priere ,

On m'en croira sans faire des sermens.

Lorsque j'entendis la cloche sonner douze heures , je crûs , sur la parole du Capitaine , que le peril étoit passé , & mes ennuis devinrent plus legers. De plus les chants de quelques Matelots qui alloient après leur quart se reposer , lorsque d'autres montoient pour aller veiller à leur tour , me confirmerent que sur les flots , les vents nous avoient fait grace. Moins inquiet , je dormis fort bien jusqu'au point du jour , & mon sommeil eût été plus loin , si un

Offi-

Officier ne fût pas venu m'éveiller pour me faire voir la terre que nous avions évitée : Je me levai, & on me la montra assez loin derrière nous : Ce spectacle avoit dequoy me contoler de mon repos interrompu. Cette dangereuse terre étoit l'Isle-Dieu, malheur à qui l'approche de nuit ; il ne seroit pas plus fâcheux de donner sur un Rocher que sur les Sables de ces Platins ; mais en France l'atterrage est par tout très-dangereux, tous les Pilotes en demeurent d'accord, & les plus habiles, trop souvent y font naufrage après avoir passé toutes les Mers.

Nous eumes le bonheur d'éviter un tel

fort,

Par les soins vigilans de nôtre Capitai-

taine,

Qui des vents & des flots sçut soutenir

l'effort,

Nous voguâmes enfin lentement & sans

peine,

Et

Et sur la fin du jour nous mouillâmes au
Port.

Ce fut à l'île d'Aix proche de la Rochelle,
le,

Où l'on defarmera deormais les Vaisseaux;
aux;

Nous fumes visiter la Place & les Travaux,
vaux,

Où l'Art de Vauban & de Manfard excelle.
celle.

Là mes desirs furent contens,

Le lendemain à l'eau nous mîmes la Chaloupe,
loupe,

Et quelques Officiers & moy le vent en poupe,
poupe,

Fumes dans Rochefort rendus en peu de temps.
temps.

Nous

Nous nous trouvâmes quatre Freres

Assemblez dans ce lieu par un heureux
destin;

C'étoit le jour de Saint Martin,

Quel plaisir ! Quelle joye après tant de
miseres,

De nous voir tous dans un Festin,

Celebrer cette Feste en buuant de bon

Vin,

Voilà le détail de mon Voyage de la
Nouvelle France, où j'ai mis cinquante-
quatre jours pour y aller, & trente-trois
pour en revenir. joyeux dans le beau
temps, & triste dans le mauvais.

A bien examiner les plaisirs & les maux ;

On trouvera toujours la Voiture im-
portune :

J'en

Je n'ay couru la bonne & mauvaife fortune,

Je goute sur la terre un tranquille repos,

Et las de naviguer je promets à Neptune

De ne m'exposer plus au caprice des
Flots.

F I N.

LE LIBRAIRE AU LECTEUR.

A Chevant d'imprimer le Voyage de l'Acadie, il paroît dans la Gazette du 25. Février 1708. une Relation d'un combat donné entre les François & les Acadiens, contre les Anglois, qui mérite être mise à la suite de ce Voyage.

Un Navire arrivé de la Colonie du Port Royal dans l'Acadie, qui est la partie Meridionale de la Nouvelle France, a apporté les nouvelles suivantes. Les Anglois de la Nouvelle Angleterre ayant été contraints au mois de Juin de se retirer.

AU LECTEUR.

rer, & d'abandonner l'entreprise qu'ils avoient faite sur cette Colonie, le Sieur de Subercasé qui y commande, fut averti par un Flibustier, qu'ils n'avoient pas desarmé leurs Vaisseaux, & qu'ils se préparoient à revenir avec de plus grandes forces. Il fit aussi-tôt travailler à des retranchemens, à augmenter les fortifications du Fort, & à faire toutes les dispositions nécessaires pour bien recevoir les ennemis. Les Habitans retirèrent leurs bestiaux, leurs meubles & leurs effets en lieu de sûreté, pour se mettre en état de le secourir. Il craignoit néanmoins de manquer de vivres qui avoient été la plupart consommés durant la première attaque; mais dix jours avant l'arrivée des Anglois, un Armateur de Saint Dominique amena deux prises Angloises, dont l'une étoit chargée d'environ trois cens quarante barriques de farine, de lard, de jambons & de beurre. Dans le même tems, les Anglois de la Nouvelle Angleterre qui croyoient l'entreprise infallible, étoient venus avec plus de trente bâtimens pour choisir des postes propres à la pêche, entre le Port Royal & le Cap de Sable. Les Sauvages de ces quartiers-là s'en étant aperçus, se mirent dans leurs canots, surprirent la nuit deux de
ces

LE LIBRAIRE

ces bâtimens, tuerent une partie des équipages & firent le reste prisonnier. Ensuite avec l'un de ces bâtimens, ils en surprirent deux autres; ce qui donna une si grande épouvente au reste, qu'ils couperent leurs cables & s'enfuirent à force de voiles. Le 20. d'Aouft ensuivant, le Sieur de Subercafe fut averti qu'il paroiffoit une flote de vingt-deux bâtimens qui n'attendoit que la marée, pour entrer dans la riviere, où en effet elle entra à une heure après midy, & débarqua douze cens hommes à trois quarts de lieuë au-dessous du Fort & de l'autre côté de la Riviere. Ils occuperent quelques habitations abandonnées, presque vis-à-vis du Fort, a une pointe de terre à un quart de lieuë au-dessus; mais comme la riviere étoit étroite en cet endroit, il étoit facile de les empêcher avec la Mousqueterie de la traverser. Le 21. ils débarquerent leurs vivres & leurs munitions, & ils établirent leurs quartiers. Comme il parut qu'ils vouloient dresser vis à vis du Fort une batterie de bombes, le Sieur de Subercafe fit faire si grand feu de canons & de mortiers, qu'il les empêcha d'executer leur dessein. Le 23. il fit faire durant tout le jour un si grand feu de mousqueterie sur ceux qui occupoient la pointe au-dessus du Fort, qui

AU LECTEUR.

qui les obligea à rentrer dans leur Camp. Le 24. un parti François & de Sauvages passa la Riviere & surprit huit Anglois, dont six furent tuez & deux faits prisonniers, dont l'un étoit premier pilote d'un Vaisseau. On apprit de luy qu'il s'étoit avancé avec d'autres pilotes pour sonder le passage de l'Isle aux Cochons: que leur dessein étoit de remonter au haut de la Riviere avec le vent & la marée pour y débarquer, enfermer le Fort de tous côtez & affamer la garnison; que leur flote étoit composée d'un Vaisseau de cinquante-quatre canons, d'un de quarante-cinq, de cinq fregates de dix-huit à trente canons, de huit brigantins, & de sept flutes: qu'ils avoient seize cens hommes de débarquement, outre quatre cens qui étoient dans le gros Vaisseau: qu'une partie de leurs provisions étoit gâtée, mais qu'ils attendoient une fregate de quarante-quatre canons avec des vivres. Sur ces avis, le sieur de Subercase fit pointer toute son artillerie sur la riviere: il ordonna qu'on fit bonne garde par tout & il garnit de soldats toutes les pointes: en sorte qu'ils n'osèrent tenter le passage. Le 25. voyant qu'ils n'entreprenoient rien, il fit faire un si grand feu de canons & de mortiers, qu'ils

LE LIBRAIRE

qu'ils abandonnerent leur Camp, & se retirèrent dans les bois. Le 28. ils allèrent se poster vis à vis de leurs Vaisseaux, & le 31. ils s'embarquerent tous dans leurs chaloupes & leurs canots, & passerent de l'autre côté de la riviere. Le Sieur de S. Castin qui étoit de garde de ce côté avec soixante habitans ou Sauvages, fit faire un grand feu sur les premiers débarquez : mais craignant d'être coupé, il se retira toujours combattant de ruisseau en ruisseau. Il les arrêta même long temps à une habitation, où il leur tua & blessa beaucoup de gens : ensuite il fit retraite suivant l'ordre qu'il avoit de ne rien engager, & vint joindre le gros des habitans & des Sauvages qui étoient résolus de disputer aux ennemis le passage du ruisseau du Moulin. Le Sieur de Subercase s'y rendit avec cent hommes tirez de la garnison, & fit en peu de tems faire des retranchemens capables d'arrêter deux mille hommes. Les ennemis n'avancerent point, ce qui fit juger qu'ils avoient dessein de se retirer, ce qui fit résoudre le Sieur de Subercase à s'avancer avec deux cens cinquante hommes, pour les charger dans le tems qu'ils se rembarqueroient. Il avoit une lieüe & demie à faire au travers des bois & par de mauvais chemins,

&

AU LECTEUR.

& les Sieurs de la Boularderie, de Saint Castin & de Saillant, prirent les devants avec soixante hommes. Ils apprirent d'un Sauvage qu'il n'y avoit plus que trois cens hommes sur le bord de la mer. Ils se mirent à courir pour les charger : mais en traversant un champ de blé, ils y trouverent un grand nombre d'Anglois couchés pour se reposer, que le Sauvage n'avoit pas vûs, dont les uns prirent la fuite & les autres se mirent en défense. Il y en eut un grand nombre de tuez, avant qu'ils eussent reconnu le petit nombre des François. Ils furent soutenus par les trois cens qui étoient au bord de la mer & par ceux que les chaloupes menaient aux Vaisseaux & qui revinrent à terre. Ainsi les François se retirèrent sans autre perte que d'un Sauvage tué & onze bleffez, parmi lesquels le Sieur de Saillant & un habitant le furent dangereusement.

Les Anglois dans les divers combats de cette journée, perdirent plus de six vingt hommes : & si le reste du détachement avoit pû joindre, on croit qu'ils auroient été entierement défaits. Ils continuerent de se rembarquer le premier Septembre: ils descendirent vers l'embouchure de la riviere, où ils firent de l'eau, & ils partirent le 4 au soir. Le 10 au ma-

LE LIBRAIRE

tin, la Fregate l'Annibal vint mouïllera l'entrée de la riviere, chargée de vivres, & de deux cens quarante hommes de débarquement, avec deux brigantins, dont l'un remonta pour chercher leur armée: mais en un endroit étroit, près de l'Isle aux Chevres, il reçût une si furieuse décharge des Habitans de ce quartier-là, qui se retira bien vite avec les deux autres bâtimens. Ces nouvelles ont été confirmées par des lettres de Québec du 13 Novembre dernier, qui ajoutent que ce mauvais succez avoit fait soulever le peuple de Baston Capitale de la Nouvelle Angleterre, qui vouloit que l'on fit mourir le Colonel Marsh, qui commandoit les Troupes de débarquement? que les Abenakis & autre Sauvages amis des François, faisoient une cruelle guerre aux Anglois, en leur enlevant la Chevelure, en tuant un grand nombre, faisant des prisonniers qu'ils amenoient à Quebec, & dont plusieurs ont embrassé la Religion Catholique, & pillant leurs bestiaux, leurs volailles & leurs maisons: de maniere qu'ils leur avoient fait abandonner cinquante lieus de pais, & qu'ils n'osoient sortir ni aller faire leur recolte que la nuit ou avec escorte, & qu'on avoit publié à Baston que l'on donneroit cent livres sterlin pour cha-

AU LECTEUR LE LIBRAIRE.
chaque Sauvage au dessus de douze ans
qu'on ameneroit. Le Sieur Dierfield
Gouverneur d'Orange dans la nouvelle
York , auoit plusieurs fois sollicité les
Sauvages de faire la paix avec les Anglois
de la Nouvelle Angleterre : mais ils a-
voient toujours répondu que pour faire la
paix , il falloit la traiter avec le Gouver-
neur de Canada. Le Sieur de Beaubassin
étant allé en course avec cent François de
Canada , avoit fait plusieurs prises le long
des côtes de l'Isle de Terre-neuve.

Fin de la Relation